



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

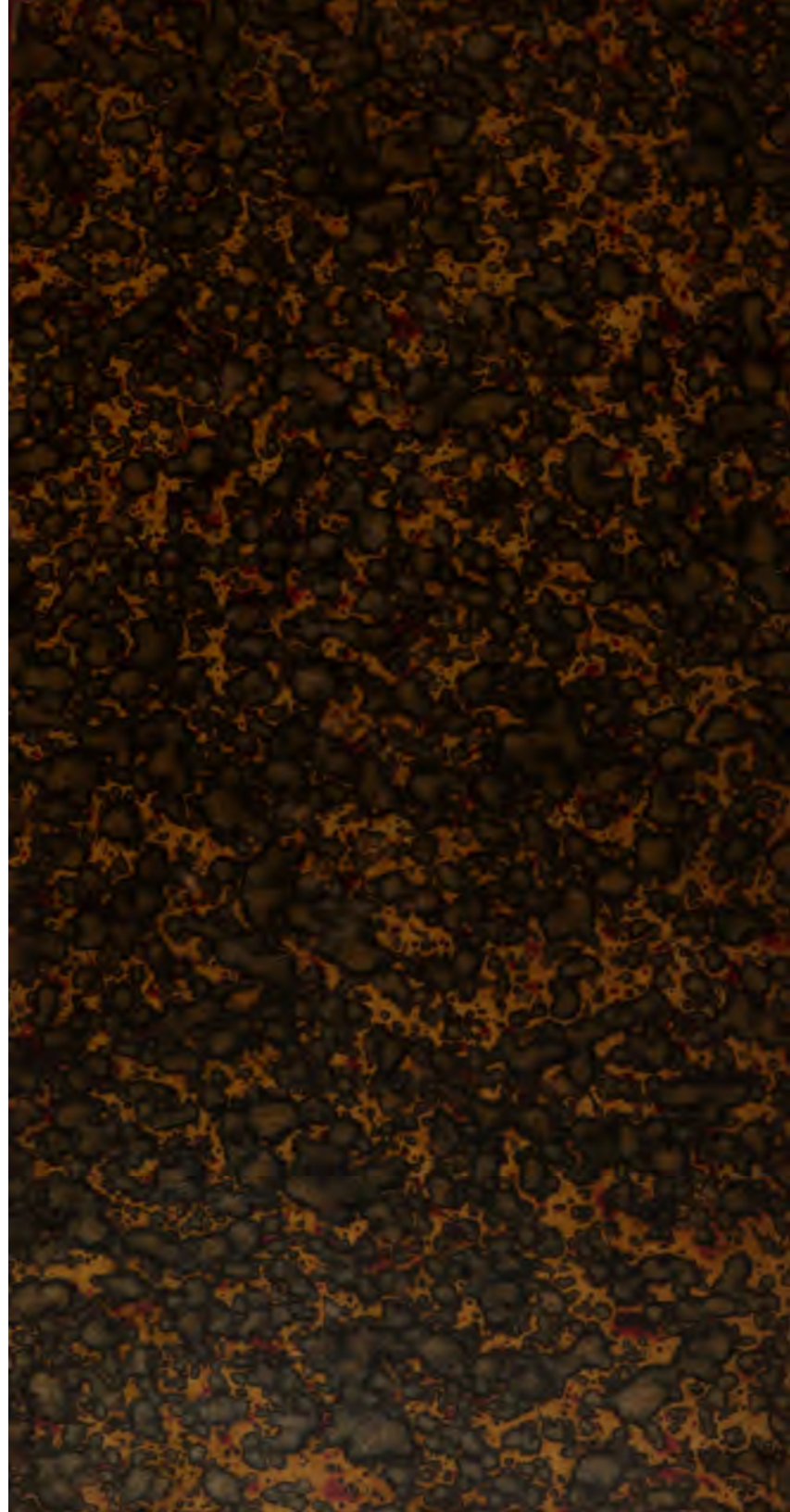
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

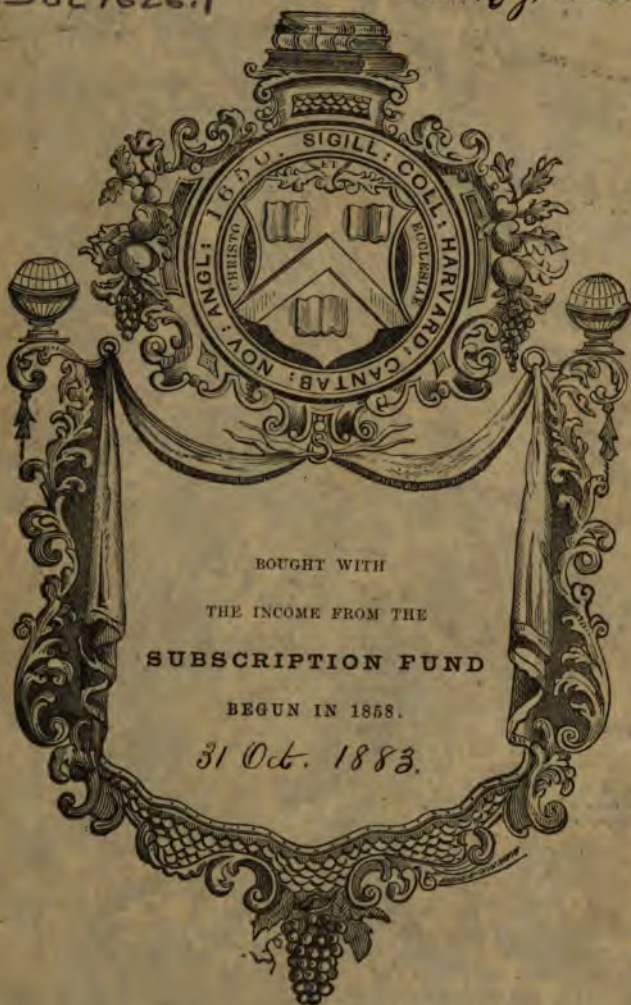
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

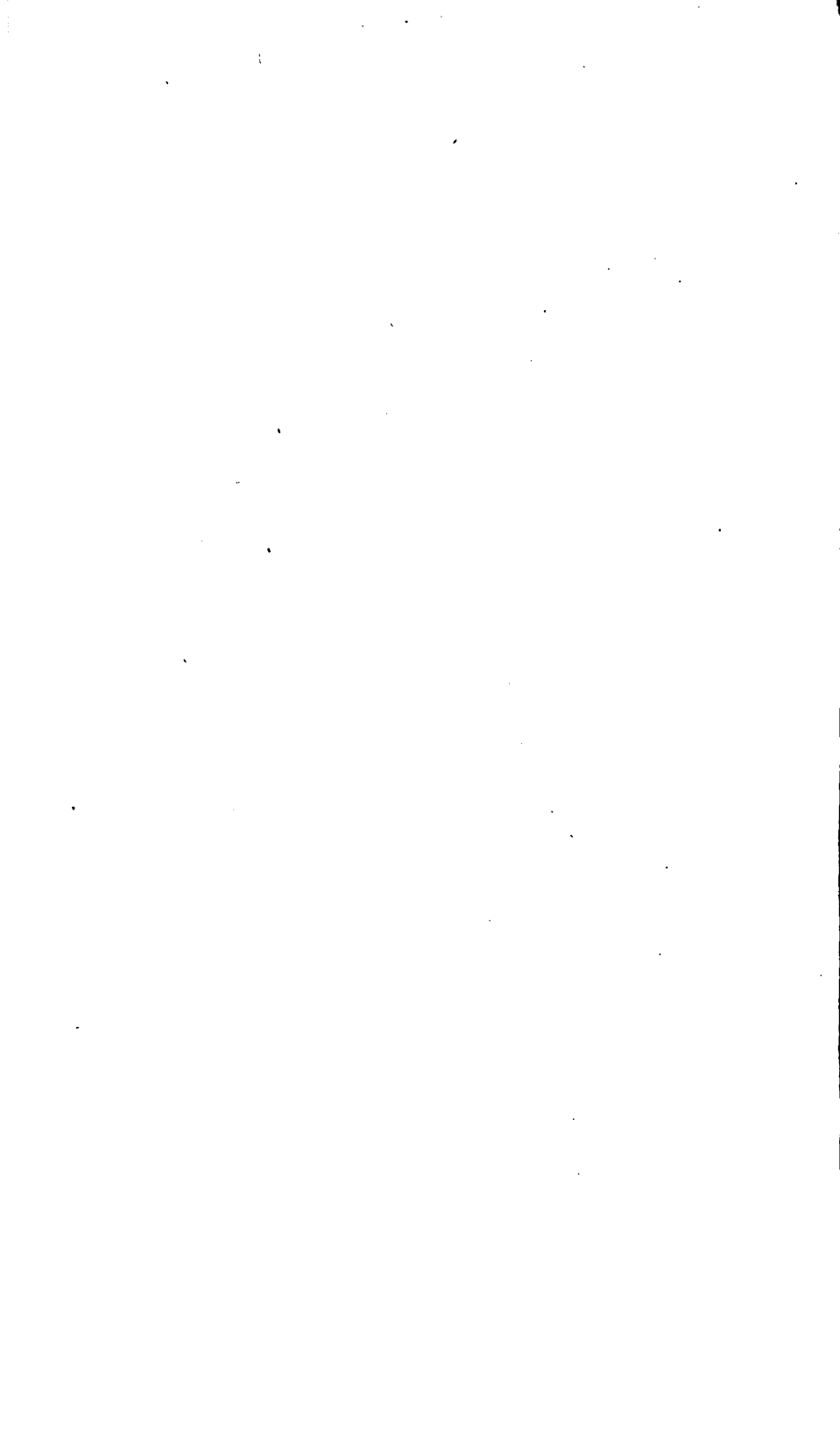


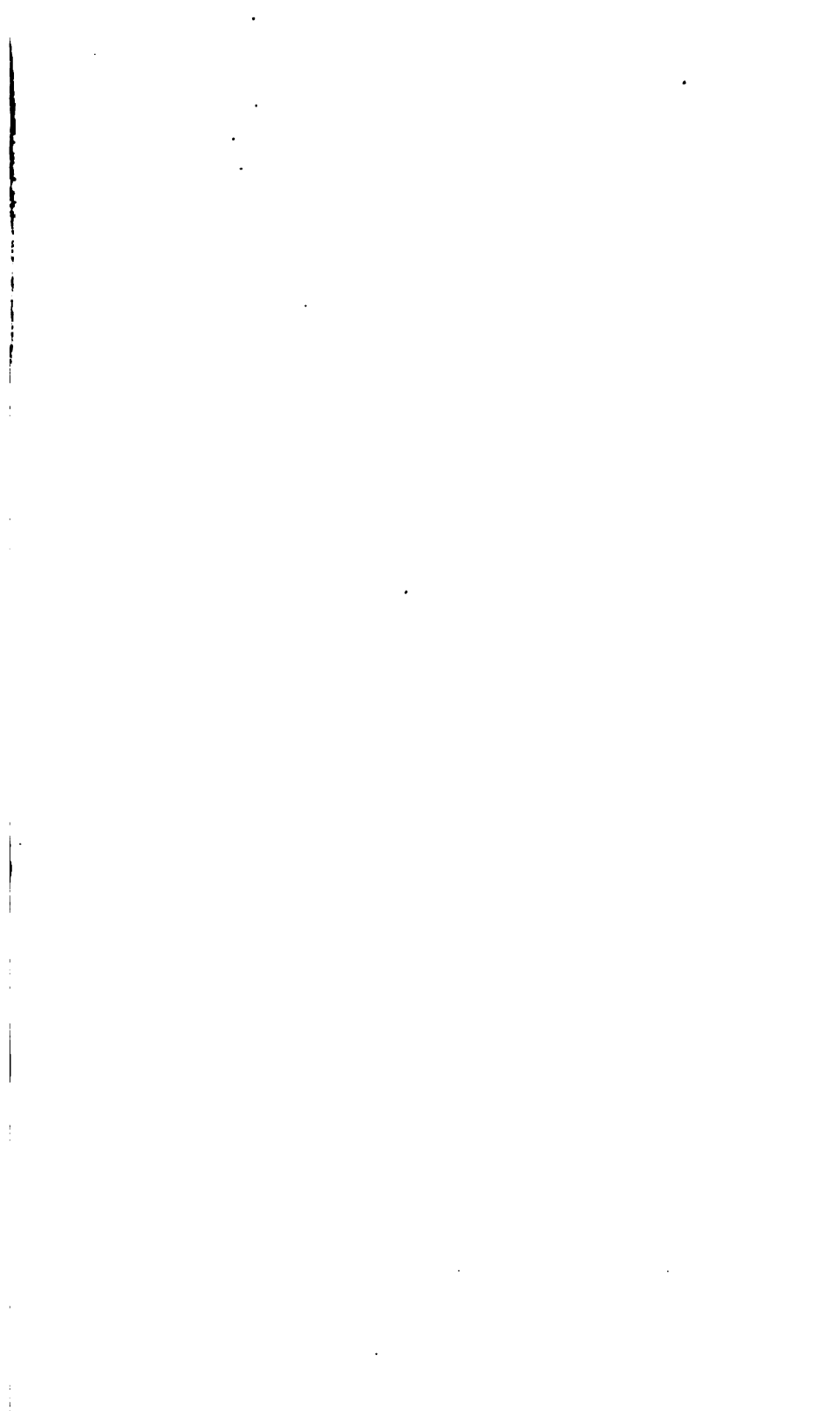
LSoc 1626.1

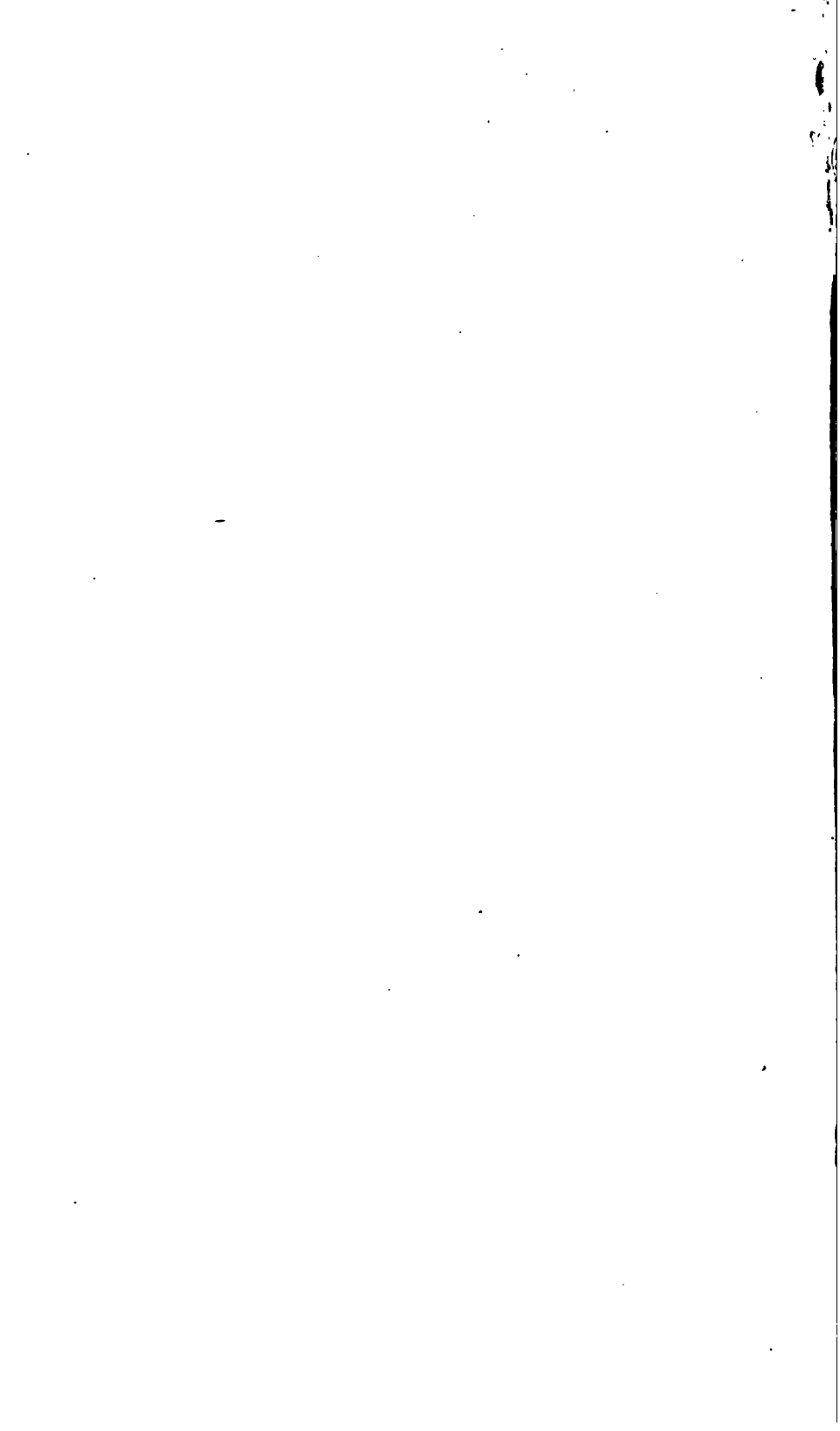
Bd. May, 1886.











Cover

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST

Sup. 185

TOME VIII

DEUXIÈME LIVRAISON

1872-1873

BREST

TYPOGRAPHIE J.-P. GADREAU, RUE DE LA RAMPE, 55.

1874

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST

Anal. pr. 185-

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST—^

—
TOME VIII

—
DEUXIÈME LIVRAISON

1872-1873

C.
BREST

TYP.-LITH. J.-P. GADREAU, RUE DE LA RAMPE, 55.

—
1874

~~VIII, 480~~

LSoc 1626.1

OCT 31 1883

St. John's Land.

(~~VIII~~.)

Extrait des Procès-Verbaux des Séances

SÉANCE DU 29 FÉVRIER 1872.

Présidence de M. COMBETTE, Vice-Président.

Fixation du jour des séances au premier lundi de chaque mois. — M. Dupuy fait à la Société un don de 40 fr., produit d'une conférence faite en faveur de l'œuvre des bibliothèques scolaires.

LECTURE DE TRAVAUX : Fouilles dans le champ de la Tourelle, par M. Grenot (suite). — Mémoire sur des pièces et méailles offertes à la Société, par M. Mauriès.

SÉANCE DU 4 MARS 1872.

Présidence de M. DU TEMPLE.

Lecture de deux lettres du Ministre de l'instruction publique, relatives aux réunions des sociétés savantes. — Communication du programme du Congrès scientifique de l'Institut des provinces, qui doit se tenir à Saint-Brieuc du 1^{er} au 8 juillet. — La Société décide qu'elle contribuera au rachat du territoire pour une somme de 300 francs.

LECTURE DE TRAVAUX : Etude sur le câble transatlantique, par M. Miriel. — Poésie de M. Joubert. — Lecture des titres des ouvrages proposés pour les bibliothèques scolaires, par M. Gautier. — Notice nécrologique sur M. Ange David, par M. Mauriès.

*

SÉANCE DU 8 AVRIL 1872.

Présidence de M. DU TEMPLE.

Lettre de M. le Maire de Brest, relative à la création d'une salle d'exposition de peinture dans une des galeries de la Halle au blé. — Lecture du rapport de M. Jardin sur la part que prendra la Société aux travaux du congrès de Saint-Brieuc.

LECTURE DE TRAVAUX : Histoire populaire des comètes, par M. Combette.

SÉANCE DU 13 MAI 1872.

Présidence de M. DU TEMPLE.

M. Rouget, trésorier, expose la situation financière de la Société au 30 avril. La recette est de 5,366 fr. 55 c. ; la dépense se monte à 617 fr. 70 c. Reste : 4,748 fr. 85 c. — La Société décide qu'un membre de la Société qui s'est absenté pendant plusieurs années peut, une fois revenu à Brest, se réunir aux autres membres de la Société sans réélection préalable.

LECTURE DE TRAVAUX : La délivrance du territoire, poésie, par M. P.-C.-P. Duval. — L'ouverture de *Guillaume Tell*, par M. Lionel Dauriac. — Souvenirs de l'Inde, par M. Mauriès.

SÉANCE DU 3 JUIN 1872.

Présidence de M. DU TEMPLE, Président.

Communication d'une décision de M. le Maire de Brest, d'après laquelle, l'an prochain, un local sera mis à la disposition de la Société dans une des galeries de la Halle. On y déposera les collections et ouvrages, etc. MM. Mauriès, Rouget et Dauriac sont chargés de dresser le catalogue de ces ouvrages. — Rap-

port verbal fait par M. le Président sur le système des voies de sûreté à disques et aiguilles automatiques sur l'essieu à portée d'attente, de M. Herland.

LECTURE DE TRAVAUX : Souvenirs de l'Inde (suite), par M. Mauriès. — Notre Satellite, étude d'astronomie, par M. Combette. — Simple récit, poésie, par M. Closquinet.

Admission de MM. Prouhet et Tissier, membres résidants.

SÉANCE DU 1^{er} JUILLET 1872.

Présidence de M. JOUBERT, Vice-Président.

Exposé de la situation financière à la date du 30 juin par M. Rouget. L'avoir de la Société est de 4,192 fr. 20 c.

RENOUVELLEMENT DU BUREAU :

Président : M. Du Temple.

Vice-Présidents : MM. Joubert et Rochard.

Secrétaires : MM. Gautier et Jardin.

Trésorier : M. Rouget.

Bibliothécaire-Archiviste : M. Mauriès.

RENOUVELLEMENT DU COMITÉ DE PUBLICATION.

MM. Dupuy, Lemonnier, Gardin de la Bourdonnaye, Duval, Gossin, Guzent, Le Guen.

RENOUVELLEMENT DU COMITÉ DES BIBLIOTHÈQUES SCOLAIRES.

MM. Gossin, Dupuy, Duval, Gautier, Ortolan.

SÉANCE DU 5 AOUT 1872.

Présidence de M. Du Temple, Président.

Admission de M. Pradère, membre résidant.

LECTURE DE TRAVAUX : Ruines et splendeurs de Rome, poésie, par M. Lemonnier. — Captivité et mort de Gilles de Bretagne, par M. Levot. — Etude sur le Musée de Rennes, par M. Hombron. — Visite au Vésuve en 1872, par M. Le Guen.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1872.

Présidence de M. Du Temple, Président.

Après discussion, la Société décide qu'elle continuera, comme par le passé, à s'associer à l'œuvre des bibliothèques scolaires.

LECTURE DE TRAVAUX : Rapport sur la découverte d'un tombeau antique près de Kerhuon, par M. Mauriès. A ce propos, la Société décide qu'elle prendra part aux travaux provoqués par cette découverte : elle vote une allocation de 150 francs pour subvenir aux frais nécessités par les travaux. — Rapport sur le travail de M. Jouan : Notes sur les oiseaux de la Basse-Cochinchine, par M. Jardin.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1872.

Présidence de M. Du Temple, Président.

M. Boëlle est nommé membre résidant.

LECTURE DE TRAVAUX : Lettres sur le Japon, par M. Lavise. — Rapport sur le tumulus de Kerhuon, par M. Mauriès. — Les Gouttes de pluie, poésie, par M. Joubert. — Rapport sur la Revue géographique de M. de la Faye, par M. Gautier.

SÉANCE DU 6 JANVIER 1873.

Présidence de M. Du Temple, Président.

Il est décidé que le compte-rendu sommaire de la séance sera dorénavant reproduit le lendemain du jour où elle aura eu lieu, dans les deux journaux de la localité, l'*Océan* et l'*Electeur du Finistère*. — Admission de M. Schérer, professeur, comme membre résidant. — M. Gautier fait connaître les titres des ouvrages désignés pour les bibliothèques.

LECTURE DE TRAVAUX : La Légende de sainte Tryphine et le Conte de Barbe-Bleue, par M. Levot. — Notice nécrologique sur M. P.-C.-P. Duval, par M. Mauriès.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1873.

Présidence de M. Du Temple, Président.

Adoption de deux propositions relatives, la première, à la durée des lectures de travaux faites en séance; la deuxième, au nombre de feuilles d'impression accordées à chaque travail à insérer dans le Bulletin de la Société. — Admission de M. Halégouët comme membre résident.

LECTURE DE TRAVAUX : Recherches sur le plateau du Souc'h, par M. Grenot. — Fragment sur les antiquités de l'Etat de Vera-Cruz, traduit de l'anglais, par M. Jardin. — Rapport sur les travaux météorologiques de l'observatoire de Washington, par M. Jardin.

SÉANCE DU 3 MARS 1873.

Présidence de M. Du Temple, Président.

Nomination d'une commission pour l'examen du travail de M. Levot sur l'abbaye de Saint-Mathieu, travail destiné par l'auteur à être envoyé à la Sorbonne. — Admission de M. Duraudon, percepteur à Auxerre, comme membre correspondant. — Communication de M. Joubert, relative à la création d'un Musée. — Lecture d'un travail métaphysique sur la *Personnalité*, par M. Dauriac. — M. Pradère lit sa notice sur Robert Burns.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1873.

Présidence de M. Du Temple, Président.

Proposition relative à l'admission aux séances de personnes étrangères à la Société, amenées et présentées par un des membres, et sous sa responsabilité. — Adoption à l'unanimité.

LECTURE : Rapport de M. Pradère sur les Mémoires de la

Société archéologique de Chalon-sur-Saône. — Rapport de M. Joubert sur l'ouvrage de M. Neymark, intitulé : la Rente française. — Lecture du mémoire de M. Ortolan sur la *Distillation de l'eau de mer*. — Une Fête chez les Noukahiviens, par M. Jardin.

SÉANCE DU 7 MAI 1873.

Présidence de M. DU TEMPLE, Président.

Lecture des deux rapports présentés par MM. Ortolan et Pradère, délégués de la Société académique de Brest à la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne (session de 1873). — Lecture par M. Pradère du rapport sur la coopération de la Société à la fondation d'un Musée. — Etude sur Runeberg, poète suédois, par M. Pradère. — Rapport sur les livres, objets d'art, etc., appartenant à la Société, par M. Mauriès.

SÉANCE DU 2 JUIN 1873.

Présidence de M. DU TEMPLE, Président.

LECTURES : Histoire des îles Sandwich (fragment), par M. Jardin. — Le chant du coucou (traduction), par M. Pradère. — Rapport sur les travaux publiés par la Société archéologique de Château-Thierry, par M. Leguen. — La bouteille et la carafe, fable, par M. Joubert.

SÉANCE DU 3 JUILLET 1873.

Présidence de M. DU TEMPLE, Président.

Admission de M. Cahel, membre résidant. — Etude sur la tragédie sacrée au xvi^e siècle, par M. Lionel Dauriac. — Conférence sur le Wallenstein de Schiller (1^{re} partie), par M. Dupuy.

SÉANCE DU 4 AOUT 1873.

Présidence de M. DU TEMPLE, Président.

Explication du programme de concours sur des sujets historiques et littéraires, envoyé par la Société académique de Saint-Quentin. — Décision sur la nécessité de faire précéder la séance dans laquelle on doit procéder à l'élection des membres du bureau, d'une réunion préparatoire non réglementaire dans le sens des statuts de la Société. — Suite de la conférence sur le théâtre de Schiller, par M. Dupuy.

SÉANCE DU 2 NOVEMBRE 1873.

Présidence de M. JARDIN, Vice-Président.

Election des membres du bureau et du comité de publication, pour l'année 1873-1874 (*Voir page III*). — Admission, à titre de membres résidants, de MM. Brondel et Tritschler. — Rapport de M. Jardin sur les ouvrages suivants, présentés par M. Gabriel Prigent, membre correspondant : 1° Le Palais du silence, tragédie en prose. — 2° La Fin du monde (recherches historiques et scientifiques). — 3° La lumière considérée comme un corps.

SÉANCE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1873.

Présidence de M. LEVOT, Président.

M. Levot remercie la Société du nouveau témoignage de confiance dont elle l'a honoré dans la séance du 2 Novembre dernier, et lui assure qu'il fera tous efforts pour le justifier.

La décision prise dans la séance du 3 février 1873, relative à la fixation de trois feuilles d'impression pour les mémoires à insérer dans le Bulletin de la Société, est modifiée dans ce

sens que le Comité de publication aura toute autorité pour fixer à chaque travail adopté la limite du nombre de pages à imprimer, ainsi que la part des frais de gravure et de tirage qui devra incomber à la Société.

LECTURE DE TRAVAUX : Par M. Jardin, d'un Récit de voyage à Shang-Haï, adressé à la Société par M. Lavise, membre résident. — Fragments d'un mémoire sur les boissons enivrantes chez les différents peuples du monde, par l'auteur du Mémoire, M. Cuzent. — Essai sur l'origine des idées (1^{re} partie), par M. L. Dauriac. — Le Rouet, nouvelle en vers, par M. O. Pradère.

Pr
Vic
Secr
(
(
Bibl
c
Trésor
—
O
C
O
O

LISTE GÉNÉRALE

DES MEMBRES

COMPOSANT LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST

Au 31 Décembre 1873.

(Les noms des Membres fondateurs sont précédés d'un astérisque.)

BUREAU :

**Président* : M. LEVOT (P.), *, O. A., Conservateur de la bibliothèque du port de Brest, Correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

**Vice-Présidents* : M. JARDIN (Ed.), *, Inspecteur-adjoint de la marine. — M. LE GUEN, *, Chef d'escadron d'artillerie en retraite.

Secrétaires : M. ORTOLAN (J.-A.), O. *, Mécanicien en chef de la marine. — M. DAURIAC (L.), Professeur de philosophie au lycée.

**Bibliothécaire-Archiviste* : M. MAURIÈS, Bibliothécaire archiviste de la ville.

Trésorier : M. ROUGET (P.), Directeur de la C^e du Gaz.

ABBREVIATIONS.

- * Chevalier de la Légion d'honneur.
- O. * Officier de la Légion d'honneur.
- C. * Commandeur de la Légion d'honneur.
- O. A. Officier d'Académie.
- O. I. Officier de l'Instruction publique.

COMITÉ DE PUBLICATION :

MM. les Membres du Bureau et MM.

CAHEL, ✱, Président honoraire de Tribunal civil.
CUZENT, ✱, Pharmacien de la marine, en retraite.
DUPUY, Professeur d'histoire.
HOMBRON, Propriétaire.
JOUBERT, Avoué licencié.
LEMONNIER (H.), ✱, Chef de bataillon en retraite.
VILMER (A.), Peintre.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.

*ALLAIN, Docteur-Médecin, à Lambézellec.
*ALLANIC, ✱, O. I., Professeur de philosophie.
*ANTOINE, O. ✱, Ingénieur de 1^{re} classe de la marine.
*BARILLÉ, Architecte.
*BELLAMY, Notaire.
BOELLE (V.), Propriétaire.
BONAMY, ancien Magistrat.
BRÉMAUD, Architecte.
BRICHET, Ex-Commissaire-priseur.
BRINDEJONC DE BERMINGHAM, ✱, Lieut^{ant} de vaisseau.
BRONDEL, ✱, Inspecteur des enfants assistés.
CAHEL, ✱, Président honoraire de tribunal.
CAROF, ✱, Docteur-Médecin.
CHABAL, Pasteur protestant.
CHASSANIOL, O. ✱, Médecin en chef de la marine en
retraite.
CHIC, ✱, Chef de musique des équipages de la flotte.
CLOSQUINET, Instituteur.
COIRON, Commis de direction.

COLLOT-BÉRANGER, ✱, Commissaire-adjoint de la marine en retraite.

*CONSTANTIN, Pharmacien.

GROUAN, Propriétaire.

CUZENT, ✱, Pharmacien de la marine en retraite.

DAURIAC (L.), Professeur de philosophie au lycée.

DELAGARDE (G.), Négociant.

*DELAPORTE, Avocat.

DESPINOY, ancien Négociant.

DUCHATEAU Aîné, Architecte.

DU TEMPLE (L.), O. ✱, Capitaine de frégate.

DUPUY, Professeur d'histoire au lycée.

*DUVAL, C. ✱, Directeur du service de santé de la marine en retraite.

EICHOFF, Tailleur, auteur d'ouvrages de controverses religieuses.

FLAGELLE, Géomètre-Arpenteur.

FREUND, Commis-Greffier du tribunal civil.

GADREAU, Imprimeur.

*GARNAULT (E.), Professeur de physique à l'École navale.

GHILINO, Négociant.

GODEBERT, Commis de comptabilité.

GUÉRANDEL, Négociant.

*GUICHON DE GRANDPONT, C. ✱, Commissaire général de la marine en retraite.

HALÉGOUET, Homme de lettres.

HOMBRON, Propriétaire.

HUET Père, Administrateur de la Succursale de la Banque de France.

HUET (ALBERT), Négociant.

JAOUEN, Commis de Direction.

*JARDIN (Ed.), ✱, Inspecteur-Adjoint de la marine.

JARDIN, O. A., Professeur de mathématiques au lycée.

JOUBERT, Avoué-Licencié.

JOUVEAU-DUBREUIL, *, Négociant, Président de la
Chambre de Commerce.

KERSAUSON-PENNENDREFF, Notaire.

LABREVOIR, Directeur de la succursale de la Banque
de France.

LAVISE, Aide-commissaire de la marine.

LÉCUREUX, Professeur de musique.

*LEFOURNIER (L.), Imprimeur-Éditeur.

LEFOURNIER (A.), Imprimeur-Éditeur.

LE GUEN, *, Chef d'escadron d'artillerie en retraite.

LELOUP DE VARENNES, ancien Négociant.

LEMONNIER (Ed.), Conservateur de la succursale de la
Banque de France.

LEMONNIER (H.), *, Chef de bataillon en retraite.

LE NÉE, Notaire.

LE PIVAIN, Négociant, Directeur de C^e d'assurances.

LE TERSEC, O. *, Médecin principal de la marine en retr.

*LEVOT (P.), *, O. A., Conservateur de la Bibliothèque
du port.

LEVOT-BÉCOT, Propriétaire.

LOYER, Professeur de seconde au lycée.

MARCHARD, Avocat.

*MAURIÈS, Bibliothécaire archiviste de la ville.

*MER, Architecte.

MÉVEL, Propriétaire.

MIRIEL, Professeur de dessin.

*MONJARET DE KERJÉGU (L.), O. *, Président de la
Société d'agriculture.

MONJARET DE KERJÉGU (F.), *, Député.

NEWTON, Professeur d'anglais à l'École navale.

ORTOLAN (J.-A.), O. *, Mécanicien en chef de la marine.

*PENQUER, ✱, O. A., Docteur-Médecin, Maire de Brest,
Président de la Société médicale.

PRADÈRE (O.), Agent-Comptable de la marine.

PRIGENT, Secrétaire de la Mairie de Kerlouan.

PROUHET, ✱, Lieutenant de vaisseau.

RAILLARD, Notaire.

ROBERT (J), Libraire.

*ROCHARD, C. ✱. Directeur du service de santé de la
marine.

ROGER, Imprimeur-Lithographe.

ROSSI (DE), Avocat.

ROSUEL, Négociant.

ROUGET (P.), Directeur de la C^{ie} du Gaz.

ROUGET (E.), Sous-Directeur de la C^{ie} du Gaz.

SAILLET, Bibliothécaire-Archiviste-Adjoint de la Ville.

TRITSCHLER, ✱, Ingénieur civil.

TRITSCHLER, Propriétaire.

TISSIER, Manufacturier.

VILLIERS, ✱, Conseiller d'arrondissement.

VILMER, Artiste Peintre.

VITASSE, O. A., Professeur de mathématiques au lycée.

WALTZ, O. A., Professeur de rhétorique au lycée.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

ARNAUD ✱, ancien Payeur général du Finistère, à Saint-
Pierre-Quilbignon.

BESNOU, ✱, Pharmacien de la marine en retraite, à
Avranches.

BONNEL, Professeur de mathématiques au Lycée de Lyon.

BLÉAS, O. A., Directeur de l'Ecole normale d'instituteurs,
à Rennes.

BOURDAIS, *, Ingénieur civil, à Paris.

CARADEC (DE) *, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à La Roche-sur-Yon.

COURBEBAILLISSE, O. *, Ingénieur de la marine, à Rochefort.

COMBETTE, O. A., Professeur de mathématiques au Lycée de Versailles.

COURCY (POL DE), Archéologue, à Saint-Pol-de-Léon.

DALEMIER, O. A., Censeur du Lycée, à Angoulême.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, ancien Élève de l'École des Chartes, Archiviste de l'Aube.

DENNIÈRÈS (Auguste), Archéologue, à Paris.

DU CHATELLIER (A.), Correspondant de l'Institut, à Pont-l'Abbé.

FALLOY, Commissaire de l'inscription maritime, à Royan.

FAVÉ, Professeur, à Landerneau.

FIERVILLE, O. A., Censeur du Lycée, à Coutances.

GAUTIER, O. A., Directeur de l'École normale primaire, à Bourges.

GRENOT, Juge de Paix, à Pleyben.

HÉLIÈS, Sous-Agent administratif, à Alger.

HENRY, Ingénieur des Ponts et Chaussées, à Romorantin.

JARRY, O. I., Recteur de l'Académie, à Rennes.

JOUAN (H.), O. *, O. I., Capitaine de vaisseau, à Cherbourg.

JOUVIN, O. *, Pharmacien en chef de la marine, à Rochefort.

KOCH, Professeur d'allemand au Lycée St-Louis, Paris.

LE CHANTEUR DE PONTAUMONT, *, Inspecteur-Adjoint de la marine en retraite, à Cherbourg.

LAFAYE (DE), Aide-Commissaire, à l'Administration centrale, à Paris.

LECLERT, Ingénieur de la marine, à Paris.

LE MESL DE PORZOU, Directeur des Contributions indirectes, à Laval.

LEMIÈRE, Membre de la Société archéologique des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.

LÉPISSEUR, ancien astronome calculateur à l'Observatoire de Paris.

LESPINASSE (G.), ancien Agent de change, à Bordeaux.

LIAIS (EMM.), *, Astronome à Cherbourg.

LE MEN, Archiviste du Finistère, à Quimper.

LOUDUN (E.), Sous-Bibliothécaire honoraire de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

LUZEL, O. A., Littérateur, à Plouaret (Côtes-du-Nord).

MENIÈRE, Pharmacien, à Angers.

MILLIEN, Architecte, lauréat de l'Académie française, à Beaumont-Laferrière (Nièvre).

MIORCEC DE Kerdanet, Docteur en droit, Archéologue et Historien, à Lesneven.

MITRÉCÉ, C. *, Général de brigade d'artillerie du cadre de réserve, à Paris.

MONTIFAULT (DE), ancien Sous-Préfet de Sarraiguemines.

NICOLAÏ, O. A., Chef d'Institution, à Paris.

PESCHELOCHE, Architecte, à Montauban.

PIET (J.), ancien Notaire, à Noirmoutiers.

PIEDAGNEL (ALEX.), Homme de lettres, à Paris.

POL, Secrétaire d'Inspection d'Académie, à Quimper.

PRUGNAUD, O. *, Commissaire de la marine, à Rochefort.

RASLIER (ERNEST DE), Homme de lettres et Journaliste, à Bordeaux.

REYNALD, O. A., Élève de l'École normale et de l'École d'Athènes, Professeur de littérature française à la Faculté d'Aix.

RICHARD (Baron), *, O. A., ancien Préfet du Finistère, à Quimper.

ROBERT (Eug.), Docteur-Médecin, Géologue et Archéologue, à Belle-Vue, près Meudon (Seine-et-Oise).

SURRAULT, O. I., Inspecteur de l'Académie de Rennes à Quimper.

SAULNIER, Juge au Tribunal du Havre.

MEMBRES HONORAIRES.

M. LEVOT (P.), Président honoraire.

M^{me} A^{te} PENQUER, auteur des *Chants du Foyer*, des *Révélation^s poétiques*, de *Véléda*.

NOTA. — MM. les Membres résidants et correspondants sont priés de vouloir bien faire connaître au Bureau les erreurs involontaires qui auraient pu se glisser dans les listes ci-dessus.



LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

AVEC LESQUELLES

la Société Académique de Brest est en correspondance.

FRANCE

Société d'émulation, agriculture, sciences, lettres et arts
de l'Ain, à Bourg.

Société d'émulation, agriculture, sciences et arts de
Nantua.

Société académique de Laon.

Société académique des sciences, arts et belles-lettres,
agriculture et industrie de Saint-Quentin.

Société archéologique, historique et scientifique de Sois-
sons.

Société historique et archéologique de Château-Thierry.

Société d'émulation de l'Allier, à Moulins.

Société des sciences médicales de Gannat.

Académie flosalpine, à Embrun.

Société centrale d'agriculture et d'acclimatation des Alpes-
Maritimes.

Société des sciences naturelles et historiques de l'Ardèche,
à Privas.

Société académique d'agriculture, des sciences, arts et
belles-lettres de l'Aube, à Troyes.

Société médicale de l'Aube.

Société des arts et sciences de Carcassonne.°

Commission archéologique et littéraire de l'arrondissement de Narbonne.

Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, à Rhodéz.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.

Société de statistique de Marseille.

Comité médical des Bouches-du-Rhône, à Marseille.

Société libre d'émulation de la Provence, à Marseille.

Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix.

Commission archéologique d'Arles.

Athénée populaire de Marseille.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen.

Société d'agriculture et de commerce de Caen.

Société des antiquaires de Normandie, à Caen.

Société linnéenne de Normandie, à Caen.

Association normande pour les progrès de l'agriculture, de l'industrie et des arts, à Caen.

Société de médecine de Caen.

Société française pour la conservation et la description des monuments historiques, à Caen.

Société des beaux-arts de Caen.

Société d'agriculture, industrie et arts de Falaise.

Société d'agriculture, sciences et belles-lettres de Bayeux.

Société d'agriculture, des arts, sciences et belles-lettres de l'arrondissement de Pont-Lévêque.

Commission des monuments historiques du Cantal.

Société d'agriculture, sciences, arts et commerce de la Charente, à Angoulême.

Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.

Académie des belles-lettres, sciences et arts de la Rochelle.

Société d'agriculture et belles-lettres, sciences et arts de Rochefort.

Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure, à Saintes.

Société historique et scientifique de Saint-Jean-d'Angély.

Société historique du Cher, à Bourges.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

Commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or.

Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune.

Société des sciences historiques et naturelles de Saumur.

Association médicale de l'arrondissement de Saumur.

Société archéologique du département des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.

Société d'émulation des Côtes-du-Nord, à Saint-Brieuc.

Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.

Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne, à Périgueux.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.

Société d'émulation du Doubs, à Besançon.

Société d'émulation de Montbeillard.

Société de médecine de Besançon.

Commission archéologique de Besançon.

Société d'archéologie et de statistique de la Drôme, à Valence.

Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure, à Evreux.

Société archéologique d'Eure-et-Loire, à Chartres.

Académie du Gard, à Nîmes.

Académie des Jeux floraux, à Toulouse.

Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

Académie de législation de Toulouse.

Société de médecine de Toulouse.

Société d'archéologie du Midi de la France, à Toulouse.

Comité d'histoire et d'archéologie de la province ecclésiastique d'Auch.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

Société linnéenne de Bordeaux.

Société philomatique de Bordeaux.

Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux.

Commission des monuments et documents historiques, à Bordeaux.

Académie des sciences et belles-lettres de Montpellier.

Société archéologique de Montpellier.

Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.

Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, à Rennes.

Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.

Société archéologique de Touraine, à Tours.

Société médicale d'Indre-et-Loire, à Tours.

Académie delphinale, à Grenoble.

Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère, à Grenoble.

Société zoologique des Alpes, à Grenoble.

Société académique du département de la Loire-Inférieure, à Nantes.

Société d'archéologie de Nantes.

Société académique de Maine-et-Loire, à Angers.

Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.

Société industrielle et agricole d'Angers.

Société linnéenne de Maine-et-Loire, à Angers.

Société académique de Cherbourg.

Société des sciences naturelles de Cherbourg.

Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts d'Avranches.

Société académique du Cotentin, à Coutances.

- Société polymathique du Morbihan, à Vannes.
Commission historique du Nord, à Lille.
Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille.
Société d'émulation de Cambrai.
Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences,
des lettres et des arts, à Dunkerque.
Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes.
Société académique d'archéologie, sciences et arts du dé-
partement de l'Oise, à Beauvais.
Académie des sciences, lettres et arts d'Arras.
Société des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.
Société académique de Boulogne-sur-Mer.
Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-
Ferrand.
Société académique des Hautes-Pyrénées, à Tarbes.
Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-
Orientales, à Perpignan.
Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.
Académie des sciences, arts et belles-lettres de Mâcon.
Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône.
Société éduenne, à Autun.
Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, au Mans.
Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie, à
Chambéry.
Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, à Chambéry.
Société d'histoire et d'archéologie de la Maurienne, à
Saint-Jean-de-Maurienne.
Association florimontane d'Annecy.
Association scientifique de France, à Paris.
Institut des provinces, à Caen.
Société d'encouragement pour l'histoire naturelle, à Paris.
Société aérostatique et météorologique de France.
Société française pour la conservation des monuments his-
toriques, à Paris.

Société de médecine, à Paris.

Société philomatique, à Paris.

Comités du ministère de l'instruction publique et des Beaux-Arts, à Paris.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie, à Rouen.

Société havraise d'études diverses, au Havre.

Société d'archéologie, sciences, lettres et arts de Seine-et-Marne, à Melun.

Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Meaux.

Société des sciences morales, des lettres et des arts, à Versailles.

Société des sciences, à Versailles.

Société archéologique de Rambouillet.

Société de statistique, sciences, belles-lettres et arts du département des Deux-Sèvres, à Niort.

Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Amiens.

Société des antiquaires de Picardie, à Amiens.

Société d'émulation d'Abbeville.

Société littéraire et scientifique de Castres.

Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan.

Société académique du Var, à Toulon.

Société d'émulation de la Vendée, à la Roche-sur-Yon.

Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers.

Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Vienne, à Limoges.

Société archéologique et historique du Limousin.

Société d'émulation des Vosges, à Epinal.

Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, .
à Auxerre.

Société d'études d'Avallon.

Société archéologique de Sens.

ALGÉRIE

Société historique algérienne, à Alger.

Société de climatologie, à Alger.

Société archéologique de Cherchell.

Société archéologique du département de Constantine, à
Constantine.

COLONIES

Société des sciences et arts de St-Denis (Ile de la Réunion).

ETRANGER

Université royale de Norwége, à Christiania.

Université de Lund (Suède).

Smithsonian Institution, à Washington (Etats-Unis).



Dons et Envois faits à la Société.

Revue de Bretagne (1^{re} livraison, 15 janvier 1871, 4^e année).

Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry (année 1870, 1871, 1872).

Bulletin de la Société académique du Var (n^{lle} série, t. IV).

Société bretonne d'assistance aux blessés et aux malades pendant le siège de Paris.

Mémoire de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse (7^e série, t. II et III).

Le Palais du Silence, tragédie en 3 actes, par M. Gabriel Prigent, de Kerlouan.

86^e *Catalogue des livres rares et curieux en vente à la librairie de Beaulieu.*

Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille.

Bulletins et Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

Recueil des travaux de la Société médicale d'Indre-et-Loire.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie (1871).

Mémoires de l'Académie des sciences....., etc., d'Amiens (2^e série, t. VIII).

Bulletin de la Société archéologique du Limousin (t. XI, 1870-71).

Société académique des Hautes-Pyrénées (12^e année, — 1869-70).

Les Chemins de fer et l'Enquête parlementaire, par C. Lavollée.

Chemin de fer. — Essieu à portée d'attente, système Herland, par M. Herland fils.

Voies de sûreté à disques et aiguilles automatiques, par le même.

Mémoires scientifiques, envoyés par l'Académie royale de Christiania.

Invasions de l'Etranger dans les XIV^e et XV^e siècles, par M. Duchatellier.

Descente des Anglais à Canaret en 1694 et Participation du Port de Brest à la guerre de 1870, par M. Levot.

La véritable histoire de Bretagne, par Dom Lobineau, offert par M. Levot.

Revue géographique, 1870-71, par M. Lafaye, Membre correspondant.

Des définitions géométriques, par M. Bonnel, Professeur au Lycée de Lyon, Membre correspondant.

La Bretagne poétique. — Notice sur Amélie-les-Bains, par M. Pradère.

Un Mystère breton, traduit par M. Luzel.

La Rente française, par M. Meymarck.

Discours de M. J. Simon à la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne (19 avril 1873).

Recueil de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne (1870-71).

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. (Séance publique du 30 janvier 1870-71.)

Mémoires de la Société Dunkerquoise (1870-71).

Société académique de Saint-Quentin (travaux de 1870-72).

Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture de Saint-Quentin (travaux de 1870 à juillet 1871).

Revue des Sociétés savantes des départements, publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique. (T. IV, septembre et octobre 1872.)

Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, 1872 (2^e semestre).

Aperçus financiers (1872-73) de M. Alfred Meymark (2^e vol.)

Recueil de l'Académie des Jeux floraux (1873).

Liste des Membres titulaires, honoraires, etc..., du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes.

Recueil des Travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen (deuxième série).

Société des sciences naturelles et historiques, des lettres et des beaux-arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse (tome III, 1873).

Société d'histoire naturelle de Toulouse : La Rage au point de vue physiologique.

Bulletin de la Société des sciences et arts de l'Île de la Réunion.

Société des Antiquaires de la Morinie. Bulletin historique, (2^e année.)

Recueil des publications de la Société nationale havraise (37^e et 38^e années).

Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux (tome VIII).

Société archéologique de Rambouillet. — Mémoires et Documents (tome I^{er}, 3^e livraison).

Annuaire de la Société phylotechnique de Paris (t. XXXII, année 1872).

Rapport des délibérations du Conseil-général du Finistère, session d'avril et d'octobre 1873 (2 vol.)

Mémoires de la Société des sciences naturelles de Bordeaux (tome IX, 1^{re} collection).

Donnez, Dieu sait pour qui, — La petite Sœur, motifs de chant, avec musique de M. Marec, par M. Ortolan.

Recherches sur la Chronologie égyptienne, par M. Lieblin.

Mémoire sur la Botanique et la Climatologie du Nord de l'Europe, par le docteur Schübeler.

Mémoire sur les Fleuves de la Scandinavie, par le professeur Helland.

Mémoire sur la classification, par St.t.

Cantate au roi de Norwége.

Examen critique des expéditions gauloises en Italie, par M. Lemièrè.

Romania, deux livraisons de 1873, par MM. Paul Meger et Gaston Paris.

Bulletin de la Société archéologique de Nantes (t. XII).

Documents pour servir à l'histoire de Cherbourg, par M. de Pontaumont

Catalogue et Notice historique des tableaux exposés dans les galeries du Musée de la ville de Quimper, par MM. Gauguet et Hombron.

Le Télégraphe Hughes, par M. Miriel.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Amiens (2^e série, tome X, année 1870).

Bulletin de la Société agricole et industrielle d'Angers.

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan (1^{er} et 2^e semestre 1873).

Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire (tome XXXVIII).

Notice historique du Guano.



NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. P.-G.-P. DUVAL

La mort vient encore d'éclaircir les rangs de la Société académique de Brest, en lui enlevant l'un de ses membres les plus distingués, et qui, par les diverses fonctions dont il a été revêtu, par les différents travaux en vers ou en prose dont il a enrichi nos bulletins, et par son assiduité à suivre nos séances, mérite qu'on lui consacre quelques mots de biographie. C'est un devoir pour le bureau de jeter quelques fleurs sur le tombeau de chacun des membres de la Société et je suis d'autant plus porté à m'acquitter consciencieusement de cette tâche, que les liens d'une amitié récente, mais qui n'en était pas moins vive, m'unissaient au collègue dont nous déplorons la perte.

Prosper-César-Philippe DUVAL naquit le 2 décembre 1796, à Belle-Ile-en-Mer. Aussi a-t-il, en fils respectueux et qui n'oublie jamais ni son berceau ni les lieux témoins des jeux de son enfance, consacré à ce coin de terre, ne manquant pas d'une certaine importance historique et topographique, une notice pleine d'intérêt et féconde en dé-

tails que l'on chercherait vainement ailleurs. Vous avez eu grandement raison de l'insérer dans vos bulletins où elle tient honorablement sa place

Son père, intendant des vivres à Belle-Ile, mourut, lorsque son fils avait à peine huit ans. Sa mère, qui regardait l'éducation comme le premier des biens après la religion et la vertu, vint habiter Vannes, et lui fit faire au collège de cette ville de fortes et brillantes études. A cette époque, presque au sortir de la Terreur et des luttes gigantesques de la grande République, le collège de Vannes, renouant la chaîne brisée du passé, était l'un des plus florissants de la Bretagne. Il avait été fondé par René d'Arradon en 1577, et en 1631, la direction en fut confiée aux RR. PP. Jésuites, puis, sous la République, le Directoire, l'Empire et la Restauration, à l'Université qui, malgré la concurrence, lui donna quelques beaux jours de gloire.

Lorsque j'étais professeur dans cette ville, je me rappelle encore qu'en montant chaque jour dans ma modeste chaire, j'y lisais avec plaisir quelques noms gravés en creux, appartenant aux plus illustres familles de la Bretagne, et sur les bois des bancs quelques dates remontant au dix-septième siècle et même fort au-delà.

M. Duval, dont l'âge n'avait point effacé les souvenirs de jeunesse, nous a souvent parlé des événements de 1814 et de 1815, auxquels il avait été mêlé, comme tous ses condisciples et tous ses collègues ; il avait alors 18 ans et se trouvait professeur de troisième dans ce même collège où ses brillants succès avaient fixé sur lui l'attention des chefs de l'Université. La première fois que M. Duval nous parla de ses exploits et de ceux des élèves du collège de Vannes, qui, certes, à l'en croire, n'avaient qu'une antipathie profonde contre le *Gouvernement de l'Usurpateur*, nous crûmes d'abord qu'il n'employait là qu'une figure

très-familière aux versificateurs et aux professeurs de rhétorique ; puis, faisant appel à notre mémoire, nous lui citâmes en plaisantant ces vers tirés de la *Gastronomie de Berchoux*, dans la narration si piquante de l'*Etape d'un jeune soldat* :

Je m'armai tristement d'un fusil inhumain,
Qui jamais, grâce au ciel, n'a fait feu dans ma main.
Je me chargeai d'un sac, humble dépositaire
De tout ce qui devait me rester sur la terre.
Ainsi, nouveau Bias, je partis accablé
Du poids de tout mon bien sur mon dos rassemblé.

M. Duval bondissait à cette malencontreuse citation, et surtout quand nous lui disions que cette prétendue levée de boucliers des élèves du collège de Vannes n'était qu'une puérile échauffourée qui s'était dissipée sous le regard sévère des professeurs et devant la figure rébarbative de maîtres d'études à poigne. Nous étions à cet égard dans une erreur profonde, comme le prouvent du reste les documents historiques que nous avons sous les yeux. Les élèves formèrent une compagnie dite des écoliers, et, comme ceux du collège de Château-Gontier, sous la conduite d'Hyacinthe, Lancelot et Félix de Quatrebarbes, ils allèrent rejoindre l'armée royale. Ils surent même arracher la victoire ou la chèrement disputer à ceux que l'on était convenu d'appeler les premiers soldats du monde, et Châteaubriand lui-même n'a point dédaigné de célébrer le courage et l'admirable sang-froid qu'ils déployèrent en plus d'une occasion.

Pendant les Cent-Jours, le général Bigarré, comme chef de la Bretagne, établit à Vannes son quartier-général, d'où il fit rayonner ses troupes dans toutes les directions. L'insurrection du collège de Vannes fut l'un des épisodes les

plus intéressants de cette nouvelle chouannerie. Les hostilités se prolongèrent, non-seulement après les désastres de Waterloo et la seconde abdication de l'empereur, mais encore après la rentrée de Louis XVIII à Paris. Le général impérialiste fut obligé d'entrer en pourparlers, et, après la signature d'une convention, l'armée royale occupe (22 juillet 1815), les faubourgs de Vannes, tandis que les généraux Rousseau et Bigarré se maintiennent dans l'enceinte des murailles ; enfin, le 30 juillet, un *Te Deum*, auquel assistèrent amis et ennemis, en signe de paix et d'union, fut chanté dans la cathédrale.

M. Duval nous répétait souvent qu'il n'avait jamais chanté avec autant d'enthousiasme l'hymne de saint Ambroise que le jour où il vit, réunis dans la vieille basilique, les glorieux vaincus de Waterloo avec les fils des Croisés et les débris du clergé et des paysans du Morbihan, échappés au fer des proscripteurs et des bourreaux.

Nous lisons dans l'*Histoire de la Vendée militaire* : « Les élèves du collège de Vannes formaient un bataillon de la division du chevalier de Margadel. En apprenant le retour de l'usurpateur, ces nobles enfants, dont les plus âgés n'avaient pas vingt ans, et dont les plus jeunes comptaient treize ou quatorze années, vendent tout ce qui, pour eux, paraissait avoir quelque prix. L'argent qu'ils en retirent leur fournit des armes, et, entre les mains de Bainvel, l'un de ceux qui exercent sur les collégiens une autorité accordée par l'estime et par la confiance, tous font le serment qui suit, serment que tous ont tenu : « Je jure, devant Dieu et sur l'image du Roi, de répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour Louis XVIII, notre souverain, et ses légitimes successeurs. Je jure, en outre, de garder le plus profond secret sur tout ce que j'aurai vu ou entendu qui ait rapport à la présente association. »

» Ils avaient eux-mêmes nommé leurs officiers. Trois survivent encore (1851); ce sont : l'abbé Bainvel, curé de Sèvres, près Paris ; Lequellec, juge de paix, et Rio, auteur de *l'Essai sur l'Esprit humain*. (L'écrivain aurait pu ajouter : et M. Duval, qui paya bravement de sa personne à la tête de ses élèves).

» Leur premier combat fut une victoire. Avec Cadoudal, Le Thies, Gamber et Margadel, ces enfants, encore plus nourris des grands souvenirs de la guerre civile et du martyre de leurs pères que des lettres grecques et latines, mêlaient leurs uniformes ecclésiastiques aux vestes bleues et aux chapeaux cirés des marins de Carnac et de Loc-mariaquer. Ils avaient attaqué les impériaux près de Sainte-Anne, l'église nationale de Bretagne, et ils les avaient mis en complète déroute.

» A Muzillac, c'était la seconde affaire des collégiens, qui, dans l'intervalle des engagements et des marches, se faisaient instruire au maniement des armes par d'anciens soldats de l'Empire que l'air du pays rendait royalistes. Les écoliers abordent l'ennemi avec la vigueur qu'aurait déployée une compagnie de grenadiers. L'ennemi est culbuté... ».

Mais quittons ce sanglant théâtre de nos discordes civiles et rentrons avec M. Duval dans une atmosphère plus calme et qui convenait mieux à son organisation. Enfin débarrassé de toute espèce de préoccupations politiques, il s'adonna tout entier à la culture de la poésie et de l'histoire, pendant les rares loisirs qu'il déroba à ses fonctions absorbantes de professeur. C'est pendant son séjour à Vannes et pendant les excursions qu'il faisait sur les ruines si imposantes et si pittoresques du château de Sucinio et dans le parc immense dont la mer vient presque baigner les murs, qu'il conçut sans doute, pour la composer plus tard,

une pièce de vers intitulée dans vos Bulletins : *Au connétable de Richemond*, né à Sucinio, près Sarzeau (Morbihan).

M. Duval fut ensuite envoyé au collège de Saumur, où il sut, par l'aménité de ses manières, la paternité de son professorat et les brillants résultats de son enseignement, se concilier l'estime et l'amitié de ses chefs, de ses collègues et de ses élèves.

Nous pourrions citer parmi ces derniers un homme appartenant à l'aristocratie financière du haut Anjou, qui, après avoir occupé de très-hautes positions, obtint le portefeuille de ministre, et avec lequel M. Duval entretenait toujours la plus cordiale correspondance.

Cette charmante ville de Saumur qui se regarde si coquettement dans le miroir mobile des eaux de la Loire, quand cette dernière ne se livre pas à des caprices de fleuve effréné, cette délicieuse vallée de la Loire qui, dans le mois de mai, semble comme la Touraine, un morceau tombé du ciel ; puis les attraites d'une société choisie dans laquelle le jeune professeur, dont les allures excentriques étaient encore mises en relief par une piquante originalité que Rabelais lui-même n'aurait pas désavouée, était parfaitement accueilli, ne purent lui faire oublier sa vieille et chère Armorique.

Cependant le souvenir des bords enchanteurs de ce fleuve, qu'il n'avait vu que sous de riants aspects, s'était profondément gravé dans son cœur, comme dans le cœur de tous ceux qui ont vu la Loire, paisible, souriante, à demi-voilée sous un immense et verdoyant rideau de peupliers que parfois soulèvent les vents. Il préférerait, nous disait-il souvent, le doux murmure des flots jaunissants de la Loire et la suavité des rives qu'elle arrose, aux sublimes beautés de l'Océan, à ses mugissements, qui n'étaient

propres, ajoutait-il, qu'à faire naître chez lui de sombres pensées

On peut voir dans son poème de *Jeanne d'Arc*, dont nous parlerons un peu plus loin, que cette reine des rivières avait fait sur lui une vive impression. Il a d'ailleurs consigné son admiration dans plusieurs passages, et notamment dans le chant septième, où il dépeint le cours du fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure.

Dès qu'il put rencontrer une occasion favorable de revenir au doux pays natal, il la saisit, et fut nommé professeur de rhétorique à Quimper. Il s'y marie et remplace son beau-père qui était principal du Collège. Il reste pendant une dizaine d'années investi de ces dernières fonctions, au bout desquelles il est nommé professeur de rhétorique au lycée de Pontivy où il reste 14 ans. Ayant droit à la retraite, si bien gagnée par les services qu'il avait rendus à l'Instruction publique comme administrateur et comme professeur, il revint se fixer à Quimper, puis à Brest, où nous avons pu le connaître et l'apprécier.

La carrière de M. Duval, vous le voyez par ce coup-d'œil d'ensemble, a été bien remplie; de plus, — il est bon de le faire remarquer à sa louange, — tous ses élèves ont conservé de lui les plus doux souvenirs, non-seulement parce qu'il ne les mitraillait ni de *pensums* ni de retenues, non-seulement parce qu'il les traitait en père qui gâte toujours un peu ses enfants, mais encore et surtout parce qu'il avait le rare talent de les initier aux beautés de la littérature latine, grecque et française dont il possédait tous les trésors. Pour ne pas trop fatiguer l'attention de ses jeunes auditeurs par l'explication continuelle des textes grecs et latins, il consacrait tous les jours quelques instants à leur réciter avec une verve entraînante et un

vif sentiment des splendeurs qu'ils reflétaient, les plus étincelants morceaux de Victor Hugo et de Lamartine.

Nous avons, il n'y a pas longtemps encore, entendu un des élèves les plus distingués de M. Duval, et qui occupe maintenant une position fort élevée dans l'Université, nous exprimer tout le plaisir que lui et tous ses nombreux condisciples éprouvaient, quand leur professeur de rhétorique, laissant de côté les latins et les grecs, leur récitait d'une voix toute vibrante d'enthousiasme et d'émotion, ces beaux vers sur lesquels le souffle du temps a passé et passera encore, sans pouvoir en ternir la splendeur, immortelle comme l'idée qui les a inspirés :

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,

Dans la nuit éternelle emportés sans retour,

Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,

Jeter l'ancre un seul jour.

O Lac ! L'année à peine a fini sa carrière,

Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,

Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre

Où tu la vis s'asseoir !....

Il n'est pas hors de propos de vous signaler ici, dans M. Duval, un mérite fort peu apprécié de nos jours et qui, malgré les spirituelles et éloquentes réclamations d'un brillant académicien, M. Cuvillier-Fleury, tend à disparaître de jour en jour du programme des études universitaires : nous voulons parler de l'aptitude à composer des vers latins. Nous aimions à entendre le vieux professeur réciter quelques compositions de ce genre un peu trop tombé en désuétude, et dans lesquelles on distinguait de splendides réverbérations, empruntées aux poètes du siècle d'Auguste qu'il lisait dans l'original.

M. Duval attachait peut-être une trop grande importance à la culture des pastiches latins, et soutenait — nous croyons qu'il n'avait pas tout-à-fait tort — que la pratique de la versification latine est indispensable à celui qui veut comprendre lui-même et faire comprendre aux autres les beautés des poètes latins. Avec le nouveau système qui tend à s'introniser, nous disait-il, dans quelques années d'ici, on ne trouvera plus un seul professeur qui sache composer des vers latins ou traduire, dans la langue d'Horace et de Virgile, les plus beaux morceaux de notre littérature, plus un seul élève qui soit initié aux mystérieuses beautés des chefs-d'œuvre de la poésie latine. On va, au lieu de le relever, abaisser le niveau de l'instruction secondaire en France, tandis que les autres puissances, tout en cultivant les arts de la guerre, vont donner une vive impulsion au progrès en cultivant la fleur des humanités; et là-dessus il nous citait les noms de Fontanes, de l'évêque d'Hermopolis, de Vastimesnil, de Salvandy, de Cousin et de Villemain qui, à l'entendre, auraient été des premiers à défendre l'Université contre les empiètements d'une réaction anti-littéraire. M. Duval ressemblait au vieillard dont parle Horace,

*Laudator temporis acti
Se puero, castigatore censorque minorum.*

On peut aussi ajouter, avec le poète latin, qu'il aimait avec passion, *pavidusque futuri*, il tremblait devant l'avenir. Il ne songeait peut-être pas assez que ces transformations de l'instruction secondaire, que ce niveau démocratique que l'on veut faire passer sur elle est une des conditions du progrès; que l'imagination et la poésie, excellentes pour l'enfance et la jeunesse des peuples, doivent être remplacées par la raison et la science quand ils sont parvenus à leur virilité.

Nous passons rapidement sur les titres littéraires de notre collègue, puisqu'ils sont consignés dans vos annales où vous pouvez les lire et les consulter, et qu'il a occupé avec distinction la place de secrétaire de la Société académique, celle de membre de la commission d'impression dont il s'acquittait avec autant de zèle que d'impartialité, et de membre du comité permanent des bibliothèques scolaires, qui donne un grand élan au progrès en propageant les livres amusants, instructifs et moraux.

Nous devons ajouter que, malgré ses 74 ans et l'apparence d'une frêle organisation, M. Duval conservait le précieux usage de toutes ses facultés intellectuelles et qu'il était destiné à vivre encore de longs jours, si un malheureux accident n'en avait brusquement interrompu le cours. Le souffle de la vieillesse n'avait point encore d'une façon sensible, tari dans son cœur de Breton et de Français, les sources de l'inspiration ; on retrouve parfois, jusque dans ses derniers vers, des fleurs de poésie semblables à celles que font éclore les derniers rayons d'un doux soleil d'automne. Il laisse en manuscrits une tragédie et un poème qui n'ont pas été publiés, et d'autres documents littéraires dont une main pieuse et intelligente fera sans doute le classement.

L'ouvrage capital de M. Duval, celui auquel il a consacré de longues veilles, dans l'espérance qu'il contribuerait à sa renommée, est un poème en 12 chants, intitulé : *Jeanne d'Arc, ou la délivrance de la France*. En lisant la dédicace suivante : A la mémoire de la mère de mes enfants, ma douce Marie. A la Bretagne, ma patrie ! il est facile de se convaincre que l'amour de la patrie et le sentiment de la paternité avaient dans son âme de père de famille et de mari la plus large part. La perte d'une femme chérie,

d'une femme selon son cœur, avait laissé chez lui un vide irréparable et une douleur amère.

Mais, pour en revenir au poème de M. Duval, l'auteur a-t-il donné par là un éclatant démenti à ces Allemands qui nous accusent de ne pas avoir la tête épique ? Nous n'osons l'assurer. Mais nous pouvons affirmer qu'au milieu des dix ou douze mille vers dont se compose le poème, on trouve de la correction, du goût, de l'élégance, des étincelles nombreuses qui brillent, semblables aux feux traversant une nuit obscure, des sentiments élevés exprimés en bons vers, et parfois des beautés sollicitant l'indulgence pour les défauts d'un ouvrage de longue haleine.

M. Duval me désavouerait lui même, si je voulais comparer ou égaler son poème aux chefs-d'œuvre enfantés par les puissants génies de la Grèce, de Rome, de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne. C'est déjà beaucoup que d'avoir tenté et achevé une œuvre pareille, bien que souvent elle écrase l'audacieux dont les épaules ne sont pas assez fortes pour la supporter. D'ailleurs, ne sent-on pas que le souffle patriotique qui réchauffe l'âme du poète a passé fort souvent dans ses vers, dont le noble but est de célébrer la France et l'héroïne vierge et martyre qui prodigua son sang et donna sa vie pour Dieu et la Patrie ? Ne s'est-il pas rencontré une artiste de génie, la fille de l'un de nos rois, la princesse Marie d'Orléans, dont le ciseau a fait jaillir d'un bloc de marbre l'idéal de cette Jeanne d'Arc que nous avons rêvé ? Pourquoi ne se rencontrerait-il pas un poète de génie pour composer le poème épique que Jeanne d'Arc eut la gloire d'écrire avec la pointe de son héroïque épée ?

Nous ne pouvons affirmer, en nous appuyant sur les titres littéraires de M. Duval, qu'il ne mourra pas tout en-

tier : c'est là le privilège rare des hommes de génie qui, par leurs ouvrages, revendiquent leurs droits à l'immortalité ; mais nous ne craignons pas d'être démenti en disant qu'il a jeté quelques grains dans les sillons creusés dans le vaste champ de la littérature par les écrivains auxquels notre vieille et chère Armorique est fière d'avoir donné le jour.

Le Bibliothécaire de la Société académique,

MAURIÈS.

RAPPORT

De la Commission nommée dans la dernière séance du 4 Novembre 1872 de la Société académique de Brest, pour examiner, d'une manière complète, et la découverte faite dans un Tumulus près de Kerhuon, d'un ancien Tombeau, et les objets qu'il renfermait.

Avant de procéder à l'accomplissement de sa mission, le 16 Novembre 1872, la Commission reçoit communication de la lettre suivante de l'un de ses Membres, M. Penquer, Maire de Brest, et Membre de la Société :

Brest, le 16 Novembre 1872.

Cher collègue et ami,

Malgré tous mes efforts, il m'est impossible de vous accompagner dans votre intéressante découverte.

On m'appelle à l'instant pour des malades, et j'ai des affaires très-importantes qui m'attendent à la Mairie.

Offrez tous mes regrets à nos Collègues de la Commission, et croyez à mes sentiments les meilleurs.

Votre tout dévoué,

PENQUER.

Tout en regrettant d'être privée, quoique momentanément, du secours de l'un de ses Membres, la Commission

part pour sa destination, et, chemin faisant, a le plaisir de voir s'adjoindre officieusement à elle M. Labasque, agent-voyer du département. Arrivée à la gare de Kerhuon, elle y trouve, fidèles au rendez-vous qui leur avait été assigné, MM. Nicol, adjoint au maire de Guipavas, faisant fonction de maire au Relecq, auteur de la découverte du tombeau en question et des objets qu'il contenait, et M. Flagelle qui arrive presque aussitôt qu'elle de Landerneau. M. Nicol présente, dans la salle même d'attente, à la Commission, qui les examine avec le plus vif intérêt, tous les objets recueillis par lui et qui ont été classés, distribués, étiquetés et pesés avec beaucoup de soin et d'intelligence par M. Duval, et posés dans une boîte en bois à divers compartiments, ce qui en rend l'étude et l'analyse plus faciles, et ne permet pas qu'il s'établisse entre eux une véritable confusion.

La Commission regrette que M. Nicol n'ait pas, à cause de la pluie, conservé la poussière et les cendres qu'il avait pris soin de recueillir dans le lit funéraire ; car, *cette cendre humaine*, comme l'a si bien dit un célèbre antiquaire, M. l'abbé Cochet, *c'est l'enveloppe de la pensée antique, elle va s'envoler avec la poussière qui la recouvre, c'est à vous de la saisir au passage... Ici vous pouvez voir revivre les idées du passé et dans une poignée de terre retrouver la vie de vos pères* ; dans les grains de cette poussière, non-seulement vous saisirez la peau, le cuir, le chanvre, la laine et les étoffes, mais encore la disposition exacte et pour ainsi dire l'emploi des épingles, des agrafes, des fibules, des boucles, en un mot de tous ces objets divers qui, vus dans un musée, ne proclament plus que l'art et l'industrie de nos pères, mais qui, ici, redisent leurs coutumes, leurs idées, leurs mœurs et leur religion.

Mais il nous reste encore assez d'objets trouvés au sein

du tombeau pour que l'étude et l'analyse ne fournissent pas quelques données intéressantes pour l'archéologie et l'histoire. Et puis, où se rencontre le secret de l'origine des Tumuli, où peut-on, pour ainsi parler, déchiffrer leur acte de naissance ? N'est-ce pas dans le sein de ces masses de terres, dans le caveau funéraire qu'elles recouvrent et où il a été donné à la Commission de descendre, avant la disparition de l'antique et curieux monument.

La Commission se rend aussitôt à sa destination, et chemin faisant, elle jette en passant un coup d'œil à droite sur un menhir taillé en granit, et surmonté d'une croix qui paraît, avec le lichen dont elle est couverte, plus ancienne que l'espèce d'obélisque sur lequel elle est superposée. Le Christ en croix est revêtu d'une tunique : ce relief semble remonter à l'enfance de l'art. Au pied du monument, on remarque un petit jardinet fraîchement cultivé et qui contient quelques fleurs d'automne dont le feuillage est vert encore, ce qui prouve les soins pieux dont nos paysans armoricains entourent le symbole vénéré de leur culte. Suivant la réflexion de l'un des Membres de la Commission, M. Flagelle, les monuments de ce genre, auxquels on donne le nom de *Lerc'h*, indiquent une sépulture.

Le même Membre, qui a fait une étude particulière des voies romaines et des monuments mégalithiques du Finistère, attire l'attention de ses Collègues sur ce qu'il croit être les restes d'une voie romaine, laquelle, suivant lui, se bifurquait à l'anse Kerhuon pour se diriger par *Keromen*, Torallan, le bourg de Lambézellec, Penfeld, au midi de Keroualle, et rejoignait la route de Saint-Renan au Conquet au Pont-du-Châtel. Il fait encore observer que dans tous les endroits qu'il connaît sous le nom significatif de *Keromen*, se trouvent des chemins ou des établisse-

ments portant visiblement l'empreinte du peuple romain, et il nous désigne non loin de là un endroit qui s'appelle Keromen. Cependant il est bon de tenir compte de l'observation d'un autre Membre qui croit que les voies romaines dominaient à droite et à gauche les pays qu'elles traversaient, tandis qu'au contraire l'embranchement que l'on signale ici est surplombé des deux côtés comme un chemin creux.

La Commission trouve, dans un champ voisin de celui de M. Nicol, des ouvriers qui, sous la conduite d'un jeune contre-maître, sont occupés à pratiquer des fouilles. Elle voit et s'assure qu'elles ont été infructueuses. Arrivée enfin au lieu de sa destination, la Commission se trouve en présence de l'un de ces tumulus qui, dans la classification usitée par les antiquaires, porte le nom de *Tumulus rond*.

Il a 40 mètres de diamètre et 3 mètres 40 de hauteur. Le tombeau donne 2 mètres 60 de longueur, 1 mètre 20 de largeur au pied, 1 mètre 40 en tête. La pierre en granit servant de voûte mesure 2 mètres 50 de long sur 2 mètres 30 de large et 0^m,40 d'épaisseur.

Il est bon de faire remarquer qu'il faudrait aller jusque dans la commune de Goueznou pour y trouver une carrière de ce granit : quant aux autres pierres plates qui ont servi à la solidification du monument, on en rencontre de semblables sur les bords voisins de la mer, et elles se fendillent en lamelles comme du schiste. D'après M. Nicol, les pierres formant galgal, recouvertes de terres, étaient groupées suivant leurs espèces ou leurs variétés, où domine le quartz, et le champ dans lequel se trouve le tumulus, coté au cadastre sous le numéro 402, a une contenance de 1 hectare 30 ares 20 centiares.

M. Labasque, qui donne une vigoureuse impulsion aux ouvriers occupés au déblaiement du tombeau, en fait d'un

coup de crayon aussi rapide qu'habile, un croquis représentant la coupe longitudinale, la coupe transversale et la projection horizontale, avec une petite légende explicative. La Commission le joint à son travail, auquel il ne peut donner que du relief.

Débarrassé des terres qui l'obstruaient, le tombeau peut se laisser entrevoir dans quelques-uns de ses contours extérieurs ; mais la Commission ne se contente pas de ce superficiel examen, qui cependant lui révèle la grandeur et la simplicité du monument funéraire. Quoique l'accès et la descente en soient rendus plus difficiles encore et plus glissants par la pluie et la boue, et qu'il faille se mettre à genoux et à reculons pour s'introduire dans le tombeau, par une ouverture assez étroite, elle n'hésite pas à y pénétrer. L'aspect des murs appareillés, mais sans aucun ciment, de la vaste pierre granitique, lui servant pour ainsi dire de voûte, celui d'une autre pierre de la même espèce, mais beaucoup plus jaune, dont les deux extrémités reposent sur les murs et soutiennent la grande du côté ouest, ne fait que confirmer pour elle les données du premier rapport. Mais le lit et l'aire du tombeau sont obstrués par les pierres qu'on y a roulées pour rendre la descente et la montée moins difficiles. L'eau et la boue en rendent le séjour peu agréable, et de plus empêchent la Commission de recueillir les débris cinéraires qui pouvaient encore s'y trouver et fournir matière à de curieuses analyses. Il faut noter encore que l'on a, d'une main aussi curieuse qu'imprudente, probablement guidée par l'avidité d'y trouver un trésor, arraché plusieurs pierres des parois, ce qui pourrait occasionner un effondrement ; et, comme le faisait observer M. Labasque, qui lui-même y était descendu et avait donné des mesures précises à la Commission, une station un peu trop prolongée dans le

tombeau n'offrirait pas une sécurité complète, et si la grande pierre venait à tomber sur le dos des curieux, les efforts de 30 ou 40 hommes seraient peut-être impuissants à relever une telle masse de granit.

Quoi qu'il en soit, sur l'avis de l'un des membres de la Commission qu'il serait bon de prendre quelques pierres des murs du caveau funèbre, pour les soumettre avec les autres objets à un examen scientifique et à une analyse chimique, M. Duval, dont le zèle officieux et intelligent nous a été d'un grand secours, s'empresse d'en arracher quelques fragments. De plus, l'un des Membres de la Commission lui fait passer une pelle et une barre de mineur, à l'aide desquelles il sonde et scrute le fond du tombeau, malgré la boue et l'eau qui rendent l'opération assez difficile ; mais rien ne fait soupçonner qu'il existe d'autres monuments funéraires au dessous du premier, ni même à ses côtés.

D'ailleurs, comme le fait remarquer avec beaucoup de justesse l'un de ses collègues, on n'a guère la chance de découvrir plusieurs tombeaux dans un Tumulus du genre de celui que nous examinons et qui est rond, ce sont presque toujours les tumulus oblongs qui recèlent plusieurs monuments funéraires séparés par des espèces de corridors.

Une bougie dont l'un de nous s'était précautionné, étant allumée, on put embrasser, d'un coup d'œil, l'ensemble de l'intérieur du tombeau et étudier tous les détails de cette maçonnerie primitive ; on ne découvre aucune trace de flamme ni sur les parois ni sur la voûte, ce qui induirait à penser, que, en admettant que l'analyse, ce dont nous doutons très-fort, démontrerait la combustion des ossements et l'incinération des autres objets recueillis dans la tombe, ils auraient subi cette opération avant d'y être ensevelis.

Il est vrai qu'un peu avant la conquête romaine et même pendant cette période, si nous voulons en croire J. César dans ses Commentaires, le feu régnait dans l'empire des morts chez ces Gaulois qui se vantaient d'être issus de Pluton : (*Galli se omnes ab Dite patre prognatos prædicant*); *funera sunt pro cultu Gallorum magnifica et sumptuosa; omniaque, quæ vivis cordi fuisse arbitrantur, in ignem inferunt, etiam animalia : ac paulò supra hanc memoriam servi et clientes, quos ab iis dilectos esse constabat, justis funeribus confectis, undà cremabantur.*

Mais avant cette époque d'incinération, les Celtes Gomerites ou Bretons, descendant de Japhet, suivaient une méthode plus primitive et plus naturelle, et sentant beaucoup moins les raffinements de la civilisation, c'est-à-dire la méthode de confier à la terre, *humi*, le corps de l'homme d'où le Créateur l'avait tiré, suivant les traditions bibliques dont ces peuples avaient conservé le souvenir avec l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme. Ainsi le fait de la non incinération, ou pour parler plus juste de l'inhumation simple du cadavre auquel appartenaient les ossements trouvés dans le tombeau, reculerait encore pour nous l'époque de sa construction.

Dans les *Recherches historiques sur la Bretagne, d'après les Monuments anciens et modernes*, par M. Maudet de Penhouët, nous lisons : « Je vais vous parler des anciens tombeaux des peuples de l'Asie, et vous en montrer de semblables sur nos bords armoricains, dans ces mêmes lieux où je suppose qu'a commencé la grande communication de la Gaule celtique avec les Phéniciens, bien antérieurement à notre soumission aux Romains. Ceux-ci ont adopté, dans quelques circonstances, le même usage; et c'est d'eux que nous tenons le nom de Tumulus, que nous donnons à ces tombeaux; c'est un mot latin qui

vient de *tumera*, et signifiait originairement amoncellement de terre.

Au milieu des travaux toujours surveillés et dirigés par M. Labasque, et auxquels la Commission prête, des yeux et des oreilles, la plus vive attention, il se produit un curieux incident que nous ne devons point passer sous silence; animés que nous sommes de l'amour le plus sincère de parvenir à la vérité, et de ne rien oublier de tout ce qui peut en assurer le triomphe. MM. Labasque et Nicol nous parlent d'une pierre brisée, les jours précédents par un paysan, et sur laquelle on avait remarqué comme un dessin tracé au charbon sur le plat intérieur de cette pierre placée du côté sud-est du tombeau et servant de soutien à la voûte formée par la grande pierre granitique. On fait immédiatement et avec la plus minutieuse précaution procéder au lavage et au nettoyage de tous les fragments de pierres au nombre desquelles on a l'espérance de trouver celle dont la surface plate portait, dit-on, l'empreinte dessinée, la figure d'une tenaille; mais toutes les recherches sont infructueuses, et l'on est réduit à penser, au sujet de ce dessin tracé au charbon à l'intérieur du tombeau et sous la voûte, et qui n'avait pas été remarqué par l'un des Membres de la Commission, lors de sa première visite, faite cependant avec beaucoup de soin, que ces lignes tracées n'étaient peut-être autre chose que les arabesques dessinées par la fumée du flambeau que M. Nicol avait primitivement allumé pour l'aider dans ses premières recherches, et non pas la figure de cet instrument encore à moitié inconnu sous lequel sont dédiées plusieurs sépultures antiques où souvent on lit ces mots : *sub ascia dedicavit, dedicaverunt ou dedicatum*.

En présence de l'effort infructueux des travailleurs à

mettre au jour de nouveaux objets, la Commission décide qu'il n'y a pas lieu d'engager les fonds de la Société à poursuivre le cours des investigations. L'un des Membres de la Commission qui persiste à croire qu'en pratiquant une tranchée vers la base du Tumulus, du côté de l'ouest, de manière à rejoindre la tête présumée du tombeau, on pourrait découvrir quelques nouveaux objets, se rallie au sentiment de ses collègues, un peu moins par conviction de l'inutilité des recherches que pour ne pas engager les finances de la Société dans des dépenses dont le résultat est toujours un peu incertain ; mais la Commission tout entière croit que le monument remonte à une très-haute antiquité, et recommande aux ouvriers d'apporter le soin le plus scrupuleux dans leur exploitation, et de s'arrêter dans leurs recherches à coups de pelle et pioche, aussitôt qu'ils sentiront quelque chose de dur et de résistant, et alors d'employer plutôt la main que des instruments en fer susceptibles de briser de trop fragiles objets, bien précieux pour l'histoire de l'archéologie.

Tout en surveillant et en stimulant les ouvriers, la Commission reste fidèle aux recommandations prescrites par tous les hommes compétents en matières de fouilles, de noter avec le plus grand soin les noms des lieux voisins des monuments antiques récemment découverts, parce que ces noms peuvent donner d'utiles indications ; elle s'entretient de la nomenclature et de la dénomination des localités, des chapelles, des champs et des fermes qui se trouvent à proximité du Tumulus. Elle est puissamment aidée dans cette intéressante étude par l'un de ses Membres qui lui soumet toutes les notes qu'il a eu soin de prendre lui-même sur les documents cadastraux et par conséquent officiels et authentiques. D'après ces con-

sidérations et aussi en s'aidant d'autres documents qu'elle a dû consulter, pour rendre son rapport digne d'une Société littéraire et scientifique, la Commission soumet à votre appréciation les lignes suivantes :

Les savants qui ont la passion des étymologies frappent à grands coups de marteau les mots qu'ils placent sur l'enclume de leur érudition, et en forgent des armes bien trempées pour le besoin de leur cause. Sans tomber dans cette monomanie, je crois qu'il faut attacher une certaine importance au mot *Relec*, le nom de l'église voisine de l'endroit où se trouvent le tumulus et le tombeau. Ce mot, comme le prouve le manuscrit de M. Nicol que nous avons sous les yeux, s'écrivait anciennement *Relecq*. Dom L. Le Pelletier, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, dans son *Dictionnaire de la langue bretonne*, nous dit : *Relec*, relique, plur. *Relegou*. Il se dit particulièrement des ossements des saints. C'est le latin *reliquiæ* raccourci ou le français *relique* un peu altéré. Une abbaye de Bernardins en Cornouailles porte le nom de *Relec*, de la Relique.

Bullet, *Mémoires sur la langue celtique*, traduit *Relecq*, *Releguezu*, par carcasse, squelette, relique.

Le P. Grégoire de Rostrenen nous dit au mot *Re'ec* : abbaye de l'ordre de Cîteaux qui, dans le ix^e siècle, eut ce nom à cause du grand nombre de morts qu'on y enterra après le sanglant combat que les Bretons avaient eu, dit-on, avec les Barbares du Nord, dans la montagne d'Arré, près de cette abbaye, *ar Relecq*, *Abaty ar Releg*, en latin, *Abbatix Sanctæ Mariæ de Reliquis*.

On lit dans le *Catholicon*, de Jehan Lagadeuc, réimprimé par les soins du savant M. Le Menn : *Relegou*, relique des saints.

M. Maudet de Penhouët, dans ses curieuses *Recherches histo-*

riques sur la Bretagne, avance qu'il ne trouve point dans la langue bretonne un mot qui rend celui de *tumulus* ; cependant, d'après le R. P. Dom Pezron, dans son *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes*, autrement appelés Gaulois, Τὺμβος, *tumulus*, *tombeau*, vient du celtique *tumbé*.

Nous lisons encore dans Bullet : *Tum*, crête, faite. De là le latin *tumulus*, tertre ; de là le latin *tumeo*, s'élever, s'enfler ; de là le latin barbare *tumba*, le vieux français *tombe*.

L'assertion de M. de Penhouët est encore infirmée par le P. Grégoire de Rostrenen qui, dans son dictionnaire, au mot *tombeau*, nous apprend que dans certaine partie de la Bretagne bretonnante on traduisait ce mot par *tumbé*, plur. *au*, et que l'on prononçait *toumbé*. De ce mot celtique, ajoute-t-il, viennent les mots français *tombe* et *tombeau*.

Nous lisons dans les *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, par Le Brigant : « *Tumulus*, prononcé *tou-moulous* (tombeau) et tiré des racines celtiques *tou-ma-ol*, dont la traduction littérale est : qui couvre mon tout (ce que j'avais de plus cher, ce qui était mon tout) ; enfin comme notre mot *tombe*, tiré aussi des racines celtiques *tou-en-bé*, qui signifiait littéralement couvrir-fosse ou qui couvre la fosse.

D'ailleurs, M. Maudet de Penhouët nous semble, dans le même ouvrage, détruire un peu lui même ce qu'il a avancé, puisqu'il nous dit, page 89 : « J'ai cherché dans la langue bretonne, j'ai trouvé que le mot *calzen* voulait dire amoncellement, tas, lieu où beaucoup de choses sont placées. »

Le champ où se trouvent le *tumulus* et le *tombeau* s'appelle *Goarem-an-Dorguen*. Le dernier mot signifie petite butte de terre. C'est, suivant Bullet, le même que *torghen*, montagne, motte, butte de terre, rupture de la continuité de la terre, coteau escarpé, place d'une terre qui a croulé ou qui est éboulée.

Tor-al-Lan. C'est le nom que l'on donne à cette hauteur sur laquelle on avait établi l'ancien télégraphe aérien. C'était un endroit admirablement situé pour l'emploi de cette invention avant qu'elle eût été détrônée par le télégraphe électrique. Il ne serait point absurde de supposer que les Armoricaïns ou les Romains, pendant leur occupation du pays, connaissant les signaux par le feu et d'autres encore, avaient choisi ce tumulus, soit pour y allumer les bûchers qui leur servaient à transmettre les nouvelles, soit pour se les communiquer les uns aux autres au moyen de l'émission de la voix repercutée de champs en champs, soit même pour y établir de longues pièces de bois mobiles à l'aide desquelles, suivant Végèce, les anciens connaissaient ce qui se passait dans les lieux éloignés : *Aliquantum in castellorum aut urbium turribus appendunt trabes quibus, aliquando erectis, aliquando depositis, indicant quæ geruntur.*

Tor, suivant Bullet, signifie hauteur, élévation, et aussi : circuit, circonférence, cercle.

Thor, tor, tour. Twr en breton et en gallois ; *tour* en breton.

Lan. Parmi les significations de ce mot qui peuvent convenir au lieu désigné dans notre travail, on trouve élévation, élevé, grand, beau.

Llan, Llann, sol, pleine campagne, enclos, etc. Eglise, temple, cimetière.

On lit dans Davies : *Twr*, acervus, cumulus, congeries, strues.

La Commission ne dédaigne pas non plus de s'enquérir des légendes relatives au Tumulus ; sur l'invitation de l'un de ses Membres, M. Pradère, très-versé dans cette curieuse matière, puisqu'il a publié un charmant volume qu'il a eu la gracieuseté de vous offrir et qui renferme la quintessence des légendes bretonnes, M. Nicol nous raconte que des paysans, il y a déjà quelques années,

avaient pénétré dans un souterrain s'étendant, dit-on, de la ferme de Runavel qu'il nous montre à travers un rideau verdoyant d'ormeaux, jusqu'au Tumulus. Mais n'osant s'aventurer trop loin, de crainte d'être asphyxiés ou de ne plus reconnaître leur chemin, ils avaient lancé un chien dans ces routes obscures et tortueuses, et pendant trois ou quatre jours on entendit le pauvre animal pousser de sinistres hurlements sous les champs voisins du Tumulus où sans doute il trouva la mort.

La Commission, après s'être acquittée de sa mission, prend congé de M. Nicol, non sans insister vivement auprès de lui, pour en obtenir si ce n'est la cession complète, du moins la remise momentanée des objets qu'il a recueillis dans le tombeau, afin qu'ils soient soumis à l'examen et à l'analyse des médecins et des chimistes. Il s'engage à les faire transporter à Brest, et par l'entremise de M. Duval, il s'acquitte fidèlement de sa promesse.

La Commission qui, pour s'élever au niveau de la mission que vous lui avez confiée, s'est entourée de tous les renseignements verbaux, imprimés ou manuscrits capables de l'aider dans l'accomplissement de ses devoirs, croit devoir faire, en terminant ce travail, quelques remarques : elles prouveront, nous l'espérons du moins, que l'esprit, l'attitude et les mœurs des autorités municipales en Bretagne, et même ceux de nos paysans ont subi d'heureuses transformations, si l'on remonte au commencement du siècle, en 1808, en plein empire. Que l'on compare les lignes que nous allons transcrire, avec l'accueil gracieux qui nous a été fait par M. Nicol, faisant fonction de maire au Relecq et le secours aussi zélé qu'intelligent que les paysans nous ont prêté dans nos recherches, et il deviendra évident que les maires de nos campagnes et leurs administrés ont été entraînés comme

tout le monde, par le tourbillon irrésistible de la civilisation. La comparaison que vous serez forcés de faire sera tout entière en faveur des modernes :

« Cette fouille (celle de Limmerzel), nous dit M. Maudet de Penhouët, dans l'intéressant ouvrage dont nous avons déjà cité quelques extraits, cette fouille avait fait du bruit dans le petit canton de Limmerzel : ce qui est ordinaire, on prétendit que j'étais venu chercher un trésor, et bientôt on assura que je l'avais enlevé. Pour moi qui eusse été assez satisfait d'y trouver une pierre inscrite ou une médaille qui m'eût éclairé sur ces monuments, je résolus d'y retourner ; mais, arrivé sur les lieux, je trouvai des obstacles à mes projets : *le maire* même s'y opposa, et je fus contrarié par formes légales.

La nuit suivante, des paysans se rassemblent et vont attaquer nos tombeaux : ils trouvent une urne, et déjà ils croient avoir découvert un trésor, et s'empressent de la briser : elle ne renfermait que des ossements.... »

MAURIÈS,

Bibliothécaire archiviste de la Société,
Président de la Commission.



FRAGMENTS LITTÉRAIRES

ÉTUDES SUR ROBERT BURNS

Poète populaire écossais. .

Le poète qui a chanté « **Jean-Grain-d'Orge** » (John-Barley-Corn), ballade écossaise, dont nous allons tenter de donner plus loin la traduction française, appartenait au rang du peuple.

Fils d'un fermier assez misérable de l'Ayr, Robert Burns naquit dans une chaumière, et sa première enfance, dont on a peu de détails d'ailleurs, se passa entre son père, homme rigide dans ses mœurs et travaillant nuit et jour pour nourrir sa famille, et une vieille femme conteuse et bavarde qui le berçait en lui faisant mille récits où figuraient des diables et des esprits, ou en lui chantant les chansons de son pays.

Devenu un peu plus grand, il prit part aux travaux de la famille ; il fut obligé de travailler lui-même pour gagner un morceau de pain, et c'est parce qu'il a assisté aux souffrances du peuple, qu'il a vécu de la vie intime du laboureur et du pauvre, qu'il a sympathisé avec le peuple enfin, que sa plume a su chanter le peuple, et le chanter en vers harmonieux.

Veux-t-on savoir comment il devint poète ? Il a raconté lui-même, dans une lettre adressée au docteur Moore, les premières aventures de sa jeunesse laborieuse :

« Un peu avant ma seizième année, dit-il, je commis pour la première fois le péché de poésie (*I first committed the sin of rhyme*). Vous connaissez l'usage où l'on est dans nos campagnes d'unir un homme et une femme comme partners pour tous les travaux de la moisson. Je revoyais pour la quinzième fois revenir l'automne, et la compagne qui me fut donnée se trouva être une enchantresse créature, plus jeune que moi d'un an. Sans le savoir, elle m'initia à cette délicieuse passion que je regarde, en dépit du désappointement amer, de la prudence égoïste et de la philosophie des écrits et des livres, comme la première des joies humaines, notre plus vrai bonheur ici bas. Je ne saurais trop vous dire comment la contagion la gagna. Vous autres médecins, vous parlez du même air respiré à deux, du contact, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est que je fus bien longtemps à lui dire que je l'aimais ; et vraiment j'ignore moi-même pourquoi je me plaisais tant à rester en arrière avec elle au retour de nos travaux du soir, pourquoi le son de sa voix faisait vibrer les cordes de mon cœur comme celles d'une harpe éolienne, et surtout pourquoi mon cœur battait un si furieux pas accéléré lorsque, de mes regards et de mes doigts, j'effleurai sa petite main, dont il fallait extraire l'ortie cruelle ou les pointes du chardon. Entre autres attrait, elle avait celui d'une voix remarquablement douce, c'est pour elle que j'essayai la première fois de composer des paroles. Ainsi commencèrent en même temps en moi la poésie et l'amour. »

L'histoire de cette charmante jeune fille qui avait nom

Mary Campbell, et qui tient une place dans la vie du poète, est courte et triste ; elle a été racontée par Burns lui-même dans une note retrouvée en tête de l'une de ses chansons.

Après quelques mois d'un attachement ardent et réciproque, ils se donnèrent rendez-vous le second dimanche de mai sur les bords de l'Ayr, dans un lieu retiré. Elle devait partir le lendemain et s'embarquer pour son pays où elle allait tout disposer avec sa famille, afin de réaliser leurs projets de bonheur. — La journée se passa en longs adieux. — Elle revint vers la fin de l'automne, mais à peine débarquée, elle fut prise d'une fièvre maligne qui en trois jours emporta cette chère jeune fille au tombeau.

Une des inspirations les mieux senties de Burns est l'élégie touchante qu'il écrivit un soir anniversaire de la mort de Mary Campbell et intitulée : *To Mary in heaven.* (*A Marie dans le ciel*).

Réduit, pour vivre, à un petit emploi de jaugeur, Burns apprit bien vite, au milieu des joyeuses débauches des contrebandiers, à aimer le gin et le whisky.

C'est vers cette époque qu'il composa la fameuse balade suivante de *John-Barley-Corn*. Notre traduction restera bien loin de l'originalité du poète :

Trois grands rois de l'Est firent le serment,
Jurèrent un jour, tous trois, par la gorge,
Que bientôt mourrait le pauvre Grain-d'Orge,
Jean-Grain-d'Orge, amis, que nous aimons tant.

Au milieu d'un champ ils firent d'abord
Un large sillon, puis ils l'enterrèrent ;
Ensuite, sur lui, tous trois piétinèrent
En disant : pour sûr, Grain-d'Orge est bien mort !

Mais quand arriva le printemps joyeux ,
Quand tout, dans les champs, prit un air de fête,
Grain-d'Orge montra le bout de sa tête,
Ils ne pouvaient pas en croire leurs yeux.

Viurent les chaleurs, les beaux jours d'été :
Grain-d'Orge grandit, le malin compère !
Vert et vigoureux il sortit de terre,
Et parut, ma foi ! tout plein de santé.

Mais quand vint l'automne au tiède soleil,
Lorsque chaque jour raccourcit d'une aune,
Grain-d'Orge pâlit, il devint tout jaune,
Et perdit bientôt son beau teint vermeil.

Alors, le voyant demi-mort, vaincu,
Et près de tomber, à moins de béquilles,
Ils prirent en main tous trois des faucilles,
Se disant, joyeux : « Grain-d'Orge a vécu ! »

Comme à la moisson des froments, des blés,
Au ras des genoux leurs faux le coupèrent.
Tombé sur le sol, tous trois le frappèrent
A coups de bâtons, à coups redoublés.

Pour être bien sûr qu'il ne peut bouger,
Que sa mort n'est point une chose fausse,
D'eau l'un d'eux remplit une large fosse,
L'y laissant au fond, ou bien surnager.

Devant un grand feu flamboyant et clair,
Grain-d'Orge sécha, fut mis dans la poêle,
Ils firent bouillir et bouillir sa moelle,
Un meunier broya ses os et sa chair.

Quand fut tout extrait son sang généreux,
Ils en burent, vrai, tous trois à la ronde ;
Et plus ils buvaient cette liqueur blonde,
Plus ils devenaient ivres et fiévreux.

Jean-Grain-d'Orge fut un vaillant héros,
Car si vous goûtez du sang de ses veines,
Il chasse aussitôt vos chagrins, vos peines,
Et sait s'infiltrer jusque dans vos os.

Au vieux Jean, buvons ! — Haut, le verre en main !
Qu'il soit dans nos champs à mûrir précoce,
Que jamais, jamais à la vieille Écosse
Il ne manque, amis, d'Orge ni de grain !

Doué d'une organisation ardente, et entraîné une seconde fois par l'amour, Burns contracta une nouvelle et étroite liaison avec la fille d'un fermier. Il devint père sans pouvoir épouser celle qu'il aimait, les parents de la jeune fille se montrant inflexible à la réalisation de leurs vœux.

Pendant ce temps, les productions du poète faisaient leur chemin. — On connaissait déjà à Edimbourg « *La Mort et les dernières paroles de la pauvre Maillie, inspirée par la mort d'une brebis* ; « *Le Samedi soir dans la chaumière*, » peinture d'une veillée rustique où les paysans récitent la *Bible*, et répètent en chœur : « O Ecosse, ma chère patrie, puissent longtemps tes robustes enfants, adonnés aux travaux des champs, jouir de la santé, de la paix et du bonheur ! »

Les journaux parlèrent de ses ouvrages ; il reçut des critiques les plus renommés d'Edimbourg des lettres pleines d'encouragement qui l'engageaient à venir tenter fortune dans la capitale de l'Ecosse.

Burns tomba dans ces pièges si souvent tendus sous les pas des poètes. — Il se rendit à Edimbourg, et le poète paysan y fut accueilli de la manière la plus flatteuse. L'aristocratie s'empessa de l'admettre dans ses réunions; les écrivains lui offrirent des banquets; les salons se le disputaient; le duc d'Athol, la duchesse de Gordon l'admirent à leur table. « Il fut fêté, adulé, caressé » selon les expressions d'Allan Cuninghame, l'écrivain littéraire.

C'est là ce qui fut le malheur du poète. Tant qu'il resta dans sa sphère, c'est-à-dire tant qu'il resta paysan, Robert Burns montra que sa plume était celle d'un poète susceptible de comprendre les sentiments les plus exquis; alors il fut le véritable poète populaire de l'Ecosse; mais du jour où il fut recherché dans les salons d'Edimbourg, qu'il voulut sortir de son individualité et donner des œuvres en rapport avec le monde qu'il fréquentait, il perdit son talent en grande partie. — Des habitudes d'intempérance le dominaient d'ailleurs chaque jour davantage.

Par une froide matinée de janvier, à trois heures de la nuit, on le ramena chez lui ivre et glacé. — Sa santé ne put résister à de tels excès, et dans le courant du mois de juillet suivant, Burns alla mourir aux bains de mer de Brow. — Il avait alors trente-six ans.

Pour quelques-uns, la ballade de *Jean-Grain-d'Orge* que nous avons essayé de faire passer dans notre langue, est un chant écrit à la louange et en l'honneur du whisky, cette liqueur forte distillée de l'orge, dont on fait un grand usage en Ecosse; pour d'autres, et un critique distingué, M. Emile Montaigut est de ce nombre, la fine et spirituelle ballade de Burns a un sens caché, sens admirable qui perce depuis la première strophe jusqu'à la dernière.

Les rois et les monarchies disparaissent et s'écroulent, le peuple, lui, ne meurt jamais. Voilà ce qu'il a voulu dire ; et, plus on l'opprime, plus on broie, comme l'orge sous les meules, son sang et sa chair, plus aussi il bouillonne et fermente, et c'est lorsqu'on le croit mort qu'il se relève plus frais, plus fort, plus vigoureux que jamais. C'est en vain que les rois jurent sa perte, qu'ils le foulent aux pieds, qu'ils le laissent pour mort tombé sur le sol, *Jean-Grain-d'Orge*, c'est-à-dire le peuple se relève, et quand il leur donne son sang, ce sang les remplit de sa vie, de son courage et de sa gaieté.

O. PRADÈRE.



VISITE AU VÉSUVE

ET A SES ENVIRONS

deux mois et demi avant l'éruption d'avril 1872.

Le Vésuve et les résultats de ses ravages sont assurément ce que l'Italie offre de plus capable d'exciter la curiosité des étrangers ; aussi n'y a-t-il guère de voyageur, arrivé à Naples, qui s'abstienne d'aller visiter le volcan et les villes couvertes par ses cendres depuis près de dix-huit siècles. La première éruption historiquement connue avait éclaté au milieu du jour, le 23 août 79, première année du règne de Titus, elle fit disparaître à la fois Herculaneum, Pompéï et Stabies.

Au dire des écrivains qui avaient parlé du Vésuve avant la catastrophe, cette montagne était extrêmement fertile et entourée de superbes maisons de campagne. Le sommet seul faisait conjecturer qu'elle avait autrefois jeté du feu, mais il ne restait aucun souvenir, même traditionnel, de ce temps reculé. Ainsi le monstre dormait depuis des siècles, quand il se réveilla terrible. Ce long sommeil n'avait pas duré moins de douze siècles ; on en a une preuve certaine par la date de la fondation de Cumes, 1130 ans avant J.-C. Cumes, colonie grecque, civilisée et com-

mercante dès son origine, située à huit kilomètres de Naples, n'aurait certainement pas ignoré les éruptions du Vésuve ; or, celle dont nous parlons fut pour ses habitants un fait entièrement nouveau. Là pourtant se trouvait le séjour de la fameuse Sibylle, et aujourd'hui encore sur les bords du lac Averno, jadis si sombre et si redouté, on voit l'entrée de la caverne par où la prophétesse conduisit Enée aux enfers. Si donc elle se disait en rapport avec les dieux infernaux, elle n'eût pas manqué d'interpréter les éruptions comme des signes surnaturels à l'appui de ses oracles. Raison de plus pour que de tels phénomènes ne pussent échapper à l'attention publique. Le cratère ne donnait donc alors ni feu ni fumée, mais d'autres indices d'une puissance souterraine formidable ne manquaient point. Un certain nombre d'années auparavant, la moitié des maisons de Pompéï avaient été renversées par un tremblement de terre, et elle était à peine remise de ce désastre, quand survint sa ruine totale. Du reste, jusque là rien n'indiquait pour elle un danger plus imminent que pour toute autre ville de la Campanie, car elles étaient sujettes à de fréquents tremblements de terre. La Campanie, regardée comme le plus fertile des pays connus et le jardin de l'Italie, semblait avoir été formée toute entière par des volcans. Son sol était couvert de cratères de diverses dates et ses montagnes composées de laves. Ce caractère était encore plus apparent dans la partie qui s'étend à l'ouest de Pompéï, entre les montagnes et la mer, jusqu'à Pouzzoles, contrée appelée alors *Campi Phlegreï*, les champs de feu, d'un mot grec qui signifie *brûler*, parce que des flammes s'en échappaient en plusieurs points. Le principal centre des champs phlégréens était le lieu nommé aujourd'hui la Solfatare, près de Pouzzoles et pas loin de Cumès, à huit

kilomètres environ de Naples du côté opposé au Vésuve. Ce nom lui a été donné à cause du soufre qu'on en a retiré pendant longtemps et dont les ateliers d'exploitation existent encore. Le sol continue à exhaler des vapeurs sulfureuses ; il en sort surtout avec abondance d'une caverne qui s'ouvre dans les rochers, et l'on entend à l'intérieur un bruit semblable au bouillonnement d'une vaste chaudière ; bruit dû, en effet, à l'ébullition de l'eau sulfureuse dans ces cavités souterraines. La vapeur âcre et brûlante tient les curieux à distance, le soufre qu'elle dépose sur les parois du rocher les a colorées de teintes jaunes dont les nuances varient depuis la plus claire jusqu'à la plus foncée. Là était le cratère d'un volcan conservant un reste d'activité, comme l'a prouvé une éruption survenue depuis cette époque.

L'imagination des Grecs de Cumès, impressionnée par ces phénomènes, crut voir dans le pays d'alentour le théâtre des croyances de leur mythologie. Outre l'Averne, elle y plaça l'Achéron, les Champs-Élysées, etc. Ce penchant au merveilleux fit qu'ils donnèrent le nom de Parthénopée à une de leurs colonies qui, plus tard, sous le nom de Naples, a remplacé Capoue comme capitale de la Campanie. Parthénopée était une sirène qui, par désespoir d'amour, s'était jetée dans la mer près de l'endroit où fut fondée la ville de ce nom. Enfin, pour eux, les champs phlégréens furent le champ de bataille des géants contre les dieux, et la solfatare avec ses flammes devint le forum de Vulcain.

Tout concourait donc à faire croire que les endroits les plus menacés n'étaient pas les environs du Vésuve. La sécurité était telle à Pompéï et l'idée d'un danger si loin de leur pensée, qu'au moment de l'éruption, la plupart des habitants étaient réunis à l'amphithéâtre pour assister

à des combats de gladiateurs et de bêtes féroces. Ce fut pour eux une circonstance heureuse, à laquelle on attribue le nombre relativement faible des squelettes trouvés dans les fouilles, car l'amphithéâtre est placé à l'extrémité de la ville, dans une direction opposée à celle du Vésuve, ce qui facilita la fuite des spectateurs vers la campagne. Mais huit lions renfermés dans l'arène ne purent s'échapper, et l'on a retrouvé leurs carcasses sous les cendres.

C'est dans la première moitié du mois de février, cette année, que j'ai visité les divers lieux que je mentionne ici.

Le terrain entre la base du volcan et la mer est fertile et très-peuplé. On y rencontre successivement Portici avec son port assez commerçant et le beau palais commencé en 1736, achevé par Murat ; Résina, contigu à Portici et dont le sol est à vingt-deux ou vingt-trois mètres au-dessus de l'emplacement d'Herculanum ; Torre del Greco, qui tire son nom d'une tour bâtie par la reine Jeanne I^{re} et du vin grec que produit son sol. Torre del Greco a vu plusieurs fois des torrents de lave rouler dans ses rues et faire périr des milliers de personnes. Puis vient Torre dell' Annunziata, où fut construite une tour pour la défense de la côte, sous le règne d'Alphonse I^{er} ; elle a de nombreuses fabriques et un port animé par une navigation active. Ces populations réunies montent à plus de soixante mille habitants qui, saisis de terreur, à la dernière éruption, s'enfuyaient de leurs maisons.

Antérieurement à 79, cette côte était déjà couverte d'un grand nombre de bourgs à cause de sa beauté. On y trouvait la fertilité singulière des terrains volcaniques et les ressources qu'ils offrent pour bâtir. Les laves, en effet, fournissent en abondance des matériaux très-faciles à exploiter. Tout autour de Naples s'ouvrent dans les rochers de grandes grottes, carrières de lave d'où l'on retire les

pierres nécessaires pour la construction des maisons, des quais et le pavage des rues. Ces pierres se taillent comme le granit dont elles ont un peu l'apparence ; il y en a de diverses qualités suivant la couche de lave et l'époque de la fusion. On y trouve aussi une sorte de gravier qui, mêlé à la chaux, donne un ciment hydraulique d'une excellente qualité. C'est la pouzzolane, substance calcinée par le feu des volcans ; son nom lui vient de Pouzzoles, parce que la première carrière connue était près de cette ville, à deux lieues de Naples. Les Romains faisaient un grand usage de la pouzzolane, et l'on sait la solidité merveilleuse du ciment romain. Ainsi ce pays, créé par les volcans, en reçoit de nombreux avantages, et par là s'explique la constance des habitants que ne rebutent pas les dangers renouvelés dont ils ont souvent été victimes. Les laves menacent-elles de brûler leurs demeures ou les cendres de les étouffer, ils s'éloignent, quelquefois pas assez tôt. Leurs maisons sont détruites, leurs cultures disparaissent ; mais le fléau passé, ils reviennent, rétablissent leurs habitations, plantent et sèment de nouveau, et s'ils ne survient pas d'autres désastres, ils auront de plus belles récoltes dues à l'engrais naturel envoyé par le volcan.

Pour aller voir Herculanium, on se rend d'abord à Portici et Résina soit par le chemin de fer, soit par l'ancienne route le long de la mer. Cette dernière, à l'éruption d'avril, était couverte d'innombrables véhicules chargés de meubles et de gens allant chercher un refuge à Naples, placé à 7 kilomètres de Portici. Quand on prend cette voie, on trouve à l'extrémité de Naples un pont jeté sur une petite rivière, le Sébéto, qui coule entre la ville et le Vésuve. Les laves ne l'ont jamais traversée, disent les habitants, confiants dans la protection de saint Janvier,

dont la statue, au bout du pont, semble commander aux laves de ne pas aller plus loin. Les Napolitains auraient tort pourtant de se laisser aller à trop de sécurité ; le côté vers lequel le saint a la main levée n'est pas le seul qui les menace. Dans une direction contraire, et sur un point aussi rapproché de leur ville , un autre volcan a jeté des matières enflammées pendant sept jours et formé un mont d'une assez grande hauteur. Il s'est tu depuis, il est vrai, et il y a de cela 314 ans, mais c'est peu en comparaison du temps pendant lequel le Vésuve était resté silencieux. Du reste, si le feu a épargné Naples, il n'en est pas de même des tremblements de terre dont plusieurs de ses édifices, en partie ruinés, attestent les ravages.

On ignorait la position d'Herculanum, quand le hasard la fit découvrir en 1713. Un boulanger de Résina, creusant un puits, avait trouvé du marbre en abondance ; le travail fut poussé plus loin et le puits arriva juste sur le théâtre d'Herculanum. Les fouilles furent interdites par le roi Charles III, reprises en 1738, et le théâtre déblayé en 1750. On y descend accompagné d'un militaire piémontais, après avoir préalablement payé deux francs au profit du gouvernement italien. Guide et visiteurs sont munis chacun d'un flambeau, car il faut descendre sous des voûtes où ne pénètre pas la lumière du jour. Le même droit d'entrée est perçu à Pompéï ; on paye aussi pour visiter le musée de Naples. L'Etat est ainsi en partie défrayé des dépenses nécessitées par les travaux des fouilles. En descendant au théâtre, on remarque le puits qui en amena la découverte, et sur le mur d'un des couloirs l'empreinte d'un corps humain avec les bras tendus. Je me borne à donner quelques indications , sans chercher à faire une description détaillée. Dans d'autres parties de la ville mises au jour, on voit des maisons et des édifices publics

où se sont trouvés beaucoup d'objets d'art et des manuscrits ; car Herculaneum était riche, artistique, plus grand que Pompéi et l'une des villes les plus florissantes de la Campanie. Une sorte de tuf d'une grande dureté remplissait l'intérieur des édifices et les recouvrait. D'après les observations recueillies, on pense qu'une pluie de cendres embrasées dut se répandre d'abord sur l'ensemble ; calcinant certains objets et les carbonisant sans en altérer la forme. Puis survinrent des torrents d'eau qui transformèrent les cendres en limon et les firent pénétrer partout. Plus tard, enfin, à diverses époques, des couches de lave se sont étendues sur ce sépulcre et l'ont en quelque sorte scellé.

En continuant par le chemin de fer de Portici, on arrive à Castellamare, placé dans un site charmant sur le bord de la mer, au sud-est et à 27 kilomètres de Naples. Là était Stabies, engloutie en 79 et retrouvée le siècle dernier. C'est près de Stabies que périt Pline, le naturaliste, asphyxié le 24 août au matin. Il commandait la flotte romaine, stationnée près du cap Misène pour la sécurité des mers et des côtes, depuis la Sicile jusqu'à l'Océan. Il demeurait à terre, à Misène même, avec sa famille, quand apparut un nuage extraordinaire formé par les cendres et la fumée du Vésuve, mais dont il ignorait la nature et l'origine. Son premier dessein fut de s'embarquer pour aller observer de près ce prodige. Il s'y disposait, quand il apprit que des troupes de sa flotte placées au port d'Herculaneum imploraient son secours pour les soustraire au danger dont elles ne pouvaient s'éloigner que par mer. Il part alors avec sa galère et se dirige vers Herculaneum dont le sépare un intervalle de trois lieues. Mais une pluie de cendre chaude et de pierres calcinées tombant sur ses navires, il ne peut atteindre ce port, et va, deux lieues et quart

plus loin, au sud-est, jusqu'à Stabies, où séjournait un détachement de sa flotte dans un petit golfe aujourd'hui transformé en port militaire. Il passa la nuit à terre ; mais dans la nuit les cendres commencèrent à tomber ; le lendemain matin, d'épaisses ténèbres empêchaient de rien distinguer ; en vain voulut-on fuir, Pline ne tarda pas à succomber.

Une circonstance remarquable de cette éruption, c'est l'immense étendue du secteur sur lequel les cendres se répandirent. Ainsi, dans la matinée du 24 août, on les vit tomber sur Stabies, à 8 kilomètres à peu près du Vésuve vers le sud, et sur Misène qui s'en trouvait à plus de 15 kilomètres à l'ouest.

Pompéï, à 23 kilomètres de Naples, et plus loin du Vésuve qu'Herculanum, fut aussi couvert d'abord par des matières incandescentes que des torrents d'eau ne tardèrent pas à détrempier. Plus tard, d'autres couches de cendres se sont ajoutées à la première, mais l'épaisseur totale est moindre que pour l'autre ville ; à peine le faite de ses édifices est-il couvert par quelques pieds de débris volcaniques. La découverte de Pompéï est due également à une circonstance accidentelle. Des paysans, creusant dans un champ pour y faire des plantations, trouvèrent des objets d'art qui donnèrent l'éveil, l'autorité s'en mêla, et l'emplacement de Pompéï fut reconnu en 1755, quarante-deux ans après celui d'Herculanum. Une grande partie de la ville, la moitié à peu près, est aujourd'hui rendue à la lumière ; on peut, accompagné d'un guide ou le plan de la ville à la main, en suivre les rues en regardant les maisons, les temples, les théâtres et autres établissements publics. On voit le théâtre de Vénus, protectrice de la ville et le plus beau de ceux découverts jusqu'ici ; ceux de Jupiter, de Mercure ; le grand théâtre, l'Odéon, etc.

Les maisons ont été désignées d'après les principaux objets qu'on y a trouvés ou la destination qu'on leur a supposée, quelques-unes par les noms des personnages devant qui elles ont été déblayées. Le nom des rues est emprunté soit à leur direction, soit à l'un des monuments qu'elles renferment. Elles sont droites, peu larges et pavées de laves où les roues des chars ont tracé des ornières. De chaque côté de la rue, il y a d'assez hauts trottoirs, entre lesquels s'élève de loin en loin un dé de pierres, au milieu de la rue, pour faciliter le passage d'un trottoir à l'autre. Tout est bâti en laves ; à l'intérieur des maisons, il y a beaucoup de mosaïques et de peintures à fresque, bien qu'une partie considérable en ait été enlevée et portée au Musée de Naples. Dans l'une nous vîmes une grande fontaine ornée de mosaïques et découverte seulement depuis deux mois. Dans les boutiques on remarque le comptoir et des vases qui servaient à mettre certaines marchandises ; ailleurs des moulins à bras pour moudre le blé et d'autres objets. Mais la plus grande partie de ceux trouvés jusqu'ici ont été déposés au Musée de Naples, le plus riche, sous ce rapport, et le plus curieux qu'on puisse voir. Outre de belles statues et des manuscrits trouvés à Herculaneum, ce Musée contient une foule de curiosités recueillies principalement à Pompéï, telles que meubles, candélabres, lampes, armures, balances, poids et mesures, bijoux, objets de toilette et entr'autres des préparations pour le teint des femmes avec ce qu'il faut pour les appliquer. Il contient encore des instruments de chirurgie, de musique, de cuisine, d'agriculture, de monnaies d'or et d'argent ; des comestibles, de la toile d'amiante, des couleurs pour les peintures à fresque, enfin des spécimens de tout ce qui était en usage dans la vie civile d'une grande ville et que les cendres, sans les détruire, avaient voilés pendant des

siècles. Les pains, en grand nombre, ont une mine appétissante; ils sont de forme ronde, minces comme nos tourtes et bien dorés, on ne les dirait vraiment pas si rassis et l'on en mangerait volontiers. Je n'en dirais pas autant d'un ragoût qu'on n'eût pas le temps de servir; il est encore dans la casserole, mais devenu dur et noir, il n'a rien de tentant. Quant aux œufs, leurs coques intactes et d'une blancheur parfaite les ferait prendre pour des œufs frais.

J'ai mentionné les manuscrits; à première vue on les prendrait pour toute autre chose. Ce sont de petits rouleaux noirs d'environ six centimètres d'épaisseur, trouvés dans une maison d'Herculanum. Les ouvriers, croyant d'abord que c'étaient des morceaux de charbon, les jetèrent. Ils se composent de feuilles de papyrus écrites d'un côté et roulées sur un cylindre de bois. Ils étaient rangés l'un sur l'autre dans l'armoire d'une bibliothèque, où les uns, carbonisés par les cendres brûlantes, ont été conservés, les autres, moins atteints par la chaleur, sont tombés en poudre dès qu'on les a exposés à l'air. C'était une grande difficulté de déchiffrer ces feuilles qui n'avaient guère plus de consistance que du papier brûlé, et qui se brisaient dès qu'on tentait de les dérouler. Un religieux, le P. Antonio Piaggi, est parvenu à surmonter cet obstacle, et on peut examiner, dans la salle des manuscrits, plusieurs appareils assez compliqués qui servent à ce travail.

On a établi à Pompéï même un petit Musée. Parmi les principaux objets qu'il renferme, il en est, d'un douloureux intérêt, qui reproduisent les corps de quelques victimes. Les chairs de ces malheureux avaient disparu avec le temps, mais l'empreinte de leurs corps et de leurs vêtements était restée dans la cendre fixe et durcie qui leur avait servi de tombeau. Dans le principe, on ne prit point garde à la perfection de ces empreintes, mais depuis peu

on a tiré parti de cette observation. En versant du plâtre liquide dans les cavités formées autour des cadavres, on a obtenu des moulages qui représentent les mourants à leur instant suprême ; parfois, sous le plâtre, on aperçoit une partie du squelette.

Pompéï avait un port sur la Méditerranée ; on voit encore aujourd'hui la porte de la marine conduisant au port, mais elle est à deux kilomètres de la mer que les cendres ont refoulée en aggrandissant le rivage.

Ainsi, d'après ce qui précède, les volcans, après avoir formé cette terre, la tourmentent et la favorisent, et se montrent tour à tour envers elle révolutionnaires ou conservateurs.

En sortant de Pompéï pour reprendre le chemin de fer, nous fûmes accostés par des guides qui offrirent de nous conduire au Vésuve, où disaient-ils le feu s'était montré. Leur assertion nous parut un leurre pour nous entraîner à cette excursion, car à Naples il n'était question de rien de pareil, les journaux n'en avaient point parlé. Sur le sommet de la montagne, on n'apercevait que son panache habituel de fumée, et jugeant des paroles de ces descendants des Grecs d'après leur penchant au mensonge et leur rapacité bien connue, nous n'y ajoutâmes point foi. Peu de jours après, je me rendis à Résina dans le but de faire l'ascension du volcan, et m'étant informé s'il donnait des signes d'activité, il me fut dit qu'oui et qu'il jetait des pierres. Je parcourus à cheval l'espace qui, de Résina, conduit au pied du cône en passant près de l'hermitage et de l'observatoire. D'après le récit des journaux, c'est la voie suivie, au mois d'avril, par une foule de curieux gravissant la montagne, quand une bouche du volcan s'ouvrit dans les pentes tournées de ce côté et couvrit de matières enflammées un grand nombre de personnes. On monte longtemps,

par des chemins fort raides, à travers une campagne bien cultivée et surtout plantée de vignes qui donnent le célèbre vin de Lacryma-Christi. Puis les cultures cessent, et l'on n'a plus que le spectacle désolé de laves noirâtres qui couvrent toutes les déclivités de la montagne. Il y en a de différentes époques, leur surface très-irrégulière est formée de blocs qui, à l'état de fusion pâteuse, ont coulé les uns sur les autres. Une des couches de lave datait de la fin du mois de Novembre précédent. Le guide m'ayant fait observer qu'elle était encore chaude, je mis pied à terre pour en mieux juger. Je m'avançai sur cette coulée, malgré les avis du guide m'annonçant que j'allais brûler mes chaussures ; je pris, dans un enfoncement, un fragment de lave assez gros et si chaud, en effet, que je m'empressai de le rejeter. Il y avait pourtant plus de deux mois que ces matières étaient sorties du sein de la terre. Dans ce chemin, le plus habituellement suivi par les visiteurs du Vésuve, on rencontre quantités d'hommes, isolés ou réunis par groupes, qui font métier d'accompagner les curieux.

Si l'on est seul ils tentent, avec une persistance extrême, de s'imposer au promeneur, et il est difficile de se soustraire à leurs obsessions ; quand on est pourvu d'un guide, on est à peu près à l'abri de leurs importunités, pas tout-à-fait pourtant. Arrivé au pied du cône, composé de cendre et d'éclats de lave très-aigus, je mis pied à terre, car les chevaux ne peuvent monter à ce pic escarpé. Le côté par lequel on est conduit à l'escalade commence par une sorte de mur à peu près droit, fait de main d'homme avec des blocs de lave placés les uns sur les autres. Si l'on évite ainsi l'inconvénient de la cendre qui cède sous les pas, on a celui peu agréable de grimper presque verticalement. C'est à ce moment que vous attend une dernière escouade

de guides qui profitent de l'embarras où l'on est pour vous entourer et chercher à vous prêter leur aide dans cette passe difficile. Un peu plus loin nous donnons dans une nouvelle troupe occupée à placer d'autres blocs les uns sur les autres. Semblable travail ayant pour but, disent-ils, la commodité des voyageurs, ils viennent aussi demander le tribut mérité par leurs peines. Cette dernière partie du trajet fut des plus pénibles, surtout par la chaleur qu'il faisait. De plus le temps qui pressait, disait mon guide, si nous voulions être de retour pour une heure déterminée, imprima d'abord à notre marche une allure accélérée en la rendant plus fatigante. Je m'arrêtai de lassitude et m'étendis sur la lave pour me reposer et contempler le beau panorama qu'offrait la vue de Naples, des campagnes et de la mer. D'après la hauteur du Vésuve, qui est d'environ 1,200 mètres, j'estime que nous pouvions être alors à mille mètres d'élévation au-dessus du niveau de la Méditerranée ; et le regard embrassait un espace immense vivement éclairé par la lumière d'un soleil brillant. Voulant ranimer mon ardeur, le jeune homme qui me conduisait m'assura que bientôt nous trouverions du Lacryma-Christi et que ce vin me rendrait mes forces ; nous reprîmes donc notre route. Un peu plus haut, en effet, nous fûmes rejoints par un vendeur ambulant qui portait des bouteilles dans un panier. Cet excellent vin me fut des plus utiles et après de nouveaux efforts, après avoir passé près d'endroits où la vapeur sortait des flancs de la montagne, nous en atteignîmes le faite. Parvenu au sommet, on ne voyait rien que de la fumée. Un Anglais que je rencontrai là, après l'avoir déjà vu dans une excursion maritime à la Grotte-d'Azur, m'indiqua de me porter vers la gauche, ce que nous fîmes, et bientôt nous fûmes au bord du gouffre. A l'éruption de novembre dernier, le grand cratère

s'était trouvé divisé par les matières volcaniques, et c'est dans la partie située à gauche, quand on a le dos tourné vers Naples, c'est-à-dire dans la partie la plus éloignée de la mer que, lors de notre visite, se trouvait la bouche en activité, *la bocca che lavora*, suivant l'expression de mon guide. Le nuage de fumée empêchait d'y rien distinguer ; mais on entendit bientôt un grondement semblable à celui d'un tonnerre lointain qui se rapprochait rapidement, mais qui sortait des entrailles de la terre. Il se termina par une forte explosion de pierres lancées au milieu d'un flot de vapeurs. Je vis les pierres et j'entendis le bruit de leur chute. D'après le dire du guide, le point où nous étions était à l'abri du danger, et nous achevâmes le vin de Lacryma-Christi dont nous avions réservé une partie pour faire des libations en l'honneur du génie du lieu. Un coup de vent dissipant un peu la fumée, permit de voir l'ouverture d'où s'étaient échappées les matières. Cette ouverture avait exactement la forme d'un entonnoir placé au fond du cratère, à vingt mètres environ au-dessous de nous, mais plus près de l'autre bord que du nôtre, de sorte que nous pouvions en être à la distance d'une cinquantaine de mètres. Les pierres, s'éloignant peu de la verticale, avaient plus de tendance à tomber sur le bord opposé ; en outre, elles sont poreuses et légères ; ensemble de circonstances qui explique les présomptions du guide sur la sécurité de notre position. Il ne fallait pourtant pas compter d'une manière absolue sur la constance dans une projection à peu près verticale, car l'entonnoir de l'orifice dirigeait des rayons vers chaque point de l'horizon sans excepter la nôtre. Malgré la légèreté relative des pierres, elles étaient aussi assez pesantes pour que leur choc n'eût pas été sans inconvénient à la distance où nous étions placés. On en peut juger par

l'échantillon que j'offre à la Société académique. Ces pierres sont noires et ressemblent à des scories de forge ; les pores dont elles sont remplies proviennent des gaz qui les ont pénétrées lorsqu'elles étaient à l'état de demi-fusion. Il y en avait de beaucoup plus grosses, je n'en ai pris que des fragments pour ne pas me trop charger. La cloison de lave qui avait divisé l'ancien cratère était couverte d'efflorescences de soufre avec des teintes variées. Quand le vent portait la fumée vers nous, les vapeurs âcres et irritantes qui s'y trouvaient mêlées nous prenaient à la gorge d'une façon désagréable. Dans l'espace d'environ une demi-heure, il y eut six éruptions de pierres, quelques-unes avec un bruit beaucoup plus fort et un fracas d'explosion comparable à un grand coup de tonnerre. Une seule fois, je vis du feu au milieu de la fumée ; le guide me dit que si je n'en voyais pas constamment, c'était par l'effet du soleil, les flammes pâlisant à sa lumière ; et que si le soir je voulais, de Naples, observer le volcan, je les apercevrais. Je ne manquai point de le faire ; la nuit venue, je me rendis sur un des points où, de la ville, on découvre le mieux le Vésuve, et l'endroit d'où sortait la fumée m'apparut rouge comme un four, mais sans flammes brillantes.

Notre descente du cône fut beaucoup plus rapide que n'avait été la montée ; elle se fit par une route moins abrupte, mais pleine de cendres. Pendant que j'effectuais cette descente, parfois presque au pas de course et en m'appuyant sur un long bâton qu'un enfant m'avait vendu au départ de Résina, je vis assez loin de nous une chaise à porteurs qui cheminait à bras d'hommes vers le sommet d'où je venais. Je fus étonné de l'aisance avec laquelle ces hommes paraissaient avancer avec leur fardeau sur ce terrain difficile. C'est là un moyen commode de

visiter le volcan et qu'on peut se procurer pour 30 francs, d'après ce qui m'a été dit. Je retrouvai mon cheval qui était resté paisiblement à nous attendre.

L'observatoire, près duquel nous dûmes repasser, n'avait encore rien dit au public de l'état du voisin surveillé par lui. Quelques jours seulement plus tard, les journaux publièrent le bulletin annonçant le renouvellement d'activité du Vésuve et l'état d'agitation des instruments de l'observatoire, signe précurseur d'une augmentation de violence. Ainsi, dès cette époque, on pouvait prendre ses dispositions pour assister à une représentation volcanique.

N'est-ce pas merveilleux que les progrès de la science en soient arrivés à pouvoir annoncer à l'avance que des événements vont se produire sur cette grande scène de la nature ?

L'apparition de la lave n'eut lieu que plusieurs jours après les éruptions de pierres, et si, d'après ce fait, il est permis de conjecturer ce qui se passe dans le conduit qui met en communication la bouche du volcan avec l'intérieur de la terre, voici ce qu'on peut présumer : tandis que les matières en fusion, c'est-à-dire la lave, s'élèvent lentement dans cette longue cheminée en se couvrant de scories, elles sont traversées par des courants de gaz ou de vapeurs qui, rencontrant ces scories légères, les soulèvent et souvent les projettent avant que la lave elle-même soit arrivée assez haut pour couler ou être lancée au dehors.

PIERRE LE GUEN,

Chef d'escadron d'Artillerie en retraite.

Brest, le 25 Juin 1872.

RUINES ET SPLENDEURS DE ROME

A mon ami E... D...

Auteur de différentes Œuvres musicales.

Je vous salue, ruines solitaires,
tombeaux saints, murs silencieux.

VOLNEY.

I

Savant ami des arts, ta voix pure et touchante
Me vient comme un écho de la corde puissante
Que le maître éternel, esprit mystérieux,
Fait vibrer dans l'espace en sons harmonieux.

La flamme en toi jaillit, le feu sacré t'inspire.
Ne souffre pas, hélas ! que l'étincelle expire !..
Si j'avais, comme toi, l'imagination,
Et les souples ressorts de l'inspiration,
Que je voudrais créer !... Mes ailes sans égales
M'emporteraient au sein des zones sidérales !

Là, planant à mon gré sur le vaste univers,
Embrassant à la fois et la plaine et les mers,
M'abreuvant dans le ciel aux sources infinies,
Je surprendrais vos lois, divines harmonies !

Ou, fuyant exalté jusqu'au cœur du désert,
J'irais, contemplatif, jouir du grand concert
Que le maître des cieus qui créa la matière,
Fait entendre à celui qui cherche la lumière.

Mais toi, cher enchanteur, toi, libre de tes pas,
Pour t'inspirer encor, pourquoi n'irais-tu pas,
Evitant les ennuis de la cité mesquine,
Où tout n'est que contrainte, étroitesse, routine,
Chercher le souffle pur, l'air et la liberté,
Doux rayons détachés de la Divinité !

Pars donc ! Vas aspirer les brises d'Italie !
Là bas tu trouveras le soleil et la vie !
Là bas tu trouveras, dociles à ta voix,
Musique, Poésie et Peinture à la fois !

Après avoir franchi la cité Phocéenne,
Le flot t'emportera vers la mer Tyrrhénienne,
La ville des Césars aux antiques lambeaux,
Rome t'apparaîtra parmi ses vieux tombeaux !

Tu la verras enfin, cette ville éternelle
Que chaque enfant rêva si pompeuse et si belle ;

Que le prisme éclatant de nos jeunes regards
Ne sépara jamais de ses fiers étendards,
De vainqueurs couronnés, de guerriers intrépides,
D'esclaves et de chars et de coursiers rapides.

L'illusion toujours sème partout ses fleurs,
Et la réalité seule étend ses rigueurs !...

Tu verras désormais ses pompes effacées
Sous de nombreux amas de terres entassées,
Que la mousse envahit, que les pâtres errants
Abandonnent hélas ! aux buffles dévorants !...

Tu verras ces tombeaux couvrant la voie Appienne,
Champs déserts que foula la phalange Troyenne,
Car ce vaste pays fut le vieux Latium.
Là c'est Albe, Tibur, Algide, Tusculum.
Et près de l'Anio, la fontaine chérie,
Où le sage Numa consultait Egérie...

Tels d'énormes serpents aux tortueux anneaux,
Tels les tronçons épars des immenses canaux
Qui portaient dans leurs flancs et les eaux murmurantes,
Et le flot virginal des sources transparentes.

Ces aqueducs si fiers sous le poids des torrents
Que Rome engloutissait dans ses mille courants,
Tu les verras déserts, mornes, sans voix sonore,
Par les siècles troués, mais superbes encore ;
Par la ronce couverts, sans nul bruit, sans rumeur,
Croulants, découronnés, mais non pas sans grandeur !

Tu verras la Sabine et sa haute montagne
Qui borne l'horizon de la vaste campagne
Où rudes combattants, héros aventureux,
Énergiques soldats autant que valeureux,
Samnites, Volsques, Francs, Marses, Gaulois, Hérules,
Etrusques et Sabins, Eques, Cimbres, Rutules,
Armaient leurs bras puissants de leurs fers meurtriers,
Pour vaincre, conquérir ou mourir en guerriers !

II.

De sépulcre en sépulcre et par la voie Appienne
Tu reviendras rêvant vers la cité Chrétienne,
Tu verras de Drusus l'arceau majestueux,
Et des vaillants Scipions les restes somptueux.

Des thermes d'Antonin tu longeras l'enceinte
Mais partout, de la mort, tu trouveras l'empreinte !

Tu passeras alors par le mont Palatin,
Puis sous l'arc triomphal de Caius Constantin,
Et tu rencontreras l'immense amphithéâtre
Où cent mille Païens, pleins de fiel idolâtre,
Allaient pour voir livrer aux lions rugissants
De nos premiers Chrétiens, les membres frémissants !

O martyrs de la foi, comment tant d'innocence
N'a-t-elle pas fléchi vos bourreaux en démenace !

C'était la voix de Dieu : ces hommes inhumains,
En baignant dans le sang leurs odieuses mains,

En voulant étouffer le saint prosélytisme,
Propagèrent partout le pur christianisme.
Plus ils furent puissants, plus ils furent cruels,
Plus au Dieu des Chrétiens s'élevèrent d'autels,
Et le culte sacré de Rome souterraine
Ne fit qu'accroître encor leur implacable haine.

Te voilà sur le sol de l'antique Forum
Que domine au couchant le Tabularium,
Sol sacré que foula la pompe impériale
Qui jamais, sous le ciel, ne put avoir d'égale,
Sol que tout visiteur veut voir et respecter
Où le front dans les mains on aime à méditer.

Là sont donc tes débris, ô maîtresse du monde,
En crimes, en vertus, en martyrs si féconde !
On ne voit que palais, que pilastres croulés,
Que chapiteaux épars, que marbres mutilés !

Les restes fastueux de l'illustre épopée
Des Titus, des Trajan, des César, des Pompée,
Jonchent partout la terre, et du mont Esquilin
Jusque sur les degrés du mont Capitolin,
On peut à chaque instant suivre encor à la trace,
Des géants du passé la formidable race !

Où ce sol a porté les Tarquin, les Néron,
Caligula, Brutus, Porsenna, Cicéron,
Marco-Aurèle et Nerva, Vitellius, Sévère,
Octave, Claudius et le sombre Tibère !

A ces noms si fameux d'opprobre et de grandeur,
On se sent tout saisi de respect et d'horreur !

Quand arrive le soir, alors que les ténèbres
Couvrent ces lieux déserts de leurs voiles funèbres ;
Que le flambeau des nuits, astre aux rayons voilés
Vient pâlir les frontons des temples désolés,
On dirait, revêtus de longs et blancs suaires,
Leurs grands spectres sortis des cryptes mortuaires !

On croirait voir alors les chars triomphateurs
De ces vaillants Césars, de ces fiers Empereurs
Que le peuple Romain dont ils étaient l'idole
Traînaient victorieux aux pieds du Capitole.
Mais hélas ! ces héros, ces hommes demi-dieux,
Ces fameux conquérants rentrant victorieux
Dans le Temple sacré de la grandeur Païenne,
Avaient à leurs côtés..... la Roche Tarpeïenne !

Tout croula... disparut ! car d'un souffle immortel,
Du Jupiter-Tonnant, Dieu foudroya l'autel !

De ces marbres souillés, il chassa la luxure,
Et l'impie idolâtre et le tyran parjure,
Puis un ange apporta sur le Temple imposteur,
Des profondeurs du ciel, le signe rédempteur !

Il rayonne à la fois au sommet des portiques,
Sur les dômes païens changés en basiliques ;
Le cadavre géant de l'antique cité
Porte le sceau vengeur de la divinité !....

Ami, laissons aux arts ces superbes ruines ;
Laissons les morts dormir aux célèbres collines !
Va trouver des vivants, les lieux sanctifiés ;
Les autels du seigneur partout édifiés.

III.

Avant de pénétrer au seuil du pont Saint-Ange,
Pour tes pas, pour tes yeux, quel labyrinthe étrange

De conques, de tritons, de jets d'eau merveilleux,
De temples dévastés, de palais orgueilleux ;
D'arènes de lions, de sphinx et de statues,
D'obélisques Thébains se dressant jusqu'aux nues !

Mais repose un instant ton regard sur les lieux
Où Marcus Agrippa, pour honorer ses dieux,
Conçut du Panthéon l'admirable édifice,
Ainsi que le ciseau l'indique au frontispice
De ce temple fameux, splendide antiquité
Qui n'a pas de rivale en suprême beauté,
Et que la faux du temps plus que la main de l'homme
A voulu préserver du croulement de Rome ! (1)

Dans cette ellipse d'or, sous ce marbre éternel,
Sont les restes glacés de ce grand Raphaël,

(1) Les richesses de ce temple ont été enlevées par des princes Romains pour orner leurs palais, le château St-Ange et St-Pierre.

Qui, seul à la nature eut l'art de faire craindre
Vivant, d'être vaincue et, lui mort, de s'éteindre ! (1)

O Temple vénéré qui pour dôme a les cieux,
Conserve dans ton sein ces restes précieux !
Poursuis encor, poursuis sur la rive papale,
Tu trouveras bientôt la pourpre cardinale.
Le Tibre est sous tes pieds, — du tombeau d'Adrien,
Tu vas apercevoir le dôme aérien,
Du temple merveilleux de l'apôtre saint Pierre
Qui propagea du Christ la céleste lumière.

Contemple son parvis, son immense contour,
Et du savant Bernin la colonnade à jour !
Remarque ses balcons, ses superbes portiques,
Tout est pur, tout est grand, marbres et mosaïques !
On demeure ébloui par la splendeur du lieu,
Par le génie humain, par la grandeur de Dieu !

Mais n'entends-tu donc pas, vers l'auguste chapelle,
Ces chœurs, ces chants sacrés, musique solennelle !
Allegri, Pergolèse, et toi Palestrina,
Aux célestes concerts votre luth moissonna !

Là du Miserere la lugubre harmonie
Et du Stabat mater la douleur infinie,
Viennent ravir nos sens et transporter nos cœurs !
Oh ! gloire, oh ! gloire à vous, purs esprits créateurs ! !

(1) L'épithaphe gravée sur son tombeau se termine par le distique suivant :

*« Ille hic est Raphaël, timuit quo sospita vinci
Rerum magna parens, et moriente mori. »*

Le Saint Pontife assis sur sa pourpre étoilée,
Rayonne d'amour pur. — Richement constellée
Sa tiare, en ce lieu de lumière et d'encens,
Mêle aux feux des autels, ses feux resplendissants !
Peuplant de leur éclat la chapelle divine,
Les cardinaux couverts et de pourpre et d'hermine
Vont en pompe, aux genoux du prince vénéré,
Suivant le rite saint, baiser l'anneau sacré.

.....

IV.

Pour voir du Vatican les fastueux musées
Où toutes les splendeurs se trouvent exposées,
Passe les portes d'or du vieux palais papal,
Il renferme en son sein tout un monde idéal !

Admire les lapis, le paros, le carrare,
Le rouge oriental, le cipolin si rare !

Phidias inspiré, de ces blocs précieux
A tiré ces Hermès, ces Bacchantes, ces Dieux :
Un immortel ciseau tailla dans le porphyre
Ces bustes, ces sylvains, ces faunes en délire

Ici, vois Jupiter, Vénus, Mars et Bacchus,
Du savant Polydore et du grec Phédimus,
Dans ces blocs de granit, de basalte et d'albâtre,
Remarque la douleur de cette Cléopâtre —
Vois le Nil colossal, les fiers gladiateurs,
Du savant Canova les deux pugilateurs !

D'âge en âge, le Dieu qui créa l'harmonie
A voulu féconder les ferments du génie....

Ce torse mutilé qui frappe ton regard
Est celui que souvent, dans son amour pour l'art,
Michel-Ange palpa de sa main si puissante,
Pour chercher le secret de sa ligne savante,
Alors qu'aveugle, hélas ! malgré l'obscurité
Il sentait bouillonner son génie indompté.

Te voilà maintenant au fameux belvédère
Où chaque artiste vient pour chercher la lumière.
Son rayon l'environne, — il voit Laocoon,
Persée, Antinoüs et ce fier Apollon
Qui fait le désespoir de l'art chrétien lui-même
Tant son corps est empreint de majesté suprême !

Quel prodige en effet ! ce front impérieux
Par sa noble beauté semble émané des cieux. —
Sa lèvre a le dédain, et sa prunelle altière
Est le divin foyer d'où jaillit la lumière !

Devant chaque trésor il faudrait s'arrêter
Mais souvent ébloui, l'œil croit voir se dresser
Les centaures, les sphinx, et sous l'or des portiques,
De l'olympé écroulé les fantômes antiques !

V.

Pour mettre sous tes yeux des prodiges nouveaux
Le flux te conduira vers d'autres grands travaux. —

Ce n'est plus le granit, le bronze, les albâtres
Savamment transformés en guerriers idolâtres,
C'est le céleste jet, le pinceau, la couleur,
C'est la sublimité, c'est la sainte grandeur !

Offrez donc vos trésors Corrège, Michel-Ange !
Vous, les plus beaux fleurons de la sainte phalange,
Guido, Romain, Carrache, et toi, maître immortel,
Toi le brillant fleuron, toi, divin Raphaël ! !

Tu le verras aussi cet ange de Fiésole
Qui ne peignit jamais que la pure auréole.

Mais regarde ces lieux par le maître illustrés,
Où de si grands travaux furent élaborés !
Vois ces murs tout couverts de leurs fresques géantes
Qu'un peuple entier vient voir par ses portes béantes !

Du Transtévère ici, quel aspect désolant !
Le Borgo sillonné par le feu dévorant
Voit crouler ses palais. — Tel le destin de Troie
Quand des Grecs en fureur elle devint la proie.
Tel ce groupe effaré fuyant vers les remparts
Par le fer et le feu sapés de toutes parts,
Tel Enée inquiet de Créuse mourante,
Porte Anchise et s'enfuit hors la cité croulante !

Dans cet obscur cachot, chargé de lourds liens,
Le saint apôtre Pierre entouré de gardiens,
Et l'ange apparaissant dans l'ombre qu'il éclaire
Pour rendre au grand martyr la céleste lumière !

Sous ces riches décors par l'art grec ciselés, (1)
Aristote, Platon, Epicure assemblés
Avec Arcésilas, Socrate et Démosthènes
Disputent sur les lois de la célèbre Athènes. —
Dans cet ouvrage exquis, d'atticisme réel,
On distingue les traits du divin Raphaël
Et ceux du Pérugin. — Raphaël fit connaître
Qu'en admirant Platon, il honorait son maître.

VI.

On aime à contempler ces chefs-d'œuvre puissants,
Des martyrs et des rois les actes saisissants ;
Des farouches guerriers les fureurs héroïques,
Ou des vieux temps passés les légendes bibliques,
Et quand on les a vus, on voudrait suivre encor
De ces maîtres si grands l'impérissable essor !

Tu revois maintenant la chapelle Sixtine
Où tu vas admirer l'œuvre vraiment divine
Planant majestueuse au-dessus de l'autel,
Pour rappeler à tous la justice du ciel.
Cette fresque célèbre, aussi belle qu'étrange,
Du plus grand des sculpteurs, du savant Michel-Ange,
Intarissable à l'œuvre et toujours le premier,
C'est le puissant tableau du jugement dernier
Qu'il fit jaillir après son terrible Moïse,
Dictant la loi de Dieu, par Dieu même transmise !

(1) L'École d'Athènes.

Poursuis encor, poète, accomplis tes désirs,
Amasse dans ton cœur d'éternels souvenirs !...

Vois du Guide inspiré, cet effrayant martyr
Que des hommes de sang, sicaires en délire,
Sur cet affreux gibet, dressé par la fureur,
Ont fait subir hélas ! à l'élû du seigneur !
Mais ton dernier soupir en, s'exhalant, ô Pierre,
Eleva des chrétiens l'imposant sanctuaire,
Qui rayonne pour eux sous ton nom vénéré
Et va toucher le ciel de son dôme sacré.

Les yeux vers le sauveur, succombant à la peine,
Vois, du savant Guerchin, la triste Madeleine,
Et puis, montant au ciel, la Mère aux Sept-Douleurs !
Dans son sépulcre onvert on ne voit que des fleurs !

O Poète ! ô Romain, ta virginale image
Donne à ton frais pinceau le plus touchant langage !

Plus loin du Caravage est le sombre tableau
Du Christ au Golgotha, du Sauveur au tombeau.

Sur son corps déchiré, sur sa tête flétrie,
S'épand en longs sanglots la douleur de Marie ;
Madeleine éperdue et les cheveux épars,
Sur ces restes glacés plonge aussi ses regards,
En demandant au ciel d'abrégér sa misère,
Et pour ses jours d'erreurs, miséricorde entière !!

Ici de Raphaël, toujours pur, triomphant,
L'œuvre du Foligno, la Madone à l'enfant.

Là du Dominiquin, touchante Eucharistie,
Saint Jérôme expirant reçoit la sainte hostie
Et pour s'unir au Dieu dont son cœur est rempli
Sait contraindre la mort à fléchir devant lui !!

Mais tu vas admirer la merveille suprême
Où le sublime auteur se surpassa lui-même.

C'est toujours Raphaël — divin transfiguré,
Le Christ au mont Thabor, de rayons entouré
S'élève dans les airs, et sa trace ascendante
Emplit le mont sacré d'une lumière ardente,
Puis de l'esprit divin le souffle protecteur
Aux pieds de l'Eternel, porte le Rédempteur !!!

ÉPILOGUE

Respire, ô voyageur, et médite en silence
Sur Rome et ses débris, sur sa magnificence !...
Mais je t'exhorte en vain — telle était mon erreur,
Que par un doux élan, par un charme trompeur,
Je croyais explorer avec toi ces contrées
Par tant d'exploits fameux si souvent illustrées,
Et je me trouve, hélas ! seul pour les regretter,
Et sur tant de grandeurs, seul je dois méditer...

Après avoir joui d'un spectacle sublime
Tout almirateur sent, au transport qui l'anime,
Qu'un nouvel horizon s'est ouvert à ses yeux,
Et qu'un jour inconnu, pour lui, descend des cieux !

Mais quand il a foulé l'orgueilleuse carrière
Des modernes Titans tombés dans la poussière,
Qu'il a vu de ses yeux et palpé de ses mains
Et les chefs-d'œuvre Grecs et les travaux Romains ;
Lorsqu'il a pu sonder cette incroyable mine,
Grain de sable pourtant de la source divine,
Le poète n'a plus qu'à descendre en son cœur,
Vivre de souvenirs et louer le Seigneur !!

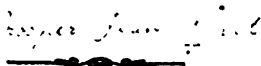
H^{le} LE MONNIER,

Membre de la Société Académique de Brest.

LA LÉGENDE DE SAINTE TRYPHINE

ET

LE CONTE DE BARBE-BLEUE



Sept villes de l'antiquité se sont disputé la gloire d'avoir été le berceau d'Homère. Autrement considérable est le nombre des pays ou des villes qui revendiquent le triste honneur d'avoir fourni le type du *Barbe-Bleue* de Perrault. La Bretagne, s'il fallait en croire quelques écrivains modernes, serait seule fondée à se l'attribuer. Richer (*Description des bords de l'Erdre*, Nantes 1820, p. 17), semble avoir, le premier, accrédité l'erreur en disant que, d'après une tradition généralement adoptée, les ruines du château de la Verrière, sur les bords de l'Erdre, étaient celles du château de Gilles de Rais ou *Barbe-Bleue*. Trois ans plus tard, M. Miorcec de Kerdanet ayant dit de son côté (*Lycée armoricain*, t. 2, p. 96), que le château de Conmôr, qu'il regarde comme le véritable *Barbe-Bleue*, était situé au pied du *Méné-Bré*, dans la commune de Péder nec (Côtes-du-Nord), Richer lui répondit (*Ibid*, p. 172) : « Si l'on déroulait ici les traits principaux des annales féodales de toutes les nations européennes, l'on trouverait plus de cent villes

qui auraient des droits égaux à l'honneur d'avoir produit des monstres dont les cruautés paraissent plutôt imaginées pour effrayer les enfants que copiées fidèlement dans l'histoire; chacune de ces villes peut donner le nom de *Barbe-Bleue* à ces personnages historiques, sans qu'il puisse en résulter pour elle un démenti formel. »

• Aucune preuve n'est là pour accréditer ou détruire ce bruit populaire. Je ne soutiendrai donc pas que le pays de Retz, lui seul, soit la patrie du véritable *Barbe-Bleue*; je prétends seulement qu'il n'y a pas à hésiter entre Gilles de Retz et Comorre. Le premier, comme je l'ai dit, appartient à l'histoire moderne. Tout ce qui a rapport à cet homme extraordinaire est consigné dans des pièces officielles encore existantes (1). Le second, au contraire, ayant vécu dans le ^{vi}^e siècle, n'a laissé qu'une renommée douteuse et un nom même sur lequel on ne s'accorde pas. En effet, le prince que M. de Kerdanet, d'après Le Baud, désigne sous le nom de Comorre, est appelé Canao par tous les historiens. Bien qu'il eût un château au pied de la montagne de Brée, dans la paroisse de Péder nec, il habitait ordinairement le comté de Nantes qui lui était échu en partage. Ainsi, quand on dirait que Canao était *Barbe-Bleue*, ce serait toujours un prince du même territoire que Gilles de Retz, et ceci n'ôterait rien aux droits imprescriptibles que les habitants de ce pays fondent sur la renommée d'un scélérat. L'histoire a assuré le nom de Comor ou Comorre à un puissant seigneur qui arracha le prince Maclianc à la haine du féroce Canao, son frère. Le Baud rapporte que Canao mourut après avoir vidé ses entrailles (2). D. Morice ne dit rien des cir-

(1) Si Richer les avait consultées aux Archives de Nantes, il se serait épargné l'erreur dans laquelle il est tombé.

(2) C'est à Commor et non à Canao, qu'il ne nomme pas, que Le

constances qui accompagnèrent la mort de ce prince ; il rapporte seulement qu'il fut tué dans une bataille contre Clotaire. Mais les actes de saint Samson que Déric a suivis, affirment qu'il fut tué dans cette même bataille d'un coup de javelot, de la main même de Judual ou Alain I^{er}, son neveu. »

« Il existe trop de nuages sur Canao pour lui attribuer le bruit populaire qui s'est attaché au nom de Gilles de Retz. Pour adopter la version qu'indique M. de Kerdanet, il faudrait que ces nuages fussent dissipés, et personne, plus que lui, n'est en état de le faire. »

Adoptant, en 1826, l'opinion de Richer, M. Daru l'a reproduite (*Histoire de Bretagne*, t. 1^{er}, p. 157), et, après lui, MM. Mellinet, Massé Isidore, Verger, de Sourdeval, Pitre-Chevalier, Loudun, Chevas, voire même M. Walkenaer et le bibliophile Jacob, le copiant ou se copiant à l'envi les uns les autres, ont fait de même, bien qu'elle fut complètement dénuée de fondement. Gilles, en effet, n'a eu qu'une seule femme, qu'il n'a pas même maltraitée et qui lui a longtemps survécu. C'est tout au plus, d'après les pièces de son procès, que l'on peut consulter aux archives de la Loire-Inférieure, s'il l'a forcée, une ou deux fois, d'assister aux criminelles orgies dont son château de Tiffauges était le théâtre.

Le concert des écrivains que nous venons de citer de-

Baud attribue cette fin (p. 75). Après avoir dit qu'il périt dans la troisième bataille que lui livra Judwal, dont il avait usurpé les Etats, il ajoute : « Toutesfois rapportent aucuns Acteurs, la mort Comorus estre advenue autrement : c'est à scavoir que celui Comorus après ce qu'il eut par sa tyrannie par 14 ans après la mort Iona vsurpé et occupé Domnonense, iceluy moyennant les excommunications, sentences et malédictions par les Evesques de Bretagne contre luy proferees, et principalement par la malédiction du benoist Herué confesseur, sur la montagne de Rumbre, toutes ses entrailles par diuine vengeance luy descendirent en terre par le fondement, et ainsi mourut mal-heureusement. »

vait, de toute nécessité, entretenir et propager l'erreur. Aussi a-t-elle subsisté jusqu'à ce que M. de la Borderie, faisant (*Biogr. Bret.*, articles *Conober* et *Conmôr*, pages 439 et 548) ce que Richer avait conseillé à M. de Kerdanet de faire, ait dissipé les nuages qui entouraient la vie des deux chefs bretons, rétabli la personnalité distincte de chacun d'eux et démontré que c'est à Conmôr seul que doivent être imputés les meurtres successifs des femmes qu'il avait épousées. Esquissons rapidement la biographie de ce dernier.

Conmôr, prince de la Domnonée armoricaine, qui régnait vers 540-554 sur le pays s'étendant des montagnes Noires à celles d'Arrez, et dont la résidence principale semble avoir été Ker-haës (aujourd'hui Carhaix) avait déjà étendu sa domination jusque sur le bord septentrional de la rade de Brest, lorsque la mort de Riatham, autre prince de la Domnonée, lui parut une occasion favorable d'assouvir son ambition, en rangeant sous sa puissance tous les princes indépendants de ce pays. Dans ce but, il vint trouver Childebart, roi de Paris, qu'il présumait devoir être bien disposé à seconder toute entreprise contre ceux de ces princes qui étaient dans une sorte de vassalité à l'égard de son frère Chlothar. Fort de l'appui de Childebart, appui qu'il avait obtenu grâce à de grands présents, et en se plaçant dans sa *truste* ou vassalité privée, il commença par faire assassiner Jonas, fils de Riatham, et comme sa victime ne laissait qu'un fils, Judwal, encore au berceau, il envahit la Domnonée et imposa son alliance à la veuve du prince assassiné. Judwal aurait peu tardé à éprouver le sort de son père, si des serviteurs dévoués n'avaient réussi à le conduire auprès de Childebart, qui se trouva ainsi tenir Conmôr dans sa dépendance absolue, et en mesure de lui susciter des embarras, s'il tentait de

rompre avec lui, comme tout annonçait qu'il l'eût fait en cas de succès. Conmôr se résigna alors à n'être que le lieutenant de Childebert. Irrité d'être réduit à cette position subalterne, il lâcha la bride à sa barbarie et à sa violence, dont tous ses sujets, même les plus vénérés, ne purent se garantir. Il s'adonna surtout à une débauche effrénée. Au rapport unanime des traditions et des documents écrits, il égorgeait ses femmes dès qu'elles étaient enceintes, et il en massacra ainsi un grand nombre. On cite entre autres la veuve de Jonas qu'il avait épousée pour colorer son ambition, et la belle et douce Tryphine, fille de Waroch 1^{er}, comte du Bas-Vannetais, qui ne lui avait été accordée qu'après qu'il eut fait serment de se comporter en époux chrétien. Ce dernier meurtre mit le comble à l'indignation générale qui trouva enfin un organe énergique et puissant. Les évêques de Bretagne, réunis en concile au sommet du Menez-Bré, dans les Etats même de Conmôr, fulminèrent son excommunication. Cette malédiction eut de prompts effets. Samson, évêque de Dol, vint réclamer la liberté de Judwal. Il eut beaucoup de peine à l'obtenir; mais y étant enfin parvenu, il conduisit le jeune prince dans une des îles de Jersey ou de Guernesey, et tous deux y attendirent les événements. La réaction fut moins prompte que ne l'avait cru Samson, parce que, si Conmôr était détesté, il était encore plus redouté. A la fin pourtant, il se forma une armée à la tête de laquelle Judwal attaqua l'usurpateur, le défit et le tua, soit, suivant les uns, dans une première rencontre, soit, suivant d'autres, après deux défaites successives, dans une bataille livrée vers 554, dans la grande lande de *Brang-Halleg* (branche de saule), voisine du couvent du Relecq dans les montagnes d'Arrez. Il laissa un fils de son nom qui régna tranquillement dans le comté de Poher.

« Génie entreprenant, dit M. de la Borderie, ambition

audacieuse et insatiable, cœur où dominaient sans contre-poids les passions les plus effrénées de la barbarie, et qui voyait dans le crime un moyen d'y satisfaire ; sorte de Frédégonde mâle, il a ému profondément l'imagination des peuples qui, aujourd'hui encore, l'appellent *Comor ar miliguet* (Conmôr le maudit) et en ont fait l'original de *Barbe-Bleue* (1). Malgré les noires couleurs sous lesquelles l'histoire nous le montre, et dont je n'ai rien adouci, on ne saurait méconnaître en lui l'étoffe d'un grand homme : on ne maintient pas, quatorze ans durant, un règne universellement détesté avec un talent vulgaire. En un mot, c'est un de ces monstres, comme il s'en trouve au début et au déclin des sociétés, mélange informe de crime et de génie, chez qui le génie n'a d'autre emploi que de servir le crime. »

Il eût été surprenant que les crimes de ce monstre et le sort tout-à-fait exceptionnel de ses victimes, celui surtout de Tryphine, n'eussent pas fait le sujet de quelque légende. Dépouillée de ses ornements fabuleux, celle qu'Albert Le Grand a intercalée dans sa *Vie de saint Gildas* (*Vie des Saints de la Bretagne Armorique*), et que nous allons résumer, est d'accord avec l'histoire.

Saint Gildas, dit le Sage, fondateur et premier abbé du monastère de Rhuys, au ^{vi}^e siècle, était contemporain de Conmôr, comte de Cornouaille, « méchant et vicieux seigneur », qui, sur sa réputation de sainteté, l'invita à venir le voir. Gildas, dans l'espoir qu'il ferait « un doux agneau de ce loup carnacier », se rendit à son invitation. Conmôr qui, dans une visite à Waroch, comte du Bas-

(1) C'est ce que vient de mettre hors de doute l'existence d'une ancienne fresque de l'église de Bieuzy (Morbihan), dont la récente découverte est rapportée dans l'*Echo de Morlaix* du 19 janvier 1930. (*Note de M. de la Borderie.*) — Nous reparlerons plus loin de cette fresque.

Vannetais, avait vu Tryphine, fille de ce prince, en était devenu éperdument amoureux ; mais il n'avait pas plus tôt ouvert la bouche pour la demander à son père qu'il avait été éconduit, à cause de sa cruauté bien connue envers toutes les femmes qu'il avait précédemment épousées et qui, toutes, avaient été égorgées par lui dès qu'elles étaient enceintes. Irrité du refus de Waroch, il ne vit d'autre moyen d'en venir à ses fins que d'employer l'intervention de Gildas. Celui-ci, jaloux d'entretenir entre les deux princes une bonne intelligence qui aiderait à réparer les maux que la guerre avait causés au pays, se prêta avec empressement au désir de Conmôr. Waroch cédant aux instances du vénérable ambassadeur, consentit à accorder la main de sa fille au comte de Cornouaille, à condition toutefois que, s'il la maltraitait, il serait obligé de la lui rendre aussitôt qu'il la demanderait. Le mariage se fit donc. Comme d'ordinaire, la lune de miel se passa fort bien ; mais dès que Conmôr s'aperçut que Tryphine était enceinte, il la regarda d'un air de fâcheux augure. Pour se soustraire au sort qui la menaçait, la pauvre femme conçut le projet d'aller faire ses couches chez son père. Cette résolution prise, dit Albert Le Grand, « elle fit, d'un bon matin équiper sa haquenée, et avec peu de train, sortit avant jour du chateau, et tira à grand galop vers Vennes ; le comte, à son réveil, ne la trouvant pas près de soy, l'appelle et la fait chercher partout ; mais, ne se pouvant trouver, il se doute de l'affaire, se lève et s'accoustre promptement, prend la botte, monte à cheval, la suit à pointe d'espron et enfin l'attrape à l'entrée des rabines d'un manoir hors les faux-bourgs de Vennes. Elle, se voyant découverte, descend de sa haquenée, et, toute éperdue de crainte, se va cacher parmi des halliers en un petit boccage là auprès ; mais son mary la chercha

si bien qu'il la trouva. Lors la pauvre Dame se jette à genoux devant luy, les mains levées au ciel, les joues baignées de larmes, lui crie mercy ; mais le cruel bourreau, ne tenant compte de ses larmes, l'empoigne par les cheveux, lui desserre un grand coup d'espée sur le cöl et lui avale la teste de dessus les espaulles, et laissant le corps sur la place, s'en retourne chez soy. »

Lorsque Conmör était parti de son château, les serviteurs de la comtesse, pressentant ce qui allait lui arriver, s'étaient hâtés de prévenir le malheureux père ; mais, quelque diligence qu'il eût pu faire pour prévenir le crime, il était consommé lorsqu'il parvint à l'endroit où gisait le corps de sa fille. Il le fit transporter à Vannes et placer, dans la grande salle de son château, sur un lit de parade, avec défense de l'inhumer avant son retour. après quoi il alla trouver Gildas et le somma de tenir sa promesse en lui rendant sa fille vivante. « Saint-Gildas, continue Albert Le Grand, le consola, luy promit de recommander cette affaire aux prières de ses religieux, puis ayant pris sa réfection et fait disner le comte, partirent de compagnie tirans vers Vennes ; mais avant que d'y arriver, saint Gildas s'écarta vers le chasteau où demouroit Comore, lequel avait fait lever les ponts et fermer toutes les portes, se doutant bien que le saint abbé ne manqueroit de le venir reprendre de sa cruauté et perfidie ; le S. estant arrivé sur le bord du fossé, commence à crier à la sentinelle et demander entrée, mais le guet avait ordre de ne rien répondre ; ce que voyant le saint abbé, et qu'il ne gagneroit rien, il fit une promenade tout à l'entour du chasteau par dehors sur la contrescarpe des fossez, puis les genoux en terre, pria Dieu qu'il lui pleust chastier la dureté et obstination de ce déloyal. Sa prière achevée, il prit une

poignée de poussière, la jetta contre le chasteau, lequel tomba tout à l'instant et blessa grièvement le comte Comore, puis saint Gildas vint trouver le comte Guérock, et poursuivirent leur chemin. Estant arrivé à Vennes, il monta dans la salle où estoit gisant le corps, près duquel il se mit à genoux, et exhorta tout le peuple là présent à prier Dieu assemblément avec luy. La prière finie, il s'approcha du corps, et prenant la teste, la lui mist sur le col; et parlant à la défuncte, luy dit tout haut : *« Triphine, au nom de Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, je te commande que tu te lèves sur bout et me dies où tu as esté. »* A cette voix, la dame ressuscita, et dist, devant tout le peuple, qu'après la séparation de son âme d'avec son corps, les anges l'avoient ravie, et estoient tous prests de la placer au Paradis parmy les saints, mais qu'aussi-tost que saint Gildas l'eust appelée, son âme s'estoit réunie à son corps. Le comte de Vennes, revenu à soy, comme d'un profond sommeil, remercia saint Gildas, et la comtesse Triphine protesta que jamais elle n'abandonneroit le saint. *« Non, ma fille, il seroit messeant de voir une fille suivre un Moyne ; demeurez avec vostre Père jusques après vos couches, et puis je vous consacreray au service de Dieu en un monastère de saintes Vierges. »* Ce qu'elle fit. »

Guerok, ou plutôt Waroch, témoigna sa reconnaissance à Gildas en lui donnant un château qu'il possédait sur la montagne de la presqu'île de Rhuy, et le saint, quittant le Blavet (le Port-Louis), vint s'y établir avec ses religieux. Quant à Tryphine, après être accouchée d'un fils dont Gildas fut le parrain, elle fonda dans les faubourgs de Vannes un couvent de femmes, y prit le voile et mourut en odeur de sainteté. Son fils avait reçu au baptême le nom de son parrain, auquel on ajouta plus tard celui de Trémour ou de Trever, sous lesquels il est honoré ainsi

que sa mère, dans une église dédiée à cette dernière, et située entre Corlay et l'ancienne abbaye de Coat-Mélen. Les églises collégiales de Carhaix et de Lanmeur sont aussi placées sous l'invocation de Saint Trémeur, et son nom est associé à celui de Sainte Tryphine dans les litanies anglaises du ^{vii}^e siècle, comme dans des rimes latines qui, il y a peu d'années encore, se chantaient à Auray. Placé, dès sa plus tendre enfance dans le monastère de Rhuys, Trémeur menait une vie angélique et opérait des miracles, lorsque, parvenu à l'âge de quatorze ans, il fut rencontré, un dimanche, par son père qui lui trancha la tête, disent les actes de Trémeur tirés d'un ancien bréviaire de Quimper par l'auteur de la *Chronique de Saint-Brieuc*. C'est vraisemblablement en raison de cette mort qu'il est appelé martyr et honoré comme tel.

Deux variantes de la légende d'Albert Le Grand, consignées par notre regretté collaborateur et ami Cayot-Délandre dans son ouvrage intitulé : *Le Morbihan, son histoire et ses monuments* (pp. 200 et 424), placent dans ce département le théâtre du drame, soit à l'extrémité de la forêt de Camors, soit à Castel-Finans, en Saint-Aignan. Mais, sauf les noms des lieux et celui de Conmôr, que la seconde variante appelle Finans, elles sont identiques à celle d'Albert Le Grand.

Les deux localités du Morbihan que nous venons de citer ne sont pas les seules où la tradition ait perpétué le souvenir de Tryphine et de ses malheurs. Il l'avait été d'une manière très-significative dans des fresques dont l'existence, dans la chapelle de Saint-Nicolas, près de Bieuzy, fut signalée par l'article suivant du journal *l'Océan* de Brest, du 14 janvier 1850, reproduit par *l'Echo de Morlaix* du 19 du même mois, et le *Bulletin de l'Association bretonne* (t. 2, première partie, p. 133) :

• En réparant la voûte de la chapelle de Saint-Nicolas, située près de Bieuzy (Morbihan), on vient de découvrir de curieuses fresques du ^{xiii}^e siècle qui représentent la légende de sainte Tréphime (Triffine).

• Les scènes que retracent ces tableaux offrent une remarquable analogie avec le conte populaire de *Barbe-Bleue*. On voit la sainte fille du comte de Vannes épouser un seigneur breton ; dans un second compartiment, le mari, prêt à quitter le château, remet à sa femme une petite clef. Les fresques suivantes nous montrent sainte Tréphime (Triffine) pénétrant dans le cabinet où sept femmes sont pendues ; — la sainte interrogée par son époux qui la regarde d'un air menaçant ; — la sainte en prières appelant sa sœur qui se tient à une fenêtre. Dans le dernier tableau, le farouche seigneur pend sa femme ; mais ses frères, auxquels elle avait expédié un message, accourent avec saint Gildas qui la ressuscite.

• Cette merveilleuse histoire est restée dans la mémoire des paysans bretons. Le manoir du cruel époux était situé, disent-ils, sur le mont Castennec, qui s'entr'ouvrit, à la voix de saint Gildas, pour engloutir le maître et l'habitation, et qui est resté stérile depuis cette époque.

• Nous appelons l'attention des archéologues sur les fresques de la chapelle de Saint-Nicolas. Jusqu'à ce jour, MM. Walckenaer, P. Lacroix et autres savants qui se sont occupés des contes de Perrault, ont prétendu que l'original de *Barbe-Bleue* était Gilles de Laval, seigneur de Retz, maréchal de France, brûlé à Nantes pour divers crimes, en 1480. On leur avait objecté, avec raison, que Gilles de Retz n'avait eu qu'une seule femme et l'avait traitée avec les plus grands égards. Cette question littéraire, à laquelle la popularité du conte de Perrault donne une certaine

importance, paraît complètement résolue par la découverte des fresques de Saint-Nicolas. »

En reproduisant l'article de l'*Océan*, le *Bulletin de l'Association bretonne* l'avait fait suivre des sages réserves ci-après : « Nous nous permettrons une réflexion. Outre la valeur incontestable que présente cette découverte, en raison de ses rapports avec la tradition populaire de *Barbe-Bleue*, les fresques de Saint-Nicolas (vu le petit nombre de peintures du moyen-âge qui se sont conservées jusqu'à nous) nous semblent avoir par elles-mêmes un grand intérêt, — surtout si elles sont, comme on le dit, du *xiii^e* siècle. Mais sont-elles en réalité du *xiii^e* siècle ? C'est là-dessus que nous souhaiterions avoir des renseignements bien précis de nos confrères les archéologues du Morbihan. »

Quant à nous, nous avions conçu des doutes sur l'existence de ces fresques, surtout en raison de l'âge qui leur était assigné, et pour nous assurer si, ou non, ils étaient fondés, nous avons recouru à l'obligeance de notre savant confrère M. Rosenzweig, archiviste du Morbihan, de qui nous avons reçu, le 9 septembre 1872, la réponse qui suit :

« J'ai visité vers 1860 la chapelle de Saint-Nicolas-des-Eaux, en Pluméliau, près de Bieuzy ; je n'y ai pas remarqué la moindre fresque ; peut-être le badigeon avait-il passé par là comme dans bien d'autres endroits. Cette chapelle ne m'a pas semblé, d'ailleurs, antérieure au *xvi^e* siècle ; sa charpente porte la date de 1524. Mais il existe dans la commune et paroisse de Pontivy une chapelle de sainte Triphine dont le lambris, peint en 1704, représente, en plusieurs tableaux accompagnés de légendes, la vie de cette sainte, fille de Guéroock, femme de Comorre, et mère de saint Trémeur. Quant aux traditions qui se rattachent aux ruines de Por-houet-er-Sâleu, près

du moulin de la Motte et à la montagne de Castel Finans, en Saint-Aignan, je les ai recueillies comme Cayot-Délandre. J'ai découvert, en outre, l'an dernier, dans un grenier de l'église de Saint Gildas de Rhuys, une vieille toile représentant l'entrevue de Guéroock et de saint Gildas au moment où le premier vient supplier le saint de rendre la vie à sa fille. D'autre part, on voit encore près de Vannes, non loin du village du Bondon, une croix de pierre sur laquelle est sculpté un marteau, et qui passe pour avoir été érigée à l'endroit même où aurait eu lieu le meurtre de sainte Triphine. Je crois donc qu'il y a de fortes raisons de croire que Comorre a, en effet, habité le pays occupé aujourd'hui par le département du Morbihan. »

Si l'existence des fresques de Saint-Nicolas est très problématique, et si l'on ne peut en inférer qu'elles aient suggéré le conte de Perrault, du moins le nombre et la diversité des hommages rendus à l'infortunée victime de Conmôr, prouvent-ils que sa mémoire est restée populaire, non-seulement dans le Morbihan, mais encore dans les départements limitrophes, au point qu'on en a fait, à bien dire, la personnification de la femme maltraitée par son mari, et c'est vraisemblablement ce qui a conduit à donner son nom au mystère intitulé : *Sainte Tryphine et le roi Arthur, mystère breton, en deux journées et huit actes, traduit, publié et précédé d'une introduction par M. F.-M. Luzel, texte revu et corrigé d'après d'anciens manuscrits, par M. l'abbé Henry*. Paris, Schultz et Thuillié, 1863, 453 pages in-8°, M. Luzel a choisi ce sujet comme type du mystère breton. non que le savant et infatigable collecteur des poésies populaires de la Basse-Bretagne croie cette pièce supérieure, soit au point de vue littéraire, soit par son importance historique, à toutes les autres dont il possède des

manuscrits, mais parce qu'elle est, avec les *Quatre fils Aymon*, la plus populaire et la plus répandue dans la Domnonée, de toutes les pièces bretonnes. Toutefois ce mystère ne rappelle que par son titre le drame dont la fille de Waroch est l'héroïne. On peut s'en convaincre par l'analyse suivante :

En 508, Arthur, roi de Bretagne, épouse Tryphine d'Hybernien. Kervoura, frère de la reine, jaloux du bonheur de sa sœur et ambitieux d'un trône, imagine de faire inviter Arthur par Abacarus, roi d'Hybernien, à se rendre à la cour de ce prince. Tryphine, pendant l'absence de son mari, accouche chez Kervoura, qui l'a attirée dans sa maison, d'un fils qu'il dérobe et essaie de faire porter en Hybernien où le sang de l'enfant — une sorcière, sa complice, le lui a affirmé — peut seul guérir Abacarus rongé par la lèpre et les vers. Des pirates s'emparent de l'enfant et de sa nourrice qui sont recueillis par l'évêque de Saint-Malo. Arthur revient. De la cour d'Abacarus, où il est allé à son tour, Kervoura écrit à son beau-frère qu'en haine de lui, Tryphine a tué l'enfant auquel elle a donné le jour, et que, de plus, elle médite la mort de son mari lui-même. Arthur, sans plus d'information, ordonne de jeter Tryphine en prison et de lui faire son procès. Avertie par sa femme de chambre, dont elle emprunte les vêtements, la reine s'enfuit et gagne Orléans où pendant six ans, sa tante, la duchesse Jean, qui n'a garde de la reconnaître, l'emploie à laver la vaisselle, à traire les vaches, à garder les pourceaux. L'intendant d'Arthur passe un jour par Orléans. Plus clairvoyant que la duchesse, il reconnaît Tryphine et en informe Arthur qui, transporté de joie, vient la chercher et la reconduit dans son palais. Mais tout n'est pas fini, Kervoura est résolu à ne point laisser sa proie lui échapper. Il attire sa sœur dans un bois, où

deux soldats, appostés par lui, adressent à l'infortunée des propos plus que galants. Survient Arthur qui les voit fuir. Il n'en faut pas davantage pour qu'il accuse sa femme d'infidélité. Elle est gar ttée et jetée en prison. On lui fait son procès. Arthur, sollicité par plusieurs seigneurs, incline à la clémence ; mais Kervoura est là qui continue d'exercer sur lui sa détestable influence. Le Parlement condamne Tryphine comme infanticide et adultère. Elle sera dépouillée de ses dentelles, proménée par toute la ville de Rennes , une torche de cire à la main , et après qu'elle aura publiquement demandé pardon au Roi, elle sera garottée et trainée sur une claie au pied de l'échafaud où elle sera décapitée. Mais, sur l'ordre de l'ange Raphaël, qui lui est apparu, l'évêque de Saint-Malo accourt à Rennes avec l'enfant qu'il a recueilli et sa nourrice, et au moment où l'exécution va avoir lieu, l'enfant dévoile toute la vérité. Arthur demande pardon à Tryphine, la replace sur le trône et punit de mort les faux témoins, instruments serviles de Kervoura que saisissent et enlèvent deux princes de l'enfer, Astaroth et Béril.

Si, comme le démontre cette rapide analyse, le mystère est sans analogie avec la légende retraçant les malheurs de la fille de Waroch, il en a une très-grande avec le sujet du livre publié à Nantes, en 1640, par le jésuite Cerisiers, sous ce titre : *L'innocence justifiée, ou la vie de sainte Geneviève de Brabant*, livre maintes fois réimprimé, même de nos jours, pour la *Bibliothèque Bleue*, et qui, par sa naïveté, est préférable à toutes les imitations qui en ont été faites.

Mais si le mystère n'a aucun rapport ni avec la légende primitive, ni avec le conte de Perrault, on ne saurait même connaître qu'il y en a un très-grand, qu'il y a même presque identité entre ce dernier et le conte breton suivant.

recueilli un dimanche soir du mois de décembre 1869 par M. Luzel, de la bouche du meunier Droniou, de Plouaret. Ce conte intitulé : *Le prince turc Frimelgus, ou la femme mariée à un mort*, se compose de deux parties. Dans une première audition, M. Luzel n'avait obtenu complètement que la première, et jour avait été pris pour le dimanche afin que ce jour-là Droniou achevât son récit; malheureusement, dans la semaine, il mourut écrasé par une charrette. Grâce à l'obligeante communication qu'a bien voulu nous faire M. Luzel de son manuscrit inédit, nous reproduisons ici la première partie du récit de Droniou, la seule du reste qui se rapporte à notre sujet, la seconde y étant tout-à-fait étrangère.

« Il y avait une fois une jeune fille qui demeurait avec son père et sa mère, lesquels faisaient valoir une bonne métairie et vivaient à l'aise. Cette jeune fille, nommée Marguerite, était fort jolie, et tous les jeunes gens du pays, un peu riches, se fussent estimés heureux de l'avoir pour femme. Mais si Marguerite était jolie, elle était aussi vaniteuse et fière, et elle dédaignait les fils de paysans qui voulaient lui faire la cour, même les plus riches. Son père et sa mère voyaient cela avec peine et ils lui disaient parfois : — « Qui prétends-tu épouser, Marguerite ? — Un prince ; je ne veux me marier qu'au fils d'un roi, » répondait-elle chaque fois. »

« Elle avait deux frères à l'armée, deux beaux hommes qui lui avaient parlé du fils de l'empereur de Turquie qu'ils avaient vu quelque part, et depuis, elle avait l'esprit continuellement occupé de ce prince. »

« Un jour, il arriva à la ferme un seigneur monté sur un cheval magnifique, et qui n'était pas habillé à la manière du pays. Personne ne le connaissait. Il demanda à voir Marguerite. Dès qu'il l'eut vue et qu'il se fut entretenu

un instant avec elle, il dit : « Celle-ci sera ma femme ! — « Sauf votre grâce, Monseigneur, lui répondit la jeune fille, je ne me marierai jamais qu'au fils d'un roi. » — « Eh ! bien, je suis le fils d'un empereur, et un des plus puissants qui soient sur la terre. Mon père est l'empereur de Turquie, et son nom est Frimelgus Il y a longtemps que je voyage pour chercher une femme qui me convienne, et nulle part je n'en ai trouvé aucune qui puisse vous être comparée pour la beauté ; je le répète, je n'aurai jamais d'autre femme que vous ! »

« Il lui donna alors de riches parures de diamants et de perles ; puis il donna à son père et à sa mère des poignées d'argent et d'or, si bien qu'ils étaient tous contents et heureux. Les fiançailles se firent dès le lendemain, les noces dans la huitaine, et il y eut de grands festins, des danses et des jeux auxquels on invita tous les gens du pays aussi bien les pauvres que les riches. »

« Quand les fêtes furent terminées, le prince Frimelgus retourna dans son pays avec sa femme, et les festins, les fêtes et les réjouissances publiques y furent renouvelés avec plus de magnificence. »

« Marguerite vécut heureuse et sans souci aucun avec son mari, pendant six mois. Tout ce qu'elle souhaitait, elle l'avait aussitôt, — beaux habits, riches tissus, parures de perles et de diamants ; et tous les jours, de la musique, des danses et des jeux de toute sorte. Au bout de six mois, elle se sentit enceinte, et en conçut une grande joie ; son mari, au contraire, loin de témoigner quelque satisfaction à cette nouvelle, la reçut avec mécontentement et peine ; et en devint triste et soucieux, et rien ne pouvait plus le distraire. »

« Un jour, il dit à sa femme qu'il lui fallait entreprendre un voyage pour aller voir un autre prince dans je ne sais

quel pays lointain. Avant de partir, il lui remit toutes les clefs de son château, — il y en avait un grand trousseau, — et lui dit qu'elle pouvait s'amuser et se distraire, comme elle l'entendrait, en attendant son retour, et aller partout dans le château à l'exception toutefois d'un cabinet qu'il lui montra, et dont la clef était cependant avec les autres dans le trousseau. — « Si vous ouvrez ce cabinet, ajouta-t-il, vous vous en repentirez bientôt. Promenez-vous dans les jardins, visitez, comme il vous plaira, tous les appartements et les moindres recoins, depuis les caves jusqu'aux greniers, mais, je vous le répète, n'ouvrez jamais la porte du cabinet ! »

« Marguerite se mit alors à parcourir tout le château et à visiter les appartements où elle n'était pas encore allée. Elle marchait d'étonnement en étonnement ; les chambres étaient toutes plus belles les unes que les autres, et pleines d'argent, d'or, d'armes et de riches parures. Son trousseau de clefs à la main, elle ouvrit toutes les portes, entra partout, et vit tout, à l'exception pourtant du cabinet défendu. Chaque fois qu'elle passait auprès, elle se disait : — « Que peut-il donc y avoir là ? » — Et cela lui préoccupait l'esprit et excitait vivement sa curiosité. Souvent, elle regarda par le trou de la serrure et ne vit rien. Plus d'une fois même, elle introduisit la clef, mais les paroles de son mari lui revenaient à la mémoire, et elle avait peur et s'éloignait. Il y avait huit jours que le prince était parti, lorsqu'un matin, ne pouvant résister plus longtemps à la tentation, elle introduisit la clef dans la serrure, la tournant en tremblant d'émotion, et entr'ouvrit la porte tout doucement... Mais, au premier regard qu'elle jeta dans le cabinet, elle poussa un cri d'effroi et recula d'horreur. Sept femmes étaient là, pendues chacune à une corde et se mirant dans une mare de sang ! C'étaient les

sept femmes que le prince Frimelgus avait épousées avant Marguerite, et à mesure qu'elles étaient devenues enceintes, il les avait toutes pendues dans ce cabinet. Marguerite était tombée sans connaissance dans le corridor. Quand elle recouvra ses sens, elle ramassa la clef qui gisait dans le sang, puis elle referma le cabinet et s'éloigna, toute saisie d'effroi. Elle lava d'abord avec de l'eau froide la clef qui portait une large tache de sang. Mais, n'ayant pu enlever cette tache, elle la lava avec de l'eau chaude. Ce fut en vain, la maudite tache ne disparaissait pas. Voilà la pauvre femme désolée. — « En apercevant ce sang, se disait-elle, je crains bien que mon mari ne reconnaisse que j'ai ouvert le cabinet défendu ! »

« Pendant qu'elle était ainsi occupée à laver la clef, le prince Frimelgus arriva. »

— « Que faites-vous là, ma femme ? demandait-il à Marguerite, bien qu'il sût déjà la vérité.

— « Rien, répondit la jeune femme toute troublée.

— « Comment rien ? Montrez-moi cette clef là !

« Et il lui arracha la clef d'entre les mains, et l'ayant examinée, il s'écria :

— « Ah ! malheureuse femme ! Tu ne vaux pas mieux que les autres, et tu auras le même sort qu'elles !

— « Oh ! ne me tuez pas ! ne me tuez pas ! Ayez pitié de moi, je vous prie ! criait la malheureuse femme.

— « Non, point de pitié ! »

« Et Frimelgus la jeta à terre, et la saisissant par ses longs cheveux blonds, il se mit en devoir de la traîner jusqu'au fatal cabinet pour l'y pendre, comme les sept autres. La pauvre femme criait de toutes ses forces : « Au secours ! au secours ! »

« En ce moment, on entendit un grand bruit sur le pavé de la cour du château. Deux cavaliers venaient d'y entrer

au galop. C'étaient les deux frères de Marguerite qui venaient la voir. Entendant des cris de détresse, ils descendirent promptement de cheval, et, entrés dans le château, ils virent Frimelgus qui traînait leur pauvre sœur par les cheveux. Ils dégainèrent aussitôt, tombèrent sur lui à coups de sabre et le tuèrent. Puis ils prirent Marguerite en croupe, et retournèrent avec elle à la maison, après avoir rempli leurs poches d'or et de pierres précieuses. »

Le conte de Frimelgus a été vraisemblablement importé en Ecosse, à moins qu'il n'en ait été exporté, en recevant, bien entendu, dans le trajet, les modifications que la tradition orale fait subir aux récits populaires en raison du génie et du caractère des peuples chez lesquels ils ont cours. Comme justification de cette opinion, nous invoquerons les très-intéressantes *Remarques de M. E. Morin sur les contes et les traditions populaires des Gaëls de l'Ecosse occidentale, recueillis par M. F. J. Campbell (Edimburgh)*. Rennes, Ch. Catel et C^{ie}, 32 pages in-8°. Par des rapprochements entre les contes de la Basse-Bretagne et ceux de l'Ecosse, le savant doyen de la Faculté des lettres de Rennes démontre qu'ils sont les uns et les autres des thèmes communs aux Highlanders et aux Bas-Bretons, c'est-à-dire aux deux rameaux extrêmes de la même famille ; et à l'appui de cette thèse, il a traduit trois contes. Le second, que nous reproduisons ici, est intitulé : *La veuve et ses trois filles*, par M^{me} Mac-Geachy, fermière à Islay.

« Il y avait jadis une pauvre veuve avec trois filles, et tout ce qu'elle possédait pour les faire vivre était un verger. Un grand cheval gris venait tous les jours manger dans ce verger. L'aînée des filles dit à sa mère : — « Je veux aller au verger aujourd'hui ; je prendrai mon rouet, et je ferai sortir le cheval. » — « Fais cela, » dit la mère. Elle sortit. Le cheval vint. Elle prit sa quenouille

et le frappa. La quenouille s'attacha au cheval, et le cheval partit. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à une colline verte ; alors le cheval dit : « Ouvre, ouvre, verte colline, et laisse entrer le fils du roi ! Ouvre, ouvre, verte colline, et laisse entrer la fille de la veuve ! » — La colline s'ouvrit et ils entrèrent. Le fils du roi lui chauffa de l'eau pour ses pieds et fit un lit pour ses membres fatigués. Le lendemain, de bonne heure, quand il se leva, il devait aller à la chasse. Il donna à la jeune fille les clefs de la maison, en la prévenant qu'elle pouvait ouvrir toutes les chambres, à l'exception d'une seule ; mais qu'elle n'essayât point de pénétrer dans celle dont l'accès lui était défendu. Il lui dit de préparer le dîner pour son retour, et que, si elle voulait être une bonne femme, il l'épouserait. Quand il fut parti, la jeune fille s'empressa d'aller voir les chambres, et les trouvant toutes plus belles les unes que les autres, elle arriva jusqu'à celle qui lui était interdite. Que peut-il donc y avoir dans cette chambre, se disait en elle-même la jeune fille, pour qu'on me défende de l'ouvrir ? Elle l'ouvrit ; et la chambre était remplie de dames mortes ; alors elle tomba à genoux dans le sang. Une chatte maigre vint là où elle était, et lui dit que, pour un peu de lait, elle lui rendrait les pieds aussi propres qu'ils étaient avant. « Toi, vilaine bête ! ôte-toi de ma présence ! Peux-tu supposer que je ne les nettoierai point mieux que tu ne saurais faire ? — Eh bien, fais comme tu voudras, mais tu verras ce qui t'arrivera quand le prince sera de retour. » Il revint ; elle mit le dîner sur la table, et ils s'assirent pour manger. Mais, avant de commencer, le prince lui dit : « As-tu été une bonne femme aujourd'hui ? — Oui, répondit la jeune fille. — Montre-moi tes pieds, et je verrai si tu l'as été, oui ou non. » Elle lui montra celui qui avait été nettoyé. —

« Montre-moi l'autre, » lui dit-il. Quand il vit le sang : « Oh ! oh ! » s'écria t-il. Il se leva, prit sa hache et lui coupa la tête ; puis il jeta la jeune fille dans la chambre avec les autres personnes mortes. Il se coucha, la nuit venue ; et le lendemain, de bonne heure, il se rendit au verger de la veuve. La seconde des filles de la veuve dit à sa mère : « J'irai aujourd'hui chasser le cheval gris du verger, » et elle sortit en courant. Elle frappa le cheval avec ce qu'elle tenait à la main : l'étoffe s'attacha au cheval, et sa main s'attacha à l'étoffe. Ils atteignirent la colline ; il appela comme il avait l'habitude de faire ; la colline s'ouvrit et tous deux entrèrent. De l'eau fut chauffée pour les pieds de la jeune fille, et un lit préparé pour ses membres. Le lendemain, comme il allait partir, il la prévint qu'elle pourrait ouvrir chaque chambre, sauf une seule. A mesure que la jeune fille les ouvrait, elle les trouvait toujours plus belles ; et bientôt elle arriva jusqu'à la porte défendue. Et elle se disait : « Que peut-il y avoir là dedans, puisque l'on ne doit point ouvrir ? » Elle ouvrit : la chambre était pleine de femmes mortes, et sa sœur était au milieu d'elles. Elle tomba à genoux dans le sang ; puis, une fois sortie, elle essaya de se nettoyer. Alors, une petite chatte vint près d'elle et lui dit : « Si tu me donnes quelques gouttes de lait, je te rendrai les pieds comme ils étaient avant. »

— « Toi, vilaine bête ! Pars ! Peux-tu supposer que je ne les nettoierai pas mieux que toi ? » — « Tu verras, dit la chatte, ce qui arrivera, quand il sera de retour. » Quand il revint, elle lui présenta son dîner, et ils s'assirent pour manger. Mais il lui dit : « As-tu été une bonne femme aujourd'hui ? » Oui, » répondit-elle, — « Montre-moi ton pied, et je te dirai si tu l'as été, oui ou non. » — Elle montra le pied nettoyé. — « Voyons l'autre, » dit-il,

et elle le montra. — « Oh ! oh ! » s'écria-t-il ; et il prit sa hache et lui coupa la tête. Le lendemain, de bonne heure, la plus jeune des filles dit à sa mère pendant qu'elle tricotait un bas : « Je vais sortir avec mon bas pour guetter le cheval gris. Je verrai ce qui est arrivé à mes sœurs et viendrai vous le dire. » — « Fais, lui dit la mère, mais prends garde d'être enlevée. » — Elle sortit, et le cheval vint : elle le frappa avec son bas. Le bas s'attacha au cheval, et sa main s'attacha au bas. Ils partirent et ils atteignirent la montagne verte. Il appela comme il avait l'habitude, et ils entrèrent. Il fit chauffer de l'eau pour ses pieds et prépara un lit pour ses membres. Le lendemain, avant de partir pour la chasse, il lui dit que, si elle se conduisait bien, ils se marieraient ensemble quelques jours après. Il lui donna les clefs avec la permission d'ouvrir chaque chambre, excepté une. Elle ouvrit chaque chambre et quand elle vint à celle qui était défendue, elle se dit : « Que peut-il y avoir ici, que je ne puisse y entrer ? » — Elle entra et vit ses deux sœurs mortes, et, d'étonnement, elle tomba les deux genoux dans le sang. Comme elle s'efforçait de faire disparaître le sang, la chatte maigre arriva et lui dit : « Donne-moi une petite goutte de lait, et je te rendrai les pieds comme ils étaient avant. » — « Je t'en donnerai, petite créature, si tu me nettoies les pieds. » — La chatte les lécha, et ils devinrent aussi propres qu'auparavant. Alors le roi revint : elle lui servit le dîner, et ils s'assirent pour manger. Avant de manger il lui dit : « As-tu été bonne femme aujourd'hui ? » — « Certainement, dit-elle, mais je ne dois pas me vanter. » — « Voyons tes pieds. » — Elle les montra. « Tu as été bonne femme, et, si tu continues, dans quelques jours nous nous marierons. » — Le matin, il partit pour la chasse ; et, quand il fut parti, le petit chat vint la trouver. —

« Maintenant, je t'indiquerai la manière d'être le plus promptement mariée. Il y a de vieux coffres ici ; tu en prendras trois et tu les nettoieras. Tu lui diras, la nuit prochaine, qu'il doit les porter dans la maison de ta mère parce qu'ils ne sont d'aucune utilité ici. Tu lui diras qu'il ne doit en ouvrir aucun, et que, s'il les ouvre, tu le quitteras ; que tu monteras sur le haut d'un arbre, et que s'il les ouvre, tu le verras. Alors, pendant qu'il sera à la chasse, tu iras à la chambre et prendras tes deux sœurs ; tu les toucheras avec la baguette magique, et elles reviendront à la vie comme elles étaient avant. Tu les mettras chacune dans un coffre, et tu te placeras dans le troisième. Tu mettras de l'argent et de l'or dans les coffres afin de procurer à ta mère et à tes sœurs de l'aisance pendant leur vie. Quand, après avoir laissé les coffres dans la maison de ta mère, il retournera chez lui, sa fureur sera grande, et il ira dans la maison de ta mère, et brisera la porte. Tiens-toi derrière cette porte, et tranche-lui la tête. Alors, il deviendra fils de roi comme il était avant, et il t'épousera. Avertis tes sœurs de dire, s'il essaie d'ouvrir les coffres : « Je te vois ! Je te vois ! et il pensera que c'est toi qui dis cela dans l'arbre. »

« Quand le cheval revint chez lui, il porta en effet les coffres, les uns après les autres, à la maison de la mère. Arrivé dans une vallée où il pensait qu'on ne pouvait pas le voir, il déposa son fardeau pour savoir ce que c'était ; la jeune fille qui était dans le coffre dit aussitôt : « Je te vois ! je te vois ! » Lorsqu'il fut rentré dans sa demeure après le dernier voyage, et qu'il vit que la jeune fille n'y était plus, il se mit dans une grande colère, et retourna à la maison de la veuve. Arrivé à la porte, il la brisa. La jeune fille se tenait derrière la porte, et elle lui coupa la tête. Alors, il devint fils de roi, comme il était avant. Ils

se réjouirent beaucoup, ils se marièrent et donnèrent à la mère et aux deux sœurs de l'or et de l'argent autant qu'il en fallait pendant toute leur vie. »

Il y a incontestablement beaucoup plus de rapport entre les deux contes qui précèdent et celui de Barbe-Bleue qu'entre ce dernier et la légende de sainte Tryphine. En supposant que la légende ait été connue de Perrault, il n'y a puisé que l'idée commune d'un mari cruel. Rejetant comme peu perceptible par des enfants, et comme difficile, peu convenante même à leur expliquer, la cause de la monomanie sanguinaire de Commôr, il a préféré leur montrer les dangers de la curiosité, et, par extension, il a voulu faire comprendre aux femmes les funestes conséquences possibles de ce péché mignon, cause de tant de malheurs depuis Eve jusqu'à Pandore, peut-être même depuis. On serait même tenté de croire que, cette fois, c'est à elles qu'il s'est adressé plutôt qu'aux enfants, à en juger par la moralité suivante qui termine le conte de Barbe-Bleue :

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets ;
On en voit tous les jours mille exemples paraître ;
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger ;
Dès qu'on le prend, il cesse d'être,
Et toujours il coûte trop cher.

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé,
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bien que cette histoire
Est un conte du temps passé.

Il n'est plus d'époux si terrible,
Ni qui demande l'impossible ;

Fût-il malcontent et jaloux,
Près de sa femme on le voit filer doux ;
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine à juger qui des deux est le maître.

Et maintenant, on se demandera peut-être en faveur duquel des récits précédents doit se décider la question de priorité. Problème insoluble quant à présent, et qui le sera vraisemblablement jusqu'à ce que quelque érudit ait eu la bonne fortune de trouver les moyens d'en déterminer la filiation. Jusque là nous dirons de Perrault ce qui a été dit de son devancier Straparole (1) : « En prenant ses sujets de toutes mains, Straparole n'a fait d'ailleurs qu'user de son droit. Jamais conteur n'eut de scrupules sur ce point. On en trouve la preuve dans le nombre relativement très-restreint des sujets mis en œuvre par les conteurs de toutes les nations. Même en admettant que des récits ayant de l'analogie entre eux aient pu naître spontanément dans des lieux différents et à des époques éloignées, la ressemblance est tellement frappante qu'il est impossible de nier l'existence d'une source commune à un grand nombre de contes, alors même qu'il est difficile de s'expliquer par quelle voie le récit primitif est parvenu à la connaissance du conteur plus moderne. Dans Straparole, par exemple, on trouve des contes qui sont sortis des *Mille et une Nuits*. Le fait est incontestable, et pourtant les *Mille et une Nuits* n'ont été connus en Europe qu'au xviii^e siècle, et grâce à la traduction de Galland. Traduction perdue, imitation ignorée, récit oral, il est évident que quelque chose a fait connaître à Straparole au

(1) Pages vi et suivantes de la Préface de : *Les facétieuses nuits de Straparole, traduites par Jean Louveau et Pierre de Larivey*. Paris, P. Janet, MDCCCLVII, 2 vol. in-8°.

moins deux contes du célèbre recueil l'arabe. Peut-être qu'avec un peu d'érudition et beaucoup de recherches on arriverait à découvrir que Straparole n'a pas inventé un seul de ses contes. Cela ne prouverait rien contre son mérite. S'il n'a pas inventé, il a vulgarisé ; c'est bien quelque chose. D'ailleurs, un conte, l'œuvre littéraire la plus facile en apparence, est, en réalité, ce qu'on crée le moins. La France a produit plus de tragédies depuis trois siècles qu'il ne se trouve de contes dans la littérature du monde entier. »

Plus loin, les éditeurs des *Nuits facétieuses* ajoutent : « Straparole paraît être l'inventeur du fameux conte intitulé : *Soriano meurt et laisse trois enfants : Dussolin, Teseon et Constantin le fortuné. Ce dernier, par le moyen d'une chatte, acquiert un puissant royaume* (XI^e nuit, fable 1^{re}). Perrault l'a bien perfectionné, et le poète allemand Tieck en a fait un véritable chef-d'œuvre. Quant au sort de l'ogre dans le *Chat botté* de Perrault, il a beaucoup de rapport avec celui de maître Lactance dans le conte de Straparole (VIII^e nuit, fable 8^e) ayant pour titre : *Denis, apprenti de maître Lactance, tailleur, ne tient compte d'apprendre son mestier de tailleur, mais bien la science de son maistre. Grande haine naist entre eux à cette occasion. Enfin Denis dévore son maistre, puis espouse Violante, fille du Roy.*

Le jugement porté sur Straparole par les éditeurs des *Nuits facétieuses* concorde avec celui dont Perrault a été l'objet de la part de Sainte-Beuve qui, lui aussi, s'était posé cette question :

« Les sujets traités par Perrault, et dont il a fixé la rédaction française, se trouvent-ils dans d'autres livres, dans d'autres recueils que le sien, et dans des récits antérieurement imprimés ? »

A cette question, l'éminent critique avait ainsi répondu (*Nouveaux Lundis*, t. 1^{er}, p. 308-311) :

« Un homme qu'il est bon d'interroger quand on veut savoir à quoi s'en tenir, un savant qui n'est pas pourtant de l'Académie des inscriptions, mais qui me paraît composer à lui seul toute une académie d'érudits, M. Edeles-tand du Ménil, répond à la question en des termes que je résumerai ainsi :

« Il est aujourd'hui certain que, sauf pour *Riquet à la houppe*, dont on ne connaît pas encore l'analogue, Perrault, dans tous ses autres contes, a recueilli avec plus ou moins d'exactitude des traditions orales qui se retrouvent non-seulement chez nos voisins les Italiens et les Allemands, mais en Scandinavie et dans les montagnes d'Ecosse. Il y a plus : les contes, bien moins populaires en apparence, de M^{me} d'Aulnoy et de M^{me} de Beaumont, figurent aussi dans les traditions des autres peuples, surtout dans le *Pentamerone*, recueil de contes publié et réimprimé plusieurs fois en Italie au xvi^e siècle, mais dans un dialecte (le dialecte napolitain) que certainement ces dames n'auraient pas compris. Et il n'est guère probable que Perrault lui-même connût ce recueil. »

« Ainsi donc, il est bien entendu que ce n'est nullement d'invention qu'il s'agit avec Perrault : il n'a fait qu'écouter et reproduire à sa manière ce qui courait avant lui ; mais il paraît bien certain aussi, et cela est satisfaisant à penser, que ce n'est point dans les livres qu'il a puisé l'idée de ses contes de fées ; il les a pris dans le grand réservoir commun, et là d'où ils lui arrivaient avec toute leur fraîcheur de naïveté, je veux dire à même de la tradition orale, sur les lèvres parlantes des nourrices et des mères.

Il a bu à la source dans le creux de sa main. C'est ce que nous demandons. »

« Ses contes (on le reconnaît tout d'abord) ne sont pas de ceux qui sentent en rien l'œuvre individuelle. Ils sont d'une toute autre étoffe, d'une tout autre provenance que tant de contes imaginés et fabriqués depuis, à l'usage des petits êtres qu'on veut former, instruire, éduquer, édifier même ou amuser de propos délibéré : contes moraux, contes philanthropiques et chrétiens, contes humoristiques, etc. Mme Guizot, Bouilly, le chanoine Schmid, Töpffer, tous ces noms dont quelques-uns sont si estimables, jurent et détonent, prononcés à côté du sien ; car ses contes à lui, ce sont des contes de tout le monde. Perrault n'a été que le secrétaire. »

Oui, dirons-nous, à notre tour, Perrault, dans son *Barbe-Bleue*, n'a été qu'un secrétaire. Si la *Légende de Sainte-Tryphine* ainsi que les *Contes de Frimelgus* et de la *Veuve et ses Filles* ne sont pas parvenus jusqu'à lui, du moins est-on fondé à supposer qu'il en a connu ou des équivalents ou des fragments, et que par un travail de fusion, il a fait un corps de ces membres épars et lui a assuré une vie immortelle.

Pres. (C. L.)
P. LEVOT.



A bord du Cosmao, en mer, le 10 Juillet 1872.

Monsieur le Président,

Dans les dernières correspondances qui nous sont parvenues de Brest, j'ai lu avec beaucoup de plaisir le compte-rendu de la séance solennelle de la Société académique qui, sous votre généreuse impulsion, a contribué d'une façon si éclatante à la souscription nationale. Permettez-moi de vous adresser mes humbles félicitations, ainsi qu'à Messieurs les membres de la Société à laquelle je me fais un grand honneur d'appartenir.

Nous venons d'effectuer un bien intéressant voyage autour du Japon. Quel splendide pays ! Quelle nation intelligente et travailleuse !... Le Japonais à beaucoup de similitude avec le Français ; aussi est-il toujours disposé à sympathiser avec lui. Le fond de son caractère est enjoué, franc et généreux ; il joint à ces qualités une bravoure sérieuse, sans fanfaronnade, et un orgueil poussé à l'extrême.

Le gouvernement actuel montre, depuis une année, une énergie étonnante. Le Mikado, autrefois en guerre avec le malheureux Taïcoun, mort victime de son dévouement aux Européens, a opéré dans son pays une véritable révolution sociale, et cela lui était d'autant plus difficile qu'il

avait à lutter, d'abord contre ses anciennes opinions personnelles et les traditions de sa famille, ensuite contre les princes puissants, jaloux de leurs prérogatives, et ennemis acharnés de l'occupation étrangère. Le résultat de la lutte du Mikado a amené un commencement d'européanisation, si je puis m'exprimer ainsi. Il a autorisé le port des vêtements européens, avec la liberté relative qu'entraîne ce costume. Je me hâte d'ouvrir ici une parenthèse : Les Japonais ont beaucoup perdu de leur cachet à ce travestissement qu'ils ne savent pas encore porter. Les femmes seules ont conservé leur costume qui est très-gracieux.

Mais il ne s'agit pas seulement d'un changement de vêtements, bien que cette décision ait entraîné une certaine perturbation dans les mœurs. La grande révolution sociale a débuté par le désir qu'a formellement manifesté le Mikado de se montrer à son peuple et aux étrangers. Dans ce but il a fait l'achat de plusieurs beaux atelages. Ah ! dame, ceci était très grave, car, vous le savez, depuis que le Japon est Japon, le chef de l'Etat n'était visible pour personne, et certains membres de sa famille même ne le voyaient que voilé. Ce premier pas fait, le jeune Mikado a désiré s'éclairer sur la façon de vivre des souverains européens, sur le décorum, sur l'étiquette et la limite des relations extérieures. Pour cela il lui a fallu secouer le joug des princes, des ministres, des hommes influents enfin, qui le tenaient soigneusement enfermé dans son palais, entre trois enceintes fortifiées au milieu de Yeddo. — Il en est arrivé à ses fins, et se paie maintenant des promenades sur terre et sur mer ; il reçoit même les amiraux étrangers.

Les Américains sont les plus influents dans le pays ; ils ont accaparé les douanes, les lignes postales, le télégra-

phe, etc. La France a été appelée à organiser l'armée, et l'Angleterre la marine. Nous avons, dans l'entourage du Mikado, un compatriote très-influent, qui parle et écrit le Japonais comme sa langue natale. C'est un ancien officier d'infanterie de ligne qui faisait partie de la première mission française. Son caractère a plu et il exerce maintenant sur les décisions du conseil d'État une influence dont il s'efforce de faire profiter ses compatriotes. Ainsi, grâce à lui, le Mikado a congédié une mission allemande, pour accueillir avec faveur une mission française qui est arrivée il y a un mois. Elle est composée de beaux militaires, ayant tous pris part à notre triste guerre; sept officiers et dix sous-officiers commandés par un colonel d'état-major, M. Marquerie.

Les tendances du Mikado à européaniser son peuple, sont tellement positives, qu'il adopte coup sur coup des mesures incroyables sur un simple mot qu'il saisit, car il est très-questionneur; on voit combien il est pressé d'arriver à un but: lequel? on n'en sait rien. Ce qu'il y a de certain maintenant, c'est qu'à force de braver l'opinion publique, les hauts dignitaires du Japon commencent à lui montrer les dents; il s'est produit quelques manifestations hostiles dans les provinces de l'Ouest. Bien que réprimées promptement par des troupes organisées à la française, ces révoltes n'en sont pas moins un avertissement pour ce pauvre Mikado; on l'a même prévenu qu'on se disposait à l'enlever de Yeddo pour l'enfermer à tout jamais dans sa bonne ville de Kioto, dont l'entrée est interdite aux étrangers. Toutefois, se sentant soutenu par son entourage européen, il résiste; d'autant plus qu'il commence à comprendre, par les rapports que lui font ses ambassadeurs, que les Japonais ne tiendraient pas contre une expédition militaire, s'ils s'avisait de tenter le massacre

ou le renvoi des étrangers. Les princes et les nobles, d'un autre côté, voient s'évanouir leur fortune et leur influence ; de là une lutte à outrance, qui se terminera, espérons-le, par le triomphe du Mikado.

Dans l'intérieur du Japon, on retrouve la féodalité avec tous ses attributs ; les vilains sont dévoués corps et âme à leur seigneur, qui a droit de vie et de mort sur eux. Ce droit s'exécute séance tenante, à l'aide d'énormes et terribles sabres que les nobles portent à la ceinture. Je n'ai vu encore que des sabres, mais pas d'exécution. C'est justement la petite quantité d'hommes à sabres que l'on rencontre maintenant qui m'a fait constater un changement de régime, car l'an dernier on en voyait à chaque pas dans les rues. Je vous avoue que la première fois qu'on passe à côté de ces grands sabres, portés majestueusement, on sent comme un froid... Brrr ! Et pourtant les Japonais sont plus doux que leur réputation.

J'ai déjà visité une grande partie du Japon, à l'exception des Côtes occidentales qui sont peu explorées. L'année dernière nous sommes partis de Yokohama pour aller en Chine. Nous avons d'abord relâché à Kobé-Hiogo, près d'Ozaka, où s'est commis le massacre d'un aspirant et de huit matelots du *Dupleix*.

Kobé est à l'entrée de la mer intérieure du Japon, dont les Français ont dernièrement terminé l'hydrographie. Vous ne pouvez vous imaginer rien de plus beau, de plus grandiose et de plus pittoresque que ces grandes collines, séparées par des vallées profondes, aboutissant à la mer, et laissant une large plaine livrée à l'agriculture. Les plus beaux arbres de nos pays bretons, les plus belles fleurs de nos jardins, les plus belles plantations du monde, recouvrent partout ce riche terrain, dont on ne peut dire la couleur. Au milieu de ces splendides bouquets de ver-

dure, vous apercevez de coquettes petites cases japonaises, entourées de jardins et de vergers. Rien n'est joli comme ces paysages. Nous avons à bord des officiers qui ont parcouru tous les pays du globe ; pour mon compte, j'en connais pas mal, eh bien ! tous, sans exception, nous restons sous le charme de cette belle nature.

Les Japonais sont essentiellement artistes, et savent profiter de toutes les richesses du sol où Dieu les a fait naître ; dans leurs habitations, qui sont d'une excessive propreté, on reconnaît le goût artistique dans toute sa simplicité. On vante beaucoup les bibelots du Japon ; c'est une réputation quelque peu usurpée. Du reste, ce n'est pas par les étalages des boutiques qu'il faut juger les Japonais, c'est dans leur intérieur. Là, tout est soigné, propre et gracieux, sans luxe ; des tableaux à l'encre de chine, des vases charmants, des coupes en bronze servant de pôts à fleurs, des objets en laque admirables, des meubles comme n'en feraient les plus forts ébénistes, et jusqu'aux moindres ustensiles de ménage ; rien n'est à moitié fait, rien n'est disparate. Les plus belles pièces qu'on puisse acheter, fort cher du reste, proviennent des cases des nobles ruinés.

Dans la mer intérieure, que nous avons traversée en deux jours, nous avons constamment navigué entre de hautes montagnes verdoyantes, au pied desquelles brillent une foule de petits villages. Nous avons relâché deux fois, et ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous nous hasardions à descendre à terre ; une fois rendus nous avions honte de nos craintes chimériques. Ces gens, peu habitués pourtant à voir des Européens, étaient polis, empressés, et même désintéressés ; nous avons appris plus tard que ce désintéressement leur était commandé par leur seigneur. A la sortie de la mer intérieure, nous pas-

sâmes devant Simonosaki , grand port japonais , interdit aux étrangers , et qui nous a paru énormément peuplé. Les Français l'ont bombardé il y a quelques années, à la suite de dommages causés à des nationaux.

Huit jours après nous mouillâmes à Tchéfoo , petit port situé dans le golfe de Petchéli. C'est là que nos troupes furent campées et ravitaillées avant de se diriger sur Pékin. Nous y avons conservé un petit établissement occupé par un aide-commissaire chargé du service administratif et du vice-consulat. En face de Tchéfoo, à 7 milles, se trouve la petite île de Kung-Tung-Tou, où nous avons établi une ambulance dirigée par un médecin de la marine. Tout ce pays nous a fait une bien triste impression de loin , et en descendant à terre, nous éprouvâmes un vrai désappointement. Pourtant on y vit pas mal, et tous les fruits de France y poussent. Mais la Chine n'a rien de pittoresque ; les Chinois sont sales, voleurs, lâches et insolents ; les Chinoises, avec leurs pieds mutilés, sont disgracieuses et naturellement laides ; de vrais magots en pâte. Pendant cinq mois nous fîmes de tristes réflexions sur cette maudite rade ; pour comble de malheur, c'est justement pendant ce long séjour que nous avons été privés de nouvelles de nos familles. Par une *étourderie* d'un petit employé des postes, les correspondances du *Cosmao* étaient expédiées à Cherbourg, tandis que celles du *Dupleix*, que nous remplacions, arrivaient en Chine.

Nous avons été distraits de nos ennuis par deux excursions dans le golfe. Nous sommes allés d'abord à Nanghaï, où commence la grande muraille de la Chine ; elle forme écueil sur l'eau à une assez bonne distance de la plage. Nous avons fait environ une lieue sur le sommet de cette fameuse muraille dont j'ai arraché un morceau, que je compte déposer au Musée de la Société à mon retour en

France. Ne vous figurez pas que ce soit un morceau de porcelaine ; non ! C'est tout bonnement une énorme brique en terre grise, mêlée de sable et de graviers. Voilà de quoi se compose la grande muraille de la Chine sur un parcours de 1,500 lieues environ. Ce qui fait croire en Europe qu'elle est en porcelaine, c'est qu'autour de Pékin, cette muraille est coupée par des portes et des bastions construits en blocs de faïence. Le ciment qui relie les briques est encore assez dur ; j'en ai aussi un morceau. La plate-forme de ce gigantesque rempart crénelé a environ 10 à 12 mètres de large ; sa hauteur est de 20 mètres ; il y a en dedans des murs de soutènement tous les 40 mètres à peu près. Des tours hexagonales surmontant les angles des bastions à une distance de 3 ou 400 mètres. Tout cela est en ruines, mais c'est un travail de géants ! On aperçoit le sillage de cette fortification dans les sinuosités des montagnes qui bordent la mer. C'est très-curieux à voir, et si l'on est heureux d'avoir fait ce voyage, c'est plutôt par un effet moral que par la beauté du tableau.

En quittant Nanghai, nous sommes allés mouiller devant les forts de Taku, qui défendent l'entrée du Peïho. Les fortifications sur lesquelles a flotté le drapeau de la France, sont constamment en réparations. Construites en terre et en torchis, elles sont à chaque saison de pluies démolies presque entièrement. Quand nous nous sommes présentés à la porte du fort central, nous avons été introduits par un gros chinois, soi-disant mandarin et ingénieur. On travaillait avec une grande activité, et l'épaisseur des terrassements devait être triplée. En somme ils n'ont pas l'air bien terribles ; ce qui défend le mieux l'entrée de Peïho, c'est la configuration du terrain ; le Coamao, mouillé à cinq milles de ces forts, s'enfonçait d'un mètre dans la vase à marée basse ; or les gros bâtiments doi-

vent être mouillés hors de vue. Les petites canonnières seules peuvent remonter le fleuve ; nous en avons du reste deux à Tientsin. Du haut des forts nous considérons cet immense pays plat et marécageux , et nous songions avec tristesse aux malheureux soldats qui ont été obligés de manœuvrer sur ce terrain fangeux et glissant, sans un arbre, sans un abri !...

Après avoir successivement visité plusieurs autres baies du golfe, nous allâmes prendre nos quartiers d'hiver à Shang-haï, puis à Hong-Kong, et enfin à Manille, où, au mois de janvier, nous avions une chaleur de 35°. C'est en avril dernier que nous revînmes à Yokohama ; deux mois de séjour nous ont permis d'apprécier cette bonne rade. Nous avions à terre des promenades ravissantes et des relations fort agréables.

Il y a un mois, l'amiral Garnault nous donna l'ordre de visiter les côtes orientales du Japon ; c'est de ce charmant voyage que nous revenons, et nous sommes en calme plat ! Borée ne paraît pas bien décidé à pousser notre nacelle sur la vague endormie.

Nous avons mouillé dans deux baies non accessibles aux étrangers. Grâce à Son Excellence M. le Ministre des affaires étrangères de Sa Majesté l'empereur du Japon, qui a bien voulu nous gratifier d'une grande pancarte, servant de lettre d'introduction, nous avons pu circuler librement. Nous avons visité de vraies villes japonaises, et pu voir les Japonais chez eux, non encore initiés aux mœurs européennes. Mais à quel prix, bon Dieu ! Nous étions l'objet d'une curiosité fatigante ; on nous suivait en colonnes serrées ; les moutards s'empêtraient dans nos jambes, les hommes tâtaient nos vêtements, prenaient nos manches pour regarder nos galons, et poussaient la curiosité jusqu'aux profondeurs de nos poches. Ils riaient de notre

France. Ne vous figurez pas que ce soit un morceau de porcelaine ; non ! C'est tout bonnement une énorme brique en terre grise, mêlée de sable et de graviers. Voilà de quoi se compose la grande muraille de la Chine sur un parcours de 1,500 lieues environ. Ce qui fait croire en Europe qu'elle est en porcelaine, c'est qu'autour de Pékin, cette muraille est coupée par des portes et des bastions construits en blocs de faïence. Le ciment qui relie les briques est encore assez dur ; j'en ai aussi un morceau. La plate-forme de ce gigantesque rempart crénelé a environ 10 à 12 mètres de large ; sa hauteur est de 20 mètres ; il y a en dedans des murs de soutènement tous les 40 mètres à peu près. Des tours hexagonales surmontent les angles des bastions à une distance de 3 ou 400 mètres. Tout cela est en ruines, mais c'est un travail de géants ! On aperçoit le sillage de cette fortification dans les sinuosités des montagnes qui bordent la mer. C'est très-curieux à voir, et si l'on est heureux d'avoir fait ce voyage, c'est plutôt par un effet moral que par la beauté du tableau.

En quittant Nanghai, nous sommes allés mouiller devant les forts de Taku, qui défendent l'entrée du Peiho. Les fortifications sur lesquelles a flotté le drapeau de la France, sont constamment en réparations. Construites en terre et en torchis, elles sont à chaque saison de pluies démolies presque entièrement. Quand nous nous sommes présentés à la porte du fort central, nous avons été introduits par un gros chinois, soi-disant mandarin et ingénieur. On travaillait avec une grande activité, et l'épaisseur des terrassements devait être triplée. En somme ils n'ont pas l'air bien terribles ; ce qui défend le mieux l'entrée de Peiho, c'est la configuration du terrain ; le *Coamao*, mouillé à cinq milles de ces forts, s'enfonçait d'un mètre dans la vase à marée basse ; or les gros bâtiments doi-

vent être mouillés hors de vue. Les petites canonnières seules peuvent remonter le fleuve ; nous en avons du reste deux à Tientsin. Du haut des forts nous considérons cet immense pays plat et marécageux , et nous songions avec tristesse aux malheureux soldats qui ont été obligés de manœuvrer sur ce terrain fangeux et glissant, sans un arbre, sans un abri !...

Après avoir successivement visité plusieurs autres baies du golfe, nous allâmes prendre nos quartiers d'hiver à Shang-haï, puis à Hong-Kong, et enfin à Manille, où, au mois de janvier, nous avions une chaleur de 35°. C'est en avril dernier que nous revînmes à Yokohama ; deux mois de séjour nous ont permis d'apprécier cette bonne rade. Nous avions à terre des promenades ravissantes et des relations fort agréables.

Il y a un mois, l'amiral Garnault nous donna l'ordre de visiter les côtes orientales du Japon ; c'est de ce charmant voyage que nous revenons, et nous sommes en calme plat ! Borée ne paraît pas bien décidé à pousser notre nacelle sur la vague endormie.

Nous avons mouillé dans deux baies non accessibles aux étrangers. Grâce à Son Excellence M. le Ministre des affaires étrangères de Sa Majesté l'empereur du Japon, qui a bien voulu nous gratifier d'une grande pancarte, servant de lettre d'introduction, nous avons pu circuler librement. Nous avons visité de vraies villes japonaises, et pu voir les Japonais chez eux, non encore initiés aux mœurs européennes. Mais à quel prix, bon Dieu ! Nous étions l'objet d'une curiosité fatigante ; on nous suivait en colonnes serrées ; les moutards s'empêtraient dans nos jambes, les hommes tâtaient nos vêtements, prenaient nos manches pour regarder nos galons, et poussaient la curiosité jusqu'aux profondeurs de nos poches. Ils riaient de notre

France. Ne vous figurez pas que ce soit un morceau de porcelaine ; non ! C'est tout bonnement une énorme brique en terre grise, mêlée de sable et de graviers. Voilà de quoi se compose la grande muraille de la Chine sur un parcours de 1,500 lieues environ. Ce qui fait croire en Europe qu'elle est en porcelaine, c'est qu'autour de Pékin, cette muraille est coupée par des portes et des bastions construits en blocs de faïence. Le ciment qui relie les briques est encore assez dur ; j'en ai aussi un morceau. La plate-forme de ce gigantesque rempart crénelé a environ 10 à 12 mètres de large ; sa hauteur est de 20 mètres ; il y a en dedans des murs de soutènement tous les 40 mètres à peu près. Des tours hexagonales surmontant les angles des bastions à une distance de 3 ou 400 mètres. Tout cela est en ruines, mais c'est un travail de géants ! On aperçoit le sillage de cette fortification dans les sinuosités des montagnes qui bordent la mer. C'est très-curieux à voir, et si l'on est heureux d'avoir fait ce voyage, c'est plutôt par un effet moral que par la beauté du tableau.

En quittant Nanghai, nous sommes allés mouiller devant les forts de Taku, qui défendent l'entrée du Peïho. Les fortifications sur lesquelles a flotté le drapeau de la France, sont constamment en réparations. Construites en terre et en torchis, elles sont à chaque saison de pluies démolies presque entièrement. Quand nous nous sommes présentés à la porte du fort central, nous avons été introduits par un gros chinois, soi-disant mandarin et ingénieur. On travaillait avec une grande activité, et l'épaisseur des terrassements devait être triplée. En somme ils n'ont pas l'air bien terribles ; ce qui défend le mieux l'entrée de Peïho, c'est la configuration du terrain ; le *Cosmao*, mouillé à cinq milles de ces forts, s'enfonçait d'un mètre dans la vase à marée basse ; or les gros bâtiments doi-

vent être mouillées hors de vue. Les petites canonnières seules peuvent remonter le fleuve ; nous en avons du reste deux à Tientsin. Du haut des forts nous considérons cet immense pays plat et marécageux , et nous songions avec tristesse aux malheureux soldats qui ont été obligés de manœuvrer sur ce terrain fangeux et glissant, sans un arbre, sans un abri !...

Après avoir successivement visité plusieurs autres baies du golfe, nous allâmes prendre nos quartiers d'hiver à Shang-haï, puis à Hong-Kong, et enfin à Manille, où, au mois de janvier, nous avions une chaleur de 35°. C'est en avril dernier que nous revînmes à Yokohama ; deux mois de séjour nous ont permis d'apprécier cette bonne rade. Nous avions à terre des promenades ravissantes et des relations fort agréables.

Il y a un mois, l'amiral Garnault nous donna l'ordre de visiter les côtes orientales du Japon ; c'est de ce charmant voyage que nous revenons, et nous sommes en calme plat ! Borée ne paraît pas bien décidé à pousser notre nacelle sur la vague endormie.

Nous avons mouillé dans deux baies non accessibles aux étrangers. Grâce à Son Excellence M. le Ministre des affaires étrangères de Sa Majesté l'empereur du Japon, qui a bien voulu nous gratifier d'une grande pancarte, servant de lettre d'introduction, nous avons pu circuler librement. Nous avons visité de vraies villes japonaises, et pu voir les Japonais chez eux, non encore initiés aux mœurs européennes. Mais à quel prix, bon Dieu ! Nous étions l'objet d'une curiosité fatigante ; on nous suivait en colonnes serrées ; les moutards s'empêtraient dans nos jambes, les hommes tâtaient nos vêtements, prenaient nos manches pour regarder nos galons, et poussaient la curiosité jusqu'aux profondeurs de nos poches. Ils riaient de notre

gaité et de notre bonne humeur, ils échangeaient leur tabac pour le nôtre (et nous y perdions!) enfin ils nous offraient même du thé chez eux. Mais, hélas! nous faisons fuir les femmes!... C'est dur, jamais cela n'était arrivé à des chevaliers français. Palsambleu! mesdames les Japonaises, vous êtes bien difficiles.

Dans la baie de Sendaï, pour nous rendre à la ville principale, Itchinomaki, nous avons abordé à une première rivière fort pittoresque; de là, et pendant au moins deux lieues, nous avons suivi le bord de la mer sous un immense rideau d'arbres, et sur une route large et plate. De tous côtés des habitations charmantes, des pagodes, des champs immenses de blé, de riz, de lin, de chanvre et de légumes de toutes sortes, le tout entremêlé de rizières.

Enfin, le long de la route il y avait une haie de chèvre-feuille qui nous rappelait les parfums de la Bretagne. C'est la plus délicieuse promenade que j'aie faite depuis bien longtemps.

Nous avons quitté Sendaï pour aller mouiller dans la baie de Nanbu, un vrai bijou. On y pénètre par un goulet étroit, formant un coude brusque vers le sud-ouest, en sorte que du mouillage on se serait cru dans un lac. Ici nous n'avons trouvé qu'un petit village assez misérable, au milieu d'une nature splendide. C'est là que j'ai fait tourner le lait d'une nourrice en tuant un corbeau, au vol, d'un coup de revolver; elle m'a pris pour un être surnaturel; je l'ai consolée en lui offrant ce corbeau, et en lui disant qu'on en pouvait faire un excellent potage.

Dans ces deux baies chacun s'est livré à des plaisirs différents; la chasse et la pêche fournissaient des plats succulents à tout le monde. Moi je revenais à bord avec des brassées de belles fleurs; c'est une passion que je tiens de ma mère.

Notre dernière relâche s'est effectuée à Hakodadi, dans le sud de l'île Yesso. C'est moins joli et surtout moins intéressant ; au milieu de la ville japonaise, adossée à une presque île rocheuse, habitent une quarantaine d'Européens. dont un négociant français et deux missionnaires ; ils sont tous mal ensemble ; il est vrai qu'il y a quatre Européennes ; cela suffit largement pour mettre la discorde. Ce mouillage est triste comme la ville, on doit y attraper vite le spleen ; il faut aller chercher la campagne à quatre ou cinq lieues.

On se demande ce que peuvent faire deux missionnaires dans ce pays où il n'y a qu'un Français qui ne croit ni à Dieu ni au Diable, et trente-neuf Américains, Anglais ou Russes. Quant à faire de la propagande dans la population japonaise, ils n'ont garde de s'en mêler. Un décret du Mikado condamne à la peine de mort tout Japonais ou Japonaise qui se laissera endoctriner par un missionnaire ; le même décret condamne à l'expulsion immédiate tout missionnaire pris en flagrant délit de propagande. Ce décret a été publié dans les journaux et chacun a pu le lire ; on aurait bien dû en communiquer des exemplaires aux rédacteurs de la *Propagation de la Foi*. C'est un bien mauvais service à rendre aux missionnaires et à la religion que d'exposer ces hommes à s'encroûter dans l'inaction, et à susciter parmi les esprits forts des réflexions moqueuses.

Il existe à vingt lieues d'Hakodadi, dans les montagnes qui bordent la baie des Volcans, à l'est, une peuplade d'individus dont le type se rapproche extraordinairement du type européen. Ce sont de beaux hommes, blancs, avec de grandes barbes noires et des cheveux bouclés, coupés ras sur le sommet de la tête ; leurs femmes n'ont rien de remarquable. Cette peuplade se nomme les Aïnos ; on les prétend anciens possesseurs du Japon. Ils parlent une

sorte de japonais que l'on comprend ; leur organe est doux comme leur physionomie ; ils sont de mœurs faciles, à condition qu'en ne les dérange pas. Ils font le commerce de fourrures et de soie avec les Japonais ; ils approvisionnent aussi le marché d'Hakodadi. Nous sommes allés, à cheval, visiter leur pays, accompagnés d'un missionnaire.

Dans une quinzaine de jours, nous allons encore faire nos adieux au Japon. Hélas ! c'est pour retourner en Chine, où nous devons passer l'hiver. On devient philosophe en naviguant.

Il viendra bien un jour où nous dirons adieu à la Chine et au Japon, pour aller revoir le plus beau pays du monde : la France ! — Ah ! comme on apprécie bien sa qualité de Français, surtout en pays étranger. La malheureuse guerre qui nous a tous mis en deuil, n'a rien enlevé, je vous l'assure, à notre prestige national ; on sait que nous portons bien haut l'honneur du pavillon. Les nombreuses relations que nous avons avec les officiers et les résidents étrangers, flattent notre amour-propre, en ce qu'elles sont une preuve évidente de la haute estime que l'on a pour le nom de Français.

Mais ne parlons pas politique... Je me suis laissé entraîner déjà trop loin par le récit de mes impressions de voyages, et je vous en demande pardon. Je voulais simplement me rappeler à votre bon souvenir, et vous prier d'être mon interprète auprès de ces Messieurs de la Société, à la sympathie desquels je tiens par dessus tout.

Veuillez bien agréer, etc.

EUGÈNE LAVISÉ,

Officier d'administration de la corvette à vapeur
le *Cosmao*, station de Chine et Japon.

LES GOUTTES DE PLUIE

BLUETTE.

Goutte d'eau, perle si petite,
Frappant aux vitres doucement,
Toi qui viens du ciel, dis moi vite
Ce que tu sais, car tout m'invite
A chercher ton secret charmant.

Le monde, hélas ! te calomnie,
La pluie est maudite parfois,
Mais combien j'aime l'harmonie
De la chanson indéfinie
Que murmurent tes mille voix !

Tu sais répondre à la pensée,
Mélancolique comme toi,

Qui, dans la poitrine oppressée,
Surgit à ta voix cadencée,
Agite et cause de l'émoi.

Qui n'a pas dans un coin de l'âme
Quelque passé, quelqu'avenir,
Une lueur, la moindre flamme,
Un nom d'enfant, un nom de femme,
Une espérance, un souvenir !

D'abord tu tombes nonchalante,
Frappant à petits coups discrets,
Nous disant : J'arrive, je chante,
Ecoutez ma voix douce et lente
Qui va vous dire ses secrets.

Parle donc, perle merveilleuse,
Et si mon cœur est attristé,
De mon bonheur, sois soucieuse,
Berce ma pensée anxieuse
Avec un refrain enchanté.

La goutte d'eau, je le confesse,
Qui vient ainsi nous visiter,
Apporte parfois la tristesse,
La crainte dont le poids oppresse,
Le soupçon qui nous fait douter.

Notre cœur ému bat plus vite,
Cherchant à scruter les destins,
Quand l'averse se précipite,
Le long des vitres l'eau s'agite,
Eveillant tous nos noirs lutins.

Ils viennent frapper en cadence
Sur notre cœur, dans chaque pli,
Amenant avec persistance,
La crainte que donne l'absence,
La peine que cause l'oubli.

Leurs mille bruits suivent sans cesse
Nos songes au loin égarés,
Cherchons nous grandeur ou richesse,
La pluie a des chants de tristesse
Pour briser nos rêves dorés.

Ils montrent au cœur d'une mère
Des dangers qui n'existent pas,
Menaçant la tête si chère
Du petit être qui, sur terre,
Repose calme entre ses bras.

Ils rendent notre âme inquiète,
Se plaisent à nous tracasser.

Ces gouttes d'eau que le vent jette
Semblent les pleurs qu'une coquette
Peut-être nous fera verser.

C'est le cortège inévitable
Des pressentiments douloureux
Qui, par le beau tems le plus stable,
Mettent un point noir redoutable
A l'horizon des plus heureux.

C'est enfin la maussade foule
De tous nos chagrins agrandis,
Torrent déchaîné qui s'écoule
Et que l'esprit malade roule
Au gré de cent lutins maudits.

Noirs lutins au grelot sonore,
Comment faire pour vous chasser ?
Ce désir pourtant me dévore.
La pluie est là qui tombe encore,
Comment faire pour vous lasser.

Mais j'y songe, vilaine pluie,
Je dois pouvoir te dominer :
Ma vitre humide, je l'essuie,
Je chasse un rêve qui m'ennuie,
N'as-tu que des pleurs à donner ?

Bravant ta plainte persistante,
Apprends que sous de chauds abris,
Autour de moi le bonheur chante,
Grâce à ce prisme tout m'enchanté,
Lorsque tu tombes, je souris.

Quand tu prends ton essor des nues,
Sans peur je te vois accourir,
A frapper quand tu t'évertues,
Tes gouttes d'eau sont retenues
Par ma vitre, et viennent mourir.

Tu voulais n'être que morose,
Apprends que Dieu par qui tu viens
Te donne à nous pour autre chose :
Tu rafraîchis aussi la rose,
Tu nous apportes mille biens.

Grâce à toi, je vois apparaître
Mon jardin qui va s'embellir,
Je vois les feuilles des bois naître,
Et mon puits, desséché peut-être,
Grâce à l'orage se remplir.

J'aperçois autour de ma porte
Mon jasmin aux douces senteurs,

Disant : Ton retour me transporte,
Maître, pour te fêter j'apporte
Nouveaux parfums, nouvelles fleurs.

J'entends, dans ma chère demeure,
Et bravant les flots menaçants,
Ma pendule qui sonne l'heure,
Pauvre solitaire qui pleure
Nuit et jour les amis absents.

Cette chanson, ce doux murmure
Qui parle à mon cœur soucieux,
De mon jardin, de sa parure,
De mon bonheur qui me rassure,
Vient d'une goutte d'eau des cieux.

Petite pluie, ô ma mignonne,
Tombe donc, je suis rassuré,
J'ai pu te maudire, pardonne !
Mes lutins, je les abandonne,
Tu caches un rayon doré.

Ce terrible et sombre nuage
Qui possède des yeux si noirs,
Qui nous inonde dans sa rage
N'est après tout que de passage,
Tristes matins ont de beaux soirs.

Qu'ai-je dit ?.. le rayon s'élance,
Te chassant vers un autre lieu,
Tu portes aux champs l'abondance,
Laisse à mon âme l'espérance,
Chère petite pluie, adieu !...

A. JOUBERT..



NOTE

SUR LES ANTIQUITÉS DE L'ÉTAT DE VERA-CRUZ, MEXIQUE

Par Hugo FINK, de Cordova

TRADUCTION PAR M.^{ED.} JARDIN.

Quelques remarques générales, relatives aux traces laissées par les Aborigènes de l'Etat de Vera-Cruz, pourront offrir quelque intérêt. Habitant, depuis 28 ans, cette partie du Mexique (Cordova, Huatusco et Mercador), et pendant mes nombreuses excursions botaniques, j'ai eu d'excellentes occasions de les étudier. Ces traces sont de deux espèces différentes, la première, qui se rapporte à une population à demi-barbare; l'autre, à un peuple à moitié civilisé, qui pendant une longue suite d'années doit avoir vécu comme voisin du précédent, mais dans un état d'hostilité continuel.

De même que les descendants actuels des Aztecs, ce peuple, à moitié plongé dans la barbarie, bâtissait ses maisons, ou plutôt ses huttes, en bois léger, et formait le toit de feuilles de palmier ou d'herbes sèches. Il ne lui fallait rien de plus dans un climat tropical où le thermomètre ne descend jamais plus bas que 55° Fahrenheit (12°78

centigrades). Il ne reste aucune trace de ces constructions, et si nous n'avions ces innombrables amas de pierres de différentes dimensions, les uns groupés, les autres isolés, nous en arriverions à cette conclusion, ou que ces peuples n'avaient pas d'habitations, ou que le pays était très-peu habité.

Le contraire existe. Dans tout l'Etat de Vera-Cruz, il est est à peine un pied de terre où les fouilles ne mettent au jour soit un couteau d'obsidienne brisé, soit des fragments de poterie : le pays tout entier est sillonné de murailles de pierre, bâties parallèlement et destinées à empêcher l'éboulement des terres pendant les averses torrentielles de la saison des pluies. Le nombre de ces lignes de pierre montre clairement que même les plus pauvres terres, que de nos jours personne ne voudrait cultiver, étaient utilisées par les habitants. De plus, quand nous considérons que leurs instruments d'agriculture étaient très-primitifs ou presque nuls, et que, par suite, il leur fallait, pour subvenir à leurs besoins, une plus grande surface de terrain, nous arrivons à cette conclusion que la population doit avoir été très-considérable ou au moins aussi grande que celle des régions les plus habitées de l'Europe. Il n'est pas arrivé à ma connaissance que dans cette partie du Mexique on ait rencontré quelques traces d'instruments en fer ou en cuivre.

Les petits monticules voisins des habitations ont la forme d'un parallélogramme et ne dépassent pas 27 pouces de hauteur. Leur longueur est de 5 à 12 verges (1), leur largeur, de 2 à 4.

Des fouilles dans l'intérieur ne donnent aucun résultat.

(1) Yard impérial, mesure anglaise qui vaut 0m,944. (*Ann. du Bureau des Longitudes*. 1870).

On rencontre une seconde espèce de monticules, en forme de cône, toujours isolés. Ils sont composés de pierres et de terre peu serrées et de différentes dimensions. Quelques-unes ont 5 verges de haut, avec un diamètre de 5 à 20 verges. Une fouille opérée dans l'un d'eux mit à jour un large pot d'argile cuite, rempli de cendres. Mais en général on ne trouve rien dans ces amas de pierres.

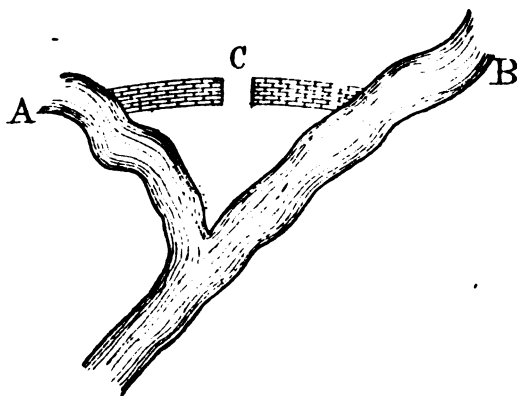
La troisième espèce de monticules est aussi construite en pierres faiblement serrées les unes contre les autres et en terre; ils ont la forme d'un parallélogramme dont les petits côtés regardent l'est et l'ouest. Ils ont de 5 à 6 verges de haut avec une surface plane de 3 à 5 verges de large, pendant que la base varie de 8 à 20 verges. On en trouve de 25 à 200 verges de long.

Quelquefois plusieurs de ces constructions sont réunies, formant une place encaissée qui devait servir de forteresse. D'autres constructions ont leur surface extérieure revêtue de maçonnerie, mais l'intérieur ne consiste encore qu'en pierres çà et là mêlées à de la terre.

Près des rivières, où les pierres sont plus abondantes, ces *tumuli* sont de plus grande dimension. C'est principalement dans cette dernière classe qu'on trouve des idoles, des instruments de labourage et des armes de guerre, gisant çà et là ou renfermées dans de profonds compartiments carrés, faits en maçonnerie.

Les monticules qu'on vient de décrire forment la transition avec ces constructions qui sont complètement faites d'une maçonnerie solide. Je ne parle que de celles qu'on trouve près de Cordova, Huatusco, Cotastla et dans l'état de Vera-Cruz. Une particularité de ces dernières ruines, c'est qu'elles sont toutes situées à la jonction de deux

ravines, *barrancons canones*, et qu'on se servait de ces



constructions comme de forteresses, à cause de leur inexpugnabilité.

Beaucoup de ces chemins creux les plus larges avaient sur les côtés des précipices de 300 à 1000 pieds, qui préservaient les habitants réfugiés sur les flancs, de sorte qu'il n'était plus besoin que de construire un mur de A en B en laissant une petite entrée vers le milieu C, pour servir de passage, lequel pouvait être barricadé en temps de guerre.

Entre Zacuapan et Tlacotepec, au Rancho del Castillo, à Matlaleuca, à Cotastla et à Consoquitta, on peut encore voir de semblables constructions, en assez bon état de conservation. L'intérieur de ces enceintes fortifiées est, en général, de quatre à cinq milles en carré (1) et pouvait être mis en culture en temps de guerre.

(1) Le mille anglais (yard impérial 1760 verges) vaut 1609 mètres 31 cent. et une fraction. Le yard carré vaut 0m^c.8361

(Ann. du Bureau des Longitudes 1870.)

Le mur AB est, en général, haut de quatre à cinq verges, et soutient à l'intérieur des terrassements en forme de marches pour arriver jusqu'au sommet. En d'autres endroits, il existe une série de murs demi-circulaires, de dimensions graduées, avec des couloirs entre chacun d'eux, pour ne permettre qu'à une personne à la fois de passer de l'un sur l'autre. Le plus avancé est quelquefois percé de meurtrières, au travers desquelles on pouvait lancer des flèches.

On trouve un grand nombre de ruines dans l'intérieur de ces fortifications, des monticules, des autels, des routes bien nivelées avec fondations en mortier. La plupart de ces monuments offrent encore des marches bien conservées conduisant jusqu'au sommet. Dans quelques-uns on trouve de très-petits pots d'argile remplis de cendre.

Les simples monticules de pierres perdues et de terre, et les monuments qu'on vient de mentionner en dernier lieu, font aisément reconnaître deux genres de populations : l'une à demi-barbare, l'autre assez avancée en civilisation, vivant continuellement en guerre l'une contre l'autre, et pour ce motif arrêtant la civilisation au point où elle fut trouvée à l'arrivée de Cortéz et de ses Espagnols.

La civilisation a, dans tous les pays, marché très-gardeusement et a dû commencer dans les pays chauds. Ce fut en Asie, en Afrique, dans les parties tropicales de la Chine, de la Syrie, de l'Egypte, etc., où nous rencontrons les plus anciens monuments, que le peuple, il y a plus de 3,000 ans, avait fait quelques progrès. Les habitants des régions plus froides étaient alors dans un état de barbarie complet et ne recevaient de civilisation que par le contact avec leurs voisins ou par leurs conquêtes. On peut s'en rendre compte de la manière suivante : La première

connaissance que nous avons de l'homme a lieu dans un climat intertropical ; c'est là que la végétation est luxuriante pendant toute l'année , que les fruits de toute espèce sont abondants et qu'ils lui fournissent sans travail la nourriture dont il a besoin. C'est là qu'un climat chaud dispense de s'abriter contre le froid. C'est là enfin que les premiers besoins une fois satisfaits , l'homme étant doué d'une imagination vive, ce qui est naturel aux peuples des pays chauds , eut le loisir de faire travailler son esprit pour améliorer sa condition. Un pas suivit l'autre, créant chaque jour de nouveaux besoins. Ceux qui furent doués d'un bras vigoureux s'imposèrent aux plus faibles et les obligèrent à travailler pour eux ou pour la communauté. C'est ainsi que la civilisation fit des progrès gradués.

Transportons-nous maintenant dans les froides latitudes. Les habitants primitifs de ces contrées avaient à se garantir du mauvais temps en hiver, ce qui les obligeait à devenir chasseurs, afin de tuer les bêtes sauvages qui devaient leur servir pour se vêtir et pour repousser les atteintes de la faim. On ne pouvait cueillir de fruits sauvages qu'en été et en automne. Ils étaient d'ailleurs bien moins abondants que sous les Tropiques, de sorte que tout le temps de ces peuples se passait à subvenir aux nécessités de leur existence ou à se préserver contre le froid de l'hiver ; continuellement esclaves de leurs besoins , ils n'avaient aucun loisir pour améliorer leur condition.

L'histoire a montré que tel a été le cas de toutes les contrées froides, et que la civilisation n'a fait que très-peu de progrès, tant que ses habitants n'ont pas été en contact avec les peuplades des régions plus méridionales.

Pareille chose est arrivée en Amérique. Où trouvons-nous les traces de la civilisation la plus avancée dans ce continent ? Est ce dans le Canada, la Nouvelle-Angleterre,

l'Orégon ou la Patagonie? Non, c'est dans l'Amérique tropicale. Les mêmes causes ont produit les mêmes effets. Le Pérou, l'Equateur, le Yucatan et le Mexique, pays situés entre les Tropiques, ont fait les premiers pas vers le progrès; les monuments qui existent encore le prouvent suffisamment.

De Palenque, dans l'Yucatan et de Quito, dans l'Equateur, considérés comme centres, la civilisation s'est répandue vers le Nord et vers le Sud; mais elle a trouvé une bien plus grande résistance de la part des tribus sauvages, que dans l'ancien continent. Dans quelques parties chaudes du nouveau, telles que la Guyane, le Brésil, des causes climatiques ont retardé ce progrès, les inondations annuelles, le nombre excessif d'insectes, particulièrement les moustiques, les bêtes sauvages, etc., etc.

Les premiers progrès de la civilisation étant faits, les tribus sauvages du voisinage, parmi lesquelles nous pouvons compter les Aztecs, qui ne paraissent avoir différé en rien de leurs contemporains les Comanches, les Arrapaches, les Sioux, etc., firent, comme les anciens peuples scandinaves, irruption chez leurs voisins plus sud, détruisant en détail ce que ces derniers avaient édifié, mais acceptant une part des avantages dont jouissaient les peuples conquis. Les habitants du centre Amérique étaient beaucoup plus avancés en civilisation avant l'irruption de ces tribus barbares qu'à l'arrivée de Cortez. On en a les preuves dans les ruines qui existent encore. Ce fut un grand malheur, car ces sauvages, moins dociles que les Goths, étaient lents à retirer des avantages de leurs conquêtes. Accoutumés à une vie errante, habiles dans l'art de la guerre, ils détruisaient en quelques années le travail de plusieurs siècles. Ils commencèrent un règne de ter-

reur. Les vaincus furent obligés de travailler pour les vainqueurs, élevant ces grossiers monuments, tels que les amas de pierres, les pyramides de Cholulu et d'autres ouvrages semblables, qui ne pouvaient être issus que de l'imagination de ces demi-sauvages et exécutés par un peuple complètement réduit en esclavage. Mais cela n'eut qu'un temps, les vainqueurs acceptèrent de leurs vassaux les avantages qui pouvaient leur convenir, de sorte que si les Espagnols n'étaient pas arrivés, la civilisation aurait fait de nouveaux progrès, puisqu'alors les Aztecs étaient assez forts pour tenir en respect toute irruption venant du Nord.

Les hiéroglyphes Aztecs sont trop obscurs pour nous permettre de pénétrer plus avant qu'un siècle ou deux au plus dans leur histoire. Les historiens espagnols ont donné un libre essor à leur vive imagination en exagérant, en torturant tout ce qui tombait sous leurs mains. Le clergé espagnol saisit et brûla tout ce qui pouvait jeter quelque lumière sur cette histoire, et écrivit suivant ce qui lui convenait le mieux. Les réels et seuls vrais documents que nous puissions consulter avec sûreté, sont les monuments, les ruines, les objets relatifs à l'industrie et à la guerre, qui existent encore. Toute autre chose ne pourrait que nous égarer.

Extrait du 20^e volume du *Smithsonian Institution*,
année 1871.



PROMENADE AU MUSÉE DE RENNES

Notice sur son origine, ses accroissements.

Recherches sur les principaux Tableaux qu'il renferme.

Entretenir nos lecteurs des origines du Musée de Rennes n'est pas un sujet bien nouveau. Les publications illustrées, le *Magasin pittoresque* et le *Musée des Familles*, entre autres, nous en ont donné des descriptions que tout le monde connaît ; et M. C. de Ris, dans son excellent ouvrage sur *Les Musées de Province* (1), nous en a raconté la formation, les accroissements, avec cette autorité et ce talent qui l'ont élevé au rang des critiques d'art les plus appréciés à notre époque.

Toutefois, lorsque l'année dernière, désirant, pour mes études personnelles, visiter les Musées de Bretagne (trop courte tâche malheureusement), je me souvins d'une note que l'auteur des *Musées de Province* avait] insérée dans sa première édition, en 1859, où il s'exprimait ainsi : « *Il ne reste qu'à souhaiter une seule chose, c'est que le catalogue*

(1) 1 vol. in-8°. Renouard, 1839. — 1 vol. in-12. Idem. 1872.

• soit rédigé avec un soin semblable à la conservation et à l'arrangement de la galerie, et réponde aux besoins de la science aussi bien que le classement matériel satisfait aux exigences de l'ordonnateur. » (Edit. in-12, 1872, p. 363.)

A la lecture de ce passage, l'idée me vint d'essayer une étude rectificative du catalogue en question ; l'intérêt était double pour moi , puisqu'il s'agissait de la première collection de la Bretagne, et d'un travail qui devait me servir de début , d'entrée en matière, pour les recherches plus longues et plus difficiles que je voulais entreprendre à Quimper.

Malgré la faiblesse d'un tel essai, il eut le bonheur d'être bien accueilli par les intéressés tout d'abord , puisqu'ils ont bien voulu m'en témoigner leur satisfaction dans les formes les plus courtoises , et par M. C. de Ris, dont l'indulgence a été pour moi un encouragement pour l'avenir.

Le travail que j'ai l'honneur de donner aujourd'hui au Bulletin n'est que l'épilogue en quelque sorte du Mémoire en question. J'ai dû supprimer toute la partie cataloguée de mon travail primitif, en un mot, tout ce qui se trouvant trop spécial à l'art et à son histoire, ne pouvait intéresser le lecteur qui n'en fait pas ses études ordinaires.

Je pense du reste qu'en raison des renseignements nouveaux ou des documents jusqu'à présent épars que j'ai réunis, des notes inédites que j'y ai insérées, grâce à la bienveillance de mes correspondants, ce sera peut-être là le complément de ce qui a été publié jusqu'à présent sur cet intéressant sujet.

En 1833, M. Eugène Dèveria commençait ainsi un article sur le Musée de Rennes (1) : « Vous arrivez par de sales

(1) Extrait de la *Revue de Bretagne*, décembre 1833.

« rues sur une sale place où il y a une sale église à côté
« d'un sale collège. Suivant votre guide, vous franchissez
« une grille de bois et entrez dans une cour toute pleine
« d'immondices. Vous voyez un tombeau de chaque-côté
« d'une porte, et un bas-relief en bronze ; alors, en dépit
« des murs noirs et mal crépis, vous vous dites qu'à ces
« enseignes ce pourrait bien être le Musée !... »

Or, tout est bien changé aujourd'hui ; les salles splendides et bien éclairées, où se trouve le Musée, dépendent du magnifique monument consacré aux Ecoles de médecine et de droit, toujours en face de cette église de Toussaints si maltraitée plus haut, et que des réparations bien conduites et bien entendues mettront dans peu de temps au-dessus de toutes critiques.

Je retrouve en 1843 dans le *Magasin pittoresque* (p. 301), un article qui nous donne les renseignements suivants sur les origines du Musée de Rennes, recherchées inutilement par les étrangers, dans la notice actuelle consacrée à cette galerie : « Fondé sous la Constituante au moyen d'envois
« de Paris, de dons et d'achats, il fut installé provisoire-
« ment, et tant bien que mal, dans les bâtiments de
« l'Évêché, mais en 1814, M. Soult, nommé gouverneur
« de Rennes, ayant besoin d'un local, ordonna de vider
« les lieux dans les quarante-huit heures. Les tableaux
« furent transportés à la hâte à la Mairie ou dans un
« magasin touchant à l'église de Toussaints. Les objets
« curieux, qui étaient en grand nombre, furent entassés
« dans des paniers, froissés, brisés dans le transport, »

A la date dont il s'agit (1814), le Musée ne renfermait que 42 tableaux, qui restèrent dans l'état dont nous venons de parler jusqu'en 1855, époque à laquelle ils furent placés dans le local actuel : « Cette année-là, le Conseil municipal

« prit une délibération, et, par un arrêté du maire, dont
« les motifs honorent autant l'administration qui l'a rendu
« que celui qui en a été l'objet, M. le docteur Aussant
« fut nommé directeur honoraire des Musées de la ville (1). »

Ces quelques lignes nous disent la part qu'avait déjà prise M. Aussant dans les améliorations et la conservation des Musées de la ville de Rennes. Il en resta pendant dix-sept ans le directeur et aussi le bienfaiteur, puisque sous sa haute direction ces collections se sont enrichies de beaucoup de tableaux et d'objets précieux lui ayant appartenu.

Le cadre qui m'est ici tracé ne me permet que de parler des peintures de ce beau Musée, et encore, de celles seulement qui m'ont le plus frappé, en me donnant l'occasion de quelques recherches.

Ce n'est pas que les collections de dessins fussent moins intéressantes; mais le temps que je devais passer au Musée ne m'en a pas permis l'examen. Ces dessins proviennent du cabinet de M. de Robien, qui les rassembla au XVIII^e siècle; la vente Crozat dut en fournir beaucoup, sans doute les plus intéressants et les moins contestables; M. C. de Ris pense cependant que beaucoup d'entr'eux, donnés comme originaux, ne sont que des copies, des imitations, des contre-épreuves, ou même des décalques sur papier transparent.

Pour en revenir au sujet qui seul doit nous occuper ici, j'aborderai, dans l'ordre du catalogue, l'école d'Italie, peu nombreuse et où beaucoup trop de copies remplacent les originaux absents.

Il y a cependant quelques belles toiles : de *Barbieri*

(1) Extrait du tome VIII des *Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*.

(*Giovanni Francesco*) dit le *Guerchin*, « une belle *Descente de Croix* » ; — de *Caliari* (*Paolo*) ou *Paul Veronèse* : « *Persée et Andromède* », d'un savant clair obscur ; — « un *Baptême du Christ* » ; — de *Lucas Gordiano*, « un *Saint-Laurent* » ; — de l'un des *Bassan*, l'excellente toile donnée sous le titre de « *Pénélope* », que Lejeune (t. 2, p. 90) attribue à *Jacques*, sans que M. C. de Ris confirme cette attribution.

Puis du *Guide* et du divin peintre d'*Urbino*, *Raffaello Sanzio*, des copies, dont quelques-unes passables, mais n'ayant pas assez de qualités pour nous faire oublier les originaux, qui nous manquent.

Les écoles allemande, flamande et hollandaise, sont ici les mieux partagées ; les yeux du visiteur s'arrêtent en entrant dans les galeries sur leurs splendides toiles dites d'église, assez nombreuses, et d'un choix de premier ordre. La « *Descente de Croix* » de *Gaspar de Crayer*, digne de *Rubens* et des plus grands maîtres, s'impose aux regards du spectateur le plus indifférent. Puis encore une œuvre très-rare de *Martin Hemskercke* « *Saint Luc peignant la Vierge* », — à laquelle M. C. de Ris consacre quelques lignes qu'il nous faut citer ici :

« Cette toile de *Martin Vanveen* ou *Martin Hemskercke* est un fort curieux tableau. Les personnages sont de grandeur naturelle, en pied. Saint Luc, à gauche, avec le bœuf à ses pieds, est occupé à la besogne que lui prête la tradition de l'Eglise. En face de lui, à droite, la Vierge tenant l'enfant Jésus qui donne une noix à un perroquet. Le fond représente un atelier de sculpture dans des proportions architecturales ; plusieurs statues de bronze dans des niches, une autre statue couchée à laquelle travaille un ouvrier. Il est signé en caractères bien nets des deux initiales M. H..... Les œuvres d'*Hemskercke* sont d'une

extrême rareté, ayant la plupart été détruites dans le sac de Harlem par les Espagnols en 1563 (1).

Examinons maintenant cette « *Madeleine repentante* », donnée, comme beaucoup trop de ses sœurs, à *Philippe de Champaigne* ; ce tableau, qui provient des églises de Paris, est fort beau, et peut avoir la couleur et quelques-unes des qualités attribuées au maître.— Une « *Sainte Famille* » donnée à *Antoine Van Dick*, superbe, mais dont les restaurations inachevées se laissent trop voir, ainsi que le témoignent certaines taches laissées dans la robe bleue de la Vierge. Arrêtons-nous aussi devant ce curieux tableau, attribué à *Daniel Mytens*. On pense que c'est, « *Une Fête donnée dans une des salles du palais du Stathouder à Loyse-Marie de Gonzague, lors de son voyage pour se rendre près de son époux en Pologne.* » Deux questions se posent ici : Le tableau est-il un original ou une copie ? Auquel des *Mytens* doit-on l'attribuer ?

Pour répondre à la première question, M. C. de Ris pense que cette toile est une copie rappelant celle du congrès de Munster de Terburg, exécutée par M. Jacquand. — Une note que M. André, conseiller à la Cour d'appel de Rennes, a bien voulu me communiquer, nous dit : « Ce tableau, qui provenait du Stathouder, a été envoyé par le Louvre en l'an X, sous la désignation : « *Mitens, cérémonie de nuit.* » « *En 1816, le roi des Pays-Bas le réclama au roi de France ; mais M. de Vaublanc, ministre de l'intérieur, ne voulut point le livrer.* »

Il me semble que ceci répond de la provenance et satisfait sur l'authenticité et l'originalité du tableau.

Reste maintenant l'attribution à l'un des artistes *Daniel* ou *A. Mytens*, Lejeune, t. 3, p. 186, *Guide de l'amateur de*

(1) V. C. de Ris, édition in-12, 1872, p. 364.

tableaux, le donne à *A. Mytens* qui florissait vers 1630, et je crois qu'il pourrait avoir raison ; car en attribuant cette œuvre à *D. Mytens*, 1636-1688, le rédacteur du livret ne s'est pas rappelé que cette toile étant signée et datée de 1646, ce serait l'œuvre d'un peintre de dix ans.

Passant sans toutes les transitions qu'on pourrait désirer, d'un genre à un autre, des tableaux les plus sombres aux idylles les plus gaies, nous voici en face d'un paysage signé *G. Hees* (1), que je crois pouvoir considérer comme une imitation *toute moderne* de Decker peut-être, et qui, malgré ses défauts, mérite, suivant moi, une appréciation moins sévère que celle donnée dans la note ci-dessous. Mais en tous cas, l'attribution à Hobbema, indiquée par le livret, ne me semble même pas à discuter, et il restera à décider ce que peut être cette signature G ou C. Hees (et non G. Nees du livret) que nous retrouvons parfaitement lisible à droite du tableau ; qu'on me pardonne ici cette excursion dans le domaine des attributions auxquelles il nous faudra malgré nous revenir quelquefois.

Après cette diversion au préjudice des authentiques, que le lecteur se laisse conduire vers cette vieille famille des *Franck*. Le « *Jésus chez Simon le Pharisien*, » est un magnifique panneau donné à *Franck* (*François* dit *Lejeune*) ; c'est un des meilleurs échantillons connus en province de ce maître ou de cette grande fabrique ou famille composée d'artistes dont les œuvres sont souvent confondues. Les petits sujets bordant le tableau principal sont traités en

(1) Au sujet de ce tableau, M. C. de Ris s'exprime ainsi :

« Je doute fort de l'authenticité de la signature *G.-L. Hees* placée au bas d'un paysage *lourd, sans air* et sans transparence, et qui présente tous les caractères d'une contrefaçon de Decker, faite au siècle dernier. Guillaume de Heutch, auquel on attribue ce tableau, a toujours signé son nom de Heutch, et c'est par erreur qu'on l'appelait au siècle dernier Heus, Hees ou Hus. L'orthographe du nom pourrait au besoin donner la date de cette contrefaçon. »

grisaille, ou pour mieux dire en ce qu'on appelait à l'époque *cirage*, sorte de monochrome jaune.

Passant rapidement devant la pléiade des maîtres secondaires, admirons une magnifique toile de *Gérard van Herp* : « *La Vierge au Charbonneret* » rappelant dans les chairs la couleur de *van Dyck*, — puis l'œuvre capitale du Musée, un splendide « *Christ en croix* » de *Jacques Jordaëns*, devant lequel il faut nous arrêter et méditer longtemps ; c'est là une composition dont la majesté et les qualités ne peuvent être exprimées par des mots.

Johann van Kessel est représenté ici par trois remarquables tableaux d'un fini délicat et précieux, qualités distinctives du maître. — *Leermanns (Piéters)* nous offre une petite perle, un bijou : « *un Trompette qui veut embrasser une servante*, » où la science du dessin, l'entente de la couleur et du clair-obscur se trouvent réunis, pour laisser bien loin ce que l'on connaît de son maître *Fr. van Miéris*. — *Antoine van der Meulun* a dix-huit tableaux, dont quatre seulement sont donnés comme authentiques, bien que les autres aient des qualités qui rappellent celles du maître.

Voici, au milieu de ces richesses, d'*Arnould van der Neer*, un « *Clair de lune* ; » — de *Rembrandt (Paul)*, — avec un piètre bagage, — quelque chose qui lui est attribué : *cette femme à laquelle une vieille coupe les ongles des pieds*, » et qui, malgré son authenticité plus que douteuse, a eu les honneurs de la reproduction (1).

(1) Voyez l'année 1943, p. 301 du *Magasin pittoresque*.

Dans le supplément au catalogue de l'œuvre gravée de Rembrandt par le chevalier de Claussin, on trouve, parmi les pièces douteuses de ce maître, page 108, une eau forte intitulée « *la Coupeuse d'ongles*, » absolument semblable au tableau dont il est question ci-dessus. Cette gravure est attribuée à *Bol* ou à tout autre élève de Rembrandt. Est-elle l'original du tableau, ou le tableau est-il l'original de la gravure ?
(Note de M. André).

De *Rubens* a « *une chasse au Tigre*, » (1) que M. C. de Ris donne à *Sneyders*, et dans laquelle je vois un groupe de cavaliers, à droite, dont le dessin, la couleur et le mouvement ne feront honneur à aucun maître ?

De *Teniers le Vieux*, « *un Intérieur de Cabaret* ; » — « *un Marché aux Chevaux*, » donné à *Pierre Wouverman*, où l'on trouve de charmants détails, des chevaux bien dessinés, mais des personnages plus ramassés et plus vulgaires que ceux de son frère *Philips*. — « *Un Intérieur de Temple protestant*, » par *A. Delorme*, qui surpasse de beaucoup « *la Vue intérieure d'une Eglise*, » signée *Peter-Neefts le Vieux*.

Il me reste maintenant un mot à dire de l'école française ancienne ; les tableaux de l'école moderne, à l'exception d'une toile d'*Anastasi*, « *une Vue de Hollande*, » — d'une toile de *Baader (Louis)*, « *le Rappel des Abeilles* ; » — d'une belle « *Velléda*, » par *Voillemot*, et d'un tableau capital de *M. Jacquand (Claudius)*, sont trop peu nombreux et surtout trop écrasés par le voisinage de leurs aînés, pour que je m'y arrête davantage.

Le premier peintre français qui se présente dans l'ordre du livret est *Bertin (Jean-Victor)* avec une belle et majestueuse composition du genre historique, représentant « *un Intérieur de Forêt* ; » style et couleur convenus peut-être, mais d'une exécution si savante que les copistes qui l'entourent n'empêchent pas les visiteurs d'admirer le dessin et la remarquable ordonnance d'un genre qu'on peut appeler perdu complètement, et peu abordable.

Puis si nous avons suivi un ordre de date, nous eussions dû parler de ces quatre magnifiques panneaux, toiles de *Casanova*, ce peintre de la couleur, qui rendait si bien les grands drames de la nature. M. C. de Ris ne

(1) Il existe une gravure du temps de ce tableau, mais avec quelques différences ; le nom de *Rubens* s'y trouve inscrit. (Note du même).

partage pas cet avis, car en parlant de ces toiles il dit : « *Qu'elles devaient médiocrement réjouir M^{me} Du Barry dans son joli ermitage de Luciennes.* » Je pense qu'il s'agit ici des sujets qui pouvaient ne pas plaire à un esprit tel que celui de M^{me} Du Barry ; car cette réserve faite, on ne peut qu'admirer ces trumeaux.

Il me reste à signaler un bon tableau attribué à *Jean Cousin* « *les Noces de Cana,* » dont l'attribution reste encore une question posée, mais sans solution. Une note du livret dit que cette toile a appartenu à l'église St-Gervais de Paris, dont elle formait le rétable du maître-autel. Il est utile de citer ce qu'en dit M. C. de Ris (page 367) : « Les registres du Louvre indiquent le tableau comme provenant de l'église Saint-Gervais. Or, en recherchant dans les guides spéciaux du siècle dernier, *Dargenville, Germain Brice*, nous trouvons un silence complet sur son compte, et par conséquent un démenti formel aux assertions ordinairement si exactes de ces registres. Ce tableau présente donc deux énigmes à déchiffrer aux Saumaise futurs : De qui est-il ? d'où vient-il ? »

Enfin, donné aux frères *Lenain*, un tableau représentant « *deux jeunes femmes soignant un petit enfant emmailotté,* » la scène est éclairée par la lumière d'une chandelle dont les rayons rougeâtres jettent encore un glacis sur l'ensemble déjà rouge de ce groupe. M. C. de Ris l'attribue d'abord à un peintre français de la première moitié du xvi^e siècle ; mais dans une note de sa dernière édition de 1872, il dit : « *J'ai revu ce tableau en 1868, et mon impression nouvelle n'a pas confirmé celle de 1858. Aujourd'hui je pencherais pour le croire Hollandais du commencement du xvi^e siècle (1870).* »

Pour terminer cette revue, disons un mot des excel-

lentes peintures des *Coypel*, *Noël* et *Antoine* « d'une chasse au loup » par *Desportes* ; examinons ce *Claude Gellée*, dont je serais curieux de rechercher, au livre de vérité, les droits à l'authenticité, ces deux beaux *Jouvenet* et trois *Monoyers*, qui font, je pense, honneur au maître, ou tout au moins à son école, quoique tout le monde ne soit pas de cet avis. — Un seul *Nicolas Poussin* de la main même de l'artiste ; deux délicieux portraits de *de Troy* et une grande quantité de charmantes figures de femmes forment le bilan de cette belle collection sortie comme tant d'autres à grand peine de son ornière.

Brest, le 1^{er} août 1872.

H. HOMBRON,

Membre de la Société Académique de Brest.



KAN ER KOG

(Le Chant du Coucou).

Spécimen de Poésies de Liwarc'h, Barde gallois. — Ouenn Jones publie, en 1801, les traditions de son pays sous le titre de MYVIRIAN ARCHAIOLOGY OF WALES (Archéologie galloise de Myvyr). — Rapide esquisse sur Liwarc'h. — LE CHANT DU COUCOU, traduit du poëme gallois KAN ER KOG.

Dans notre ouvrage intitulé « *La Bretagne poétique*, (1) nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler de la similitude du langage, de l'intime parenté qui existe encore entre le Gallois de l'Angleterre et le Breton de France. Il ne sera peut-être pas indifférent à nos honorables collègues de la Société académique de voir rapprocher de nos bardits d'Armorique, un de ces chants des anciens bardes insulaires qui, frères par le cœur et par le sang, avaient les mêmes inspirations, le même génie pour chanter, dans des poèmes harmonieux, les sentiments de nos ancêtres qui, de race galloise ou armoricaine, ont eu, les uns comme les autres, les mêmes héros, les mêmes

(1) Paris. — Librairie générale — Editeur E. Maillet, Boulevard Haussmann, 72.

souvenirs historiques, et ont eu à essayer les mêmes revers.

Comme spécimen de ces chants, nous avons choisi le fragment d'un des poèmes de Liwarc'h (*Kan er Kog*) le Chant du Coucou.

Les chants de Liwarc'h étaient déjà qualifiés d'anciens au ^{xii}^e siècle. Trois bardes insulaires célèbres vécurent à la même époque (^{vi}^e siècle): Taliésin, Aneurin et Liwarc'h. Trois bardes, selon l'expression d'un écrivain latin (Nennius), qui fleurirent en même temps dans la poésie bretonne : « *Simul uno tempore in poemate britannico claruerunt.* »

Ce n'est cependant qu'au commencement de notre siècle que les poésies de ces trois bardes ont été sérieusement recueillies. L'homme à qui on le doit était un pauvre paysan de la vallée de Myvyr, Owenn Jones, qui réalisa une entreprise singulière : admirateur fervent et passionné des traditions de son pays, il chercha et réussit à s'enrichir dans le but de pouvoir élever un monument à la poésie celtique. Il publia ses travaux en 1801, sous le titre d'*Archéologie galloise de Myvyr*. (*MYVYRIAN Archaiology of Wales*.) Merveilleux répertoire qui est encore aujourd'hui l'arsenal des antiquités kymriques.

Marqués au cachet de la poésie galloise, empreints d'une mélancolie majestueuse et sombre, les poèmes de Liwarc'h, le *Chant du Coucou* entre autre, sortent, on le sent, du cœur d'un vieillard infirme et malheureux. *Kan er Kog* est la plainte suprême, le dernier chant du vieux roi-barde de la vallée de Kiok.

Liwarc'h fut élevé au milieu des forêts de l'Argoed, où régnait son père, qui s'appelait Elidir, et où il devait régner lui-même. — Sa jeunesse fut brillante; écoutons-le lui-même nous le dire dans son chant de Maenwinn :

« Maenwinn, quand j'étais à ton âge, quand j'étais jeune, on



ne foulait pas mon manteau aux pieds ; on ne touchait point à ma terre sans y verser du sang, qui devenait une fécondante rosée. »

« L'étranger redoutait ma colère, et quoique je fusse adolescent, je faisais l'ouvrage d'un homme. »

« Ce que j'aimais alors, c'était un fer de lance recouvert de sa gaine, un fer aigu comme l'épine, car mon bras était le plus vigoureux. »

Puis, dans un autre chant :

« J'étais vêtu de pourpre, chaussé d'éperons d'or et je montais des chevaux rapides ; le coursier gris du Saxon et la fille de l'étranger devenaient facilement ma conquête ; j'étais aimé des jeunes filles et des jeunes femmes qui vantaient la blancheur de mes dents, l'éclat de mes yeux et la beauté de ma chevelure ; mon existence était douce, honorée, mes chants harmonieux et beaux. »

Plus tard, lorsque de vingt-quatre fils qu'il avait, aucun ne lui reste pour consoler sa vieillesse, lorsque la maladie, le chagrin, l'insomnie l'assiègent, en plaintes amères on l'entend exhaler sa douleur.

Le plus cuisant de ses regrets, c'est la mort de ses vingt-quatre fils, et surtout de l'aîné, qu'il appelle Gwenn :

« J'avais vingt-quatre fils portant le collier d'or, et chefs d'armée ; Gwen était le plus brave d'entre eux ; Gwen était le fils de son père. »

Cette expression est encore en usage parmi les paysans d'Armorique ; elle signifie le fils bien-aimé, l'enfant chéri.

Enfin, accablé par les ans et par les infirmités, n'ayant plus que tristesse et soucis sur la terre, par une nuit froide et humide, et lorsque le sommeil s'obtient à fuir

ses paupières fatiguées, seul dans la vallée de Kiok (1), il écoute le coucou y faire ses appels prolongés, mais le chant de cet oiseau l'attriste, affecte désagréablement son esprit, et on l'entend s'écrier : « *Fassent que ceux qui l'écourent ne soient point malades aussi !* »

CHANT

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil tristement je m'assieds.

LAMARTINE.

Je sens mon courage abattu.
Seul, je m'assieds sur la montagne.
Tout espoir en mon cœur s'est tu.
Tout est triste dans la campagne.

Oui, triste est désormais mon sort.
Lourde pénitence est la vie.
Le vent coupant souffle du Nord.
Malade est mon âme affaiblie.

(1) Aber Kiok (maintenant Abercuawg) est cette vallée du village de Montgomery, où Liwarc'h vécut dans une cabane, pendant les derniers jours de sa vie, et où probablement il est mort.

Je n'ai pas mon limier couchant ;
Non, je ne suis pas à la chasse.
Que le coucou dise son chant,
Autant qu'il voudra, qu'il le fasse !...

Avec le jour, le babillard
Fait ses appels dans la vallée :
« Mieux vaut, — dit-il, — être richard
« Que pauvre, en demeure isolée. »

On entend chanter le coucou
Perché sur les branches fleuries.
Malheur au malade en son trou
Ennuyé par ses causeries.

A Kiok chantent les coucous,
Ils importunent le malade ;
Ce qu'ils disent sous les grands houx,
Rend mon esprit triste et maussade.

N'a-t-il pas chanté, le coucou,
Sur l'arbre entouré de lierre?...
N'ai-je pas laissé tout à coup
Tomber mon bouclier à terre ?

Dans le val il est descendu
De la haute cime des frênes ;
Faiblement son chant s'est perdu
Sous la sombre voûte des chênes.

Tais toi, chanteur, quitte ces lieux !
Tais-toi, ta voix m'est ennuyeuse.
Toi qui fuis l'aigle audacieux,
Fais bien du bruit, là, sous l'yeuse!...

Oh ! qu'ils sont bruyants les oiseaux !
Les feuilles sont toutes mouillées.
Minuit est froid... point de repos...
Lentes les heures désolées.

Blafarde, la lune au ciel luit.
Oh ! quelle est blanche la vallée !
Que longue est l'heure de minuit !
Du vieillard, que l'âme est troublée !...

Oh ! qu'ils sont bruyants les oiseaux !
L'eau tombe en pleurs de la cascade.
Le vent gémit sous les roseaux.
Cette nuit, je suis bien malade !...

Oh ! qu'ils sont bruyants les oiseaux !
Tout est triste dans la vallée.
Sombres, rapides sont les flots.
Par le vent la mer est enflée.

Oh ! qu'ils sont bruyants les oiseaux !
Ils sentent l'odeur de la viande
Que se disputent les corbeaux
Au milieu de la grande lande.

.....
.....

Lorsque brillera le printemps,
Tous les guerriers prendront les armes ;
Moi seul, sous le poids de mes ans,
Resterai là, rempli d'alarmes.

Lorsque brillera le printemps,
Ils iront tous à la bataille ;
Moi seul n'irai pas, je le sens,...
Vieux, je ne suis plus rien qui vaille !...

.....
.....

Il est gris le sommet du mont.
Brillante est la cime du frêne.
Mais le rire est loin de mon front :
Je souffre comme une âme en peine !...

.....

Liwarc'h a composé un certain nombre de petites pièces qui forment comme un trésor de poésie morale : *Les Calendes de l'hiver, le Vent, les Rameaux, les Splendeurs*, etc.

Seul, survivant à tous ses amis, à tous ceux qu'il aimait, n'ayant pour vêtement qu'un sayon de poil de chèvre, il

chante avec amertume sa patrie vaincue et ses enfants. Ses élégies sont d'une délicieuse tristesse que rien n'égale ; on dirait des émanations d'en haut qui, goutte à goutte, tombent sur l'âme, et la traversent comme des souvenirs d'un autre monde.



LABOUSIK DOUE

(LE PETIT OISEAU DU BON DIEU).



Labousik Doue (le petit Oiseau du bon Dieu) est une de ces charmantes créations, en langue bretonne, de M. G. Milin. Nous avons déjà eu occasion de le dire dans notre « *Bretagne poétique*, » M. Milin sait exprimer dans sa langue, avec une délicatesse exquise, les sentiments les plus tendres. Pour en être convaincu, ne suffit-il pas en effet de lire *Koulm ar Barz* (la Colombe du Barde) ; *Laouenanik-Breiz* (le Roitelet de Bretagne) ; *Bokedik glaz ha Sidanik* (Violette et Pinson) ; *Eostik ann Anaoun* (le Rossignol des Trépassés), et tant d'autres délicieux poèmes du même auteur ?

Le *Petit Oiseau du bon Dieu*, dont nous essayons de donner ici la traduction, est encore une de ces élégies touchantes, remplies d'idées d'une ineffable délicatesse. — La neige

tombe. — Un petit oiseau grelotte sous un chêne. — Près de là, un père, veuf, tient sur ses genoux ses deux fillettes pour les réchauffer.

— « Pourquoi, petit père, lui demande l'une d'elles, pourquoi le pauvre, pourquoi le petit oiseau souffrent-ils ainsi sur la terre ? . Au pauvre je veux donner mon pain, et des graines au petit oiseau. »

A peine sa phrase est-elle terminée que l'oiseau voltige, s'abat près d'elle et lui dit :

— « Que le bon Dieu bénisse le père et les enfants ! Je connais un cœur qui les aime, une mère qui les chérira. Je vais, petits enfants, je vais la chercher. »

Le cœur du pauvre père tressaille d'allégresse.

— « Où donc est-elle, oh ! dis-le nous, que je la presse dans mes bras. »

Soudain l'oiseau prend son vol vers le ciel et lui répond :

— « Tout cœur aimant mérite d'être aimé, et l'orphelin qui pleure doit encore avoir une mère pour le chérir et pour le consoler. »

En regard du texte breton, nous donnons l'essai de notre traduction française :

Erc'h a goueze euz ann envou :	La neige de son blanc manteau
Ar parkeier hag ar mesiou	Couvrait les champs, couvrait les plaines.
A voa gwen-kann ha ien ar bed ;	Le pauvre, et le petit oiseau,
Krena rea'r paour, al laboused.	Tous deux grelotaient sous les chênes.

Gant truez out-ho me ouele	J'avais près de moi mes enfants,
Hag enn-dro d'in va bugale	Et le cœur triste et gros d'alarmes,
Me lavare : « Aotrou Doue mad	Je disais : ô Dieu qui m'entends,
Na zilezit ann emzivad !	De l'orphelin sèche les larmes.

Digasit buan d'ezhan eur vamm	Pour réchauffer son cœur si pur,
Da domma he galounik chlan ;	A l'orphelin donne une mère ;
Roit d'ar paour keaz tomder ha boed	Au pauvre, chaleur, ciel d'azur ;
Ha neisiou kloz d'al laboused.	Aux oiseaux, doux nids et mystère.

Va diou verc'hik war va barlenn	Mes deux filles sur mes genoux,
Oc'h va c'haloun harpet ho fenn ,	Sur mon cœur la tête appuyée,
Ouz-in me neuze a c'hoarzaz,	Me sourirent si doux, si doux,
Hag unan d'in a lavaraz :	Que ma larme en fut essuyée.

« Perak ar paour, lavar, tadik,	— « Petit père, dis-moi pourquoi
« Ef-hen atao ker reuzeudik ?	Le pauvre souffre sur la terre ?
« Daoust ha n'en deuz na mamm na [tad	Pour lui donner du pain, dis-moi,
« Da rei dezhan boed ha dillad ? »	N'a-t-il pas un père, une mère ? »

« Nann, va merc'hik, aliez, aliez	— « Non, ma fille ; — sans vêtement
« Ar bugelik keaz a welez	Le malheureux, par la bruyère,
« Ne dafe enn hent diarc'henn	N'irait pas les pieds nus souvent,
« Ha dillad toull enn he gerc'henn,	Pour l'aimer, s'il avait sa mère ;

« M'en deufe eur vamm d'he garet,	Et si, pour lui gagner du pain,
« Eunn tad d'ezhan da c'hounid boed,	Il avait près de lui son père ;
« E-biou d'ezhan ma ne iafe	Si, quand en pleurs il tend la main,
« Hep rei netra tud, bugale. »	On ne repoussait sa prière. »

« D'ar paour, tad, me roi va bara	— « Moi, je lui donnerai mon pain,
« Ha c'hoaz va skabell da domma,	Et pour se chauffer une souche ;
« Me a roio d'ann evnigou	Aux petits des oiseaux, du grain,
« Ar mata tamm euz va genou. »	Le meilleur morceau de ma bouche. »

Va merc'h ne doa peur-lavaret,	Le mot n'était pas achevé,
Oc'h ar prenestr ma voe gwelet	Que l'on vit alors apparaître,
Eul labousik o c'hour-nijal	Un petit oiseau blanc, privé,
Koant ha gwenn-kann, metglaz he dal.	Qui voltigea vers la fenêtre.

— « Eul labouz, tad, digor 'ta buan — « Un oiseau, père, ouvre soudain,
 « Riou en deuz hag ama euz tan, Que je le réchauffe et le baise,
 « Ha m'en deuz naoun'epad tomma Et qu'il becquette dans ma main
 « Em dourn, ma kar, tebro bara. » Du blond millet tout à son aise. »

Ar prenest avoe digoret Le petit oiseau blanc, joyeux,
 Al labouz keaz a voe tommet, Vite entra, la frôlant de l'aile,
 Hag enn eur domma e tebraz Et par un chant mélodieux
 Ha goude seder e kanaz. La récompensa de son zèle.

Dre he gan hen a lavare : Dans son doux chant il lui disait :
 « Bennoz d'ann tad, d'ar vugale « Bénis les enfants et le père !
 « A domm ann askelligou keiz, « Dieu bon, exauce mon souhait,
 « Tomm d'ho c'halonn ra vonoz-deiz! « Eloigne d'eux peine et misère.

« Eur galoun zo hag ho c'harfe « Un petit cœur que je connais
 « Kaloun gwir vamm m'ho anavfe; « Les aimerait d'amour sincère,
 « Me ia d'ezhi da lavaret « Je vais, petits enfants, je vais
 « Bugaleigou, dont d'ho karet. « La chercher, cette bonne mère.

« Karet e deuz he mamm, he zad « Elle aimera bien l'orphelin.
 « Karet a rai ann emzivad; « Elle aime sa mère comme elle.
 « Anez karet, rankfe mervel, « Sans amour, triste est son destin,
 « Hevel eoc'h ann durzunel. » « Elle est comme la tourterelle. »

Ha me gant ar c'han a gleveun En entendant ce chant si doux
 N'oann evit miret na dridenn Mon cœur tressaillit d'allégresse
 A lavaret : « Pe vro ema « Où donc est-elle, ô dis-le nous,
 Ann durzunell ze, ar wella? » « Pour que dans mes bras je la presse!

Al labousik ouz-omp neuze Alors, voltigeant radieux,
 A reaz eur zell, vel eunn eal-Doue, Nous jetant un regard d'archange,
 Hag o nijal war hor pennou L'oiseau remontant vers les cieux,
 E kane o vont d'ann envou : Chanta d'une douce voix d'ange :

« Ar re a gar a vez karet,	« Oui, tout cœur aimant est aimé;
« Ha gant Doue vez dic'h lac'haret.	« Dieu lui donne bonheur suprême;
« Da vugale al laouenan	« A l'orphelin, triste, alarmé,
« Dioc'h hoc'halouneteuieür vamm.»	« Selon son cœur, mère qui l'aime. »

O. PRADÈRE.



CAPTIVITÉ ET MORT

DE

GILLES DE BRETAGNE

Non loin de Dinan, dans la commune de Créhen, presque à l'endroit où la route de Matignon à Dinard traverse la rivière de l'Arguenon, se voient les ruines, ou plutôt les décombres d'un château qui dominait cette rivière ; c'est celui du Guildo. Dans son état actuel, il est impossible d'en apprécier l'ancienne importance. Pour s'en faire une idée approximative, il faudrait rétrograder d'une cinquantaine d'années. Vus de près, les vestiges du Guildo rappelaient encore, à cette époque, une forteresse cernée d'épaisses murailles que flanquaient deux grosses tours placées à ses angles, et deux autres tours plus petites dont on retrouvait quelques fragments à droite et à gauche de la porte d'entrée, munie d'un pont-levis, et donnant accès dans une cour ou place d'armes d'environ 80 mètres de longueur. Au midi, il avait vue sur un fossé profond, au nord sur des rochers baignés par la mer, et à l'est, il

dominait une vallée. Sa situation en faisait un point fortifié de la plus grande importance, et elle explique l'ardeur que mirent à s'en rendre maîtres, pendant les guerres de la Ligue, les partis alors en lutte en Bretagne. En 1590, le Guildo était défendu par Jacques Ray, l'un des capitaines du duc de Mercœur. Tombé alors au pouvoir des royalistes, il fut repris, au mois de mai 1597, par Saint-Laurent, lieutenant général au service de la Ligue, qui commandait un corps de partisans, la plupart Espagnols. L'expérience ayant démontré quel point d'appui trouverait dans le Guildo une résistance à l'autorité royale, il fut démantelé sous le règne de Henri IV, ou sous celui de Louis XIII, et le Parlement de Bretagne, par son arrêt du 11 avril 1625, défendit à Jean d'Avaugour d'y faire aucune fortification et de contraindre les habitants des paroisses de Plancoët, Saint-Briac et autres, à les réparer.

S'il fallait en croire les traditions locales, le Guildo aurait été construit ou habité, au ^{vi}^e siècle, par le prince breton Conober, lequel y aurait donné asile à Chramne, fils de Clotaire. Chramne, fait prisonnier dans la bataille que lui livra son père vers 560, aurait été brûlé, ainsi que sa femme et ses deux filles, dans une chaumière voisine, par ordre du vainqueur. Des ossements calcinés et des charbons trouvés dans un tumulus près du bourg de Créhen, puis l'apparition nocturne d'une femme sortant de ce tumulus, pour aller laver à la rivière des linges ensanglantés, telles sont les bases de ces traditions, difficiles à concilier avec les documents historiques. Conober, en effet, n'exerçait sa domination que sur le Bas-Vannetais, dont il était comte, et c'est sur ce territoire, à l'ouest et assez près de Vannes, que dut, selon toute vraisemblance, être livrée la bataille à la suite de laquelle Clotaire se vengea avec tant de barbarie de la rébellion de son fils.

Les souvenirs se rattachant au séjour de l'infortuné Gilles de Bretagne au château de Guildo, sa résidence habituelle, sont plus précis et moins contestables que les traditions relatives à Chramne. Troisième fils de Jean V, duc de Bretagne, et de Jeanne de France, fille de Charles VI, Gilles était frère du duc François I^{er}. Fort jeune encore, il fut envoyé par son père, en 1432, en Angleterre, à la tête d'une ambassade solennelle chargée de traiter de la paix avec Henri VI. Un séjour de deux ans qu'il fit outremer, où il semble qu'il avait déjà passé plusieurs années auprès de sa grand'mère, Jeanne de Navarre, veuve en premières noces de Jean IV, et ensuite épouse de Henri VI, amena, entre la cour d'Angleterre et le jeune prince, des rapports que ses ennemis présentèrent plus tard sous des couleurs propres à envenimer l'animosité de son frère contre lui. La cause première de cette animosité fut le partage que le duc Jean V fit, le 2 mars 1439, entre ses enfants. Il assigna à Gilles un simple apanage de six mille livres à prendre sur les terres de Chantocé et d'Ingrande, qu'il avait acquises, l'année précédente, du maréchal de Rais, et il y ajouta mille livres qui devaient être prélevées sur d'autres domaines, à la condition, acceptée par Gilles, que le duc pourrait racheter, sous deux ans, les terres apanagées qu'il remplacerait alors par des domaines d'égale valeur, en dehors du duché.

François I^{er}, à son avènement, ayant envoyé son jeune frère en Angleterre pour réclamer le comté de Richmond et offrir sa médiation auprès du roi de France, Gilles fut accueilli avec la plus grande distinction par Henri VI, son ami d'enfance, qui lui accorda toutes ses demandes, et le gratifia d'une pension de deux mille nobles. Ce fut à son retour de cette ambassade que Gilles enleva Françoise de Dinan, alors âgée de huit ans, et qu'il se proposait d'é-

pouser dès qu'elle serait nubile (1). Mécontent de l'insuffisance de son apanage, devenu d'ailleurs illusoire depuis que Charles VII, par ses lettres du 28 août 1443, avait donné à l'amiral de Coëtivy, les terres de Chantocé et d'Ingrande, non remplacées par le duc, il commença à faire entendre ses plaintes et ses réclamations. Dépité de n'obtenir aucune satisfaction, il sollicita les bons offices de Henri VI auprès de son frère, lui demanda la faculté de se servir des troupes anglaises cantonnées en Normandie et lui offrit la libre disposition de celles que lui-même avait sous ses ordres en Bretagne. Sa lettre, tombée entre les mains du duc, le transporta de fureur, et de ce moment il résolut la mort de Gilles.

Le connétable de Richemont, venu à cette époque en Bretagne, eut grand'peine à fléchir le duc, qui ne pardonna à son frère qu'à de dures et humiliantes conditions. Mais, de part et d'autre, on était trop aigri pour que la réconciliation pût être sincère et durable. Gilles avait d'ailleurs des ennemis tout puissants sur l'esprit de son frère. C'étaient l'évêque Jean d'Espinay, homme violent et brouillon; Jean Hingant, gentilhomme de l'hôtel, que le jeune prince avait maltraité de paroles, et pardessus tout Arthur de Montauban, favori du duc, et plus encore de la duchesse. Ce dernier avait compté sur cette double faveur pour épouser Françoise de Dinan. Déçu, par le rapt de Gilles, de l'espoir de mettre la main sur les domaines de cette riche héritière, il n'aspirait qu'à se venger. Ebloui par l'appui de Henri VI, Gilles semblait se complaire à favo-

(1) Cette enfant, qui ne devait jamais être unie à Gilles, était, disent les chroniqueurs, non seulement la princesse la plus accomplie de son temps, mais encore *une perle de noblesse, de gentillesse et de savoir*. Avant la mort de son père, le 30 avril 1444, elle avait été promise au fils aîné du comte de Laval, mais fut contrainte d'épouser ce dernier.

riser leurs sinistres projets, en révoquant solennellement, devant quatre notaires, le 23 décembre 1445, son acceptation du partage fait par son père, et en protestant contre tous les actes qui en avaient été la suite. Ses ennemis, agissant de concert, accumulèrent les accusations contre lui pendant le séjour que le duc fit, à la même époque, à Chinon, où il était venu rendre hommage à Charles VII. Pour sauver au duc l'odieux de l'arrestation de son frère, le roi se chargea de la faire effectuer aussitôt que François serait rentré en Bretagne. Des menaces violentes que Gilles eut le tort de proférer contre son frère, fournirent de nouvelles armes contre lui. Toutefois, ces menaces n'étaient pas sérieuses, et les témoignages de repentir dont elles avaient été immédiatement suivies auraient dû défendre d'en tenir compte.

Des amis dévoués et clairvoyants lui avaient fait connaître les dangers qu'il courait, et, pour les conjurer, le 19 octobre 1445, il avait signé, à Rieux, un rescrit par lequel « à genoux, en grande déplaisance, il désavouait les actes commis par chaleur, ignorance et malentendu. » Il répudiait comme autant d'erreurs de jeunesse toute démarche auprès du roi d'Angleterre, et il s'engageait à ne plus écrire à un prince étranger sans l'autorisation de son frère. Enfin, il remettait sa commission de gouverneur de Saint-Malo et de Moncontour, et ses capitaines du Guildo, de Chateaubriand, de Montafilant et de la Hardouinaye prêtaient serment de fidélité au duc de Bretagne. Tant de preuves de repentir et de soumission auraient dû désarmer ce dernier. Il n'en fut rien. Cinq jours après le retour du duc, le 26 juin 1446, l'amiral de Coëtivy, à la tête de deux cents lances dépêchées à l'avance, s'abattit à l'improviste sur le château du Guildo. Gilles jouait à la paume quand on vint lui annoncer l'ar-

rivée de Coëtivy. Quoi qu'on eût pu dire de ses projets, il n'était nullement sur ses gardes, et n'avait pris aucun moyen de défense. Il fit ouvrir les portes, accueillit ses hôtes avec courtoisie, et demanda des nouvelles de la santé du roi, son oncle, à Coëtivy qui, pour toute réponse, exhiba l'ordre de l'arrêter; après quoi ce dernier fit main basse sur la vaisselle d'or et d'argent, les bijoux de Françoise de Dinan, sur ceux de sa mère qui habitait avec elle, prit les clefs du château, et conduisit son prisonnier à Dinan où était le duc.

Le connétable ayant énergiquement protesté auprès de Charles VII contre le projet d'arrestation de son neveu, le roi qui commençait à démêler cette ténébreuse intrigue, l'autorisa à prévenir l'exécution de ses ordres : « Beau cousin, lui dit-il, pourvoiez-y et faites diligence; autrement la chose ira mal; car le duc et tous les autres vont délibérer de le prendre. » Le connétable eut beau se hâter, il arriva trop tard. A sa prière pourtant, le duc consentit à une entrevue avec Gilles; mais les larmes de ce malheureux, celles de son frère puîné et les supplications de leur oncle le connétable, loin d'attendrir le farouche François, ne lui inspirèrent que de lâches railleries contre son captif. Il le fit conduire à Redon et convoqua les Etats pour lui faire son procès. Le procureur général Olivier du Breuil, auquel il ordonna de l'instruire, fit tout ce qu'il put pour être dispensé de coopérer à cette procédure fratricide. Il fut contraint d'obéir aux ordres péremptoires du duc. On n'avait pas perdu de temps, bien qu'on eût entendu force témoins soudoyés qui avaient déposé d'une longue série de crimes commis par le prisonnier. Les commissaires du roi de France, qui assistaient aux débats, se prévalurent, pour faire ajourner le jugement, de ce que la procédure était incomplète, le prince

Gilles n'ayant pas encore été interrogé, et ils terminèrent en disant que les faits allégués, fussent-ils vrais et suffisamment prouvés, l'amour fraternel devait porter le duc à la compassion et à la clémence. Cet avis fut appuyé par le connétable et par les Etats, qui se réservèrent même, par leur délibération, de demander ultérieurement la grâce de l'accusé, s'il était reconnu coupable.

Ni le duc ni son entourage ne se tinrent pour battus. Ils imaginèrent de ressusciter des dépositions que leurs auteurs avaient rétractées, mais qu'ils reproduisirent de façon à représenter Gilles comme allié des Anglais. Muni de ces pièces, le duc les communiqua au roi dans un voyage qu'il fit à Razilly, près de Chinon, et, à son retour en Bretagne, il voulut que du Breuil fit de nouvelles informations; mais l'intègre magistrat lui répondit qu'aucune loi divine ou humaine ne permettant à l'aîné de poursuivre criminellement son cadet, il ne pouvait faire son procès à Gilles. Désespérant alors d'obtenir de la justice la mort de son frère, le duc se décida à la demander à la violence.

L'intervention des Anglais en faveur du prisonnier n'eut d'autre résultat que d'ajouter à l'irritation du duc qui, trouvant trop humain le geôlier de son frère, commença par le changer. De Moncontour, où il était détenu, Gilles adressa au roi de France une supplique où il lui exposait qu'Olivier de Méel, après l'avoir fait maltraiter par ses satellites, le tenait, depuis dix jours, dans une basse fosse. Cette supplique, que le généreux Rosnyniven de Piré, chambellan de Charles, appuya de vive voix et par écrit, émut le roi et son conseil. Coëtivy fut dépêché à Moncontour, avec l'ordre de faire mettre Gilles en liberté; mais, avant son arrivée, une fausse lettre du roi d'Angleterre, fabriquée par un nommé Pierre La Rose, avait mis obstacle à l'exécution des ordres du roi. Conçue avec un art

infernale, elle n'était rien moins qu'une sommation de lui rendre le prince Gilles, chevalier de son ordre et son connétable. Ce titre de connétable que Henri VI avait, à la vérité, offert à Gilles, mais que ce dernier avait hautement refusé, afin de rester Breton, aurait dû, à lui seul, démontrer la fausseté de la pièce accusatrice ; mais Coëtivy, que l'on croit avec assez de raison avoir été d'accord avec le duc, ne chercha nullement à approfondir l'affaire, et tourna bride.

Le duc fit ensuite transférer son frère de Moncontour au château de Touffou, voisin de Nantes, et de là à celui de la Hardouinaye, « place malfaisante, dit d'Argentré, close et étroite, où il fut étrangement enclos, sans pouvoir avoir le large du chasteau. »

Solitaire au milieu d'une forêt d'environ cinq lieues de circuit, le château de la Hardouinaye avait paru au duc le lieu le plus propre à dérober au monde la connaissance de son crime. La justice divine ne permit pas qu'il en fût ainsi. Dès que Gilles fut arrivé à la Hardouinaye, François fit part à Hingant, qu'il savait lui être dévoué, de son projet de faire mourir son frère, et voulut l'y associer. Hingant, quoique peu scrupuleux, eut horreur de cette proposition, et affermi par Olivier du Breuil dans ses sentiments, il disparut de la cour. François se tourna alors vers de Méel, et lui témoigna le désir de voir son frère *en paradis*. De Méel hésitant par crainte des suites que ce crime pourrait avoir pour son maître, ce dernier le rassura en lui disant que le roi, sachant le prince Gilles un très mauvais sujet, ne serait pas fâché qu'on en fit justice. Comme de Méel hésitait encore, le duc le fit circonvenir par Arthur de Montauban, qui ne lui cacha pas que l'arrêt de mort du prisonnier était irrévocablement prononcé, et qu'on n'attendait que son exécution pour que lui, Arthur,

épousât Françoise de Dinan. Un poison apporté d'Italie devait sourdement faire périr le malheureux prince. Moitié par crainte, moitié par l'appât des brillantes récompenses qu'on lui fit entrevoir, de Méel finit par se prêter aux vues du duc et de ses infâmes agents. Mais, avant d'en venir à cette extrémité, on essaya de faire mourir le captif d'inanition. Laisse plusieurs jours sans nourriture, il aurait infailliblement succombé, si une pauvre femme, attirée par les cris que lui arrachaient la faim et la soif, ne lui avait glissé furtivement de l'eau et du pain à travers les grilles de son cachot. Une démarche que l'infortuné tenta auprès de son frère afin d'en obtenir, ou son pardon, ou une mort prompte, ne reçut qu'une réponse barbare. Comme le connétable et ceux des conseillers du duc qui avaient des sentiments d'honneur et d'humanité, cherchaient à le fléchir et à lui épargner un crime, irrité de ces lenteurs, il fit dresser par le chancelier l'arrêt de mort de son frère, et partant pour la Normandie, il en confia l'exécution aux ennemis de Gilles. Une soupe empoisonnée que de Méel lui servit, le 20 avril 1450, ne produisit pas l'effet qu'on s'en était promis. Gilles sentit néanmoins qu'épuisé par plus de quatre années de tortures, il n'avait désormais que peu de jours à vivre. Il fit venir de nuit, par l'entremise de la femme charitable qui avait prolongé son existence, un cordelier auquel il se confessa. La marche du poison étant trop lente, au gré de ses bourreaux, ils résolurent d'en finir d'une autre manière. Robert Roussel, Jean de La Chese et d'autres affidés d'Arthur de Montauban, entrèrent, dans la nuit du 24 au 25 avril 1450, dans le cachot de Gilles, l'étranglèrent, lui bouchèrent le nez et les oreilles, de peur qu'il n'en sortit du sang et le couchèrent sur un lit, de façon à écarter tout soupçon de violence ; puis, ils allèrent, le matin, à

une partie de chasse, tandis que de Méel, qui n'avait pas voulu concourir de sa personne à l'assassinat, se rendait à l'église où un page, à qui la leçon avait été faite, vint en pleurant lui annoncer la mort de Gilles.

Le soir, une charrette attelée de deux bœufs s'acheminait lentement vers l'abbaye de Boquen, voisine de la Hardouinaye. Elle portait le corps de l'infortuné Gilles. Ses meurtriers, affectant une douleur hypocrite, s'étaient empressés d'envoyer un messenger à l'abbé Louis du Verger pour qu'il vînt, avec ses religieux, prendre à la Hardouinaye les restes de leur victime. Ces religieux et quelques gentilshommes des environs, parmi lesquels se trouvait Geoffroy de Beaumanoir, formaient seuls le funèbre convoi, marchant silencieusement à travers des landes et des carrières qui donnaient au pays l'aspect d'un désert dans toute sa nudité et ne contribuaient pas peu à assombrir le tableau.

« Les religieux de Boquen, disent MM. J. Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy (*Anciens évêchés de Bretagne*, t. 3, p. 329), établirent spontanément une fondation proportionnée à la grandeur du forfait et au rang de la victime. De plus ils élevèrent sur le lieu de la sépulture un monument d'un caractère simple ; c'était, dit Lobineau, une tombe en ardoise sur laquelle fut mise la figure de Gilles de Bretagne en relief de bois. Cette effigie, d'autant plus précieuse qu'elle accuse manifestement une ressemblance, est aujourd'hui au musée de Saint-Brieuc ; c'est un chevalier armé de toute pièce et portant sur sa cotte d'armes le semé d'hermines de Bretagne. Enlevée de l'église de Boquen, cette statue tumulaire fut longtemps regardée comme perdue ; elle fut retrouvée en 1822 par M. Saullay de l'Aistre dans la chapelle du château du Parc, d'où elle disparut de nouveau. Retrouvée encore par M. A.

de Barthélemy dans la grange d'une ferme du voisinage, elle a été, à la demande de la commission administrative du musée, envoyée par M^{me} la marquise de Kérourartz à cet établissement. »

Des fouilles faites, le 11 décembre 1821, dans le but de s'assurer si l'on trouverait le tombeau de Gilles, et si l'on n'y découvrirait pas quelque écrit ou autre indice jetant du jour sur sa lamentable histoire, n'ont eu d'autre résultat que de prouver qu'on avait voulu consumer son corps, en jetant dans la tombe de la chaux vive dont on a retrouvé des débris à six ou sept pieds de profondeur.

Organe de la tradition transmise depuis le x^v^e siècle, le fermier actuel de Boquen ne manque pas de dire à ceux qui visitent les ruines de l'abbaye, que la charrette qui portait le corps de Gilles entra dans l'église et fit le tour de la fosse avant que le cercueil y fût déposé, mais que, depuis, nulle charrette n'a pu aller de la Hardouinaye à Boquen par le chemin qu'avait suivi celle qui portait la dépouille mortelle du malheureux prince.

Le courage et les brillantes qualités de Gilles inspiraient de grandes espérances pour l'avenir de la Bretagne. Aussi sa fin prématurée et le crime odieux qui l'amena produisirent-ils dans la province une consternation générale. Si ses relations avec les Anglais ne furent pas entièrement exemptes de blâme, sa jeunesse, son séjour parmi eux, les bienfaits qu'il en avait reçus, devaient atténuer des torts que François aurait d'ailleurs prévenus ou arrêtés en se montrant juste ou indulgent. Honte donc au frère dénaturé qui combina si longtemps et si froidement son fratricide ! La main de Dieu s'étendit bientôt sur lui. Il faisait le siège d'Avranches lorsqu'il reçut au camp la nouvelle de la mort de son frère. L'indignation y fut générale et

lui attira, de la part du connétable, de sanglants reproches auxquels il ne put rien répondre. Après la prise d'Avranches, il traversait la grève du Mont-Saint-Michel, lorsqu'un cordelier, — celui qui avait confessé Gilles, — se présenta subitement à lui, et le cita, au nom de son infortuné frère, à comparaître, dans quarante jours, devant le tribunal de Dieu. Bourrelé de remords et obsédé par le souvenir de l'apparition du cordelier, il dépérit à vue d'œil, et sentant sa fin approcher, il se fit transporter de Vannes dans une maison de plaisance, voisine de cette ville, et fit son testament par lequel il réglait l'ordre de la succession au trône de Bretagne. Une clause de ce testament contenait une fondation pieuse pour le repos de l'âme de sa victime. Il mourut, le 19 juillet 1450, un peu moins de trois mois après Gilles.

La hache trancha, le 8 juin 1451, les jours d'Olivier de Méel que Pierre II, successeur de François, avait livré à la justice ; ses complices Jean Royart, Hubert Roussel, Masle Touche et La Chèse subirent le même supplice ; leurs corps, coupés par quartiers, furent exposés sur les grands chemins. Hingant se justifia et fut acquitté. Quant à Arthur de Montauban, le plus coupable sans doute, il alla abriter son infâmie dans l'abbaye de Marcoussis, où il se fit célestin. Il mourut archevêque de Bordeaux.

Le lugubre drame que nous venons de résumer a fourni le sujet du roman intitulé : *Le Fratricide, ou Gilles de Bretagne, chronique du XV^e siècle, par M. le vicomte Walsh*, nouvelle édition, Paris, L. F. Hivert, 1850, in-8°, et deux volumes in-12. Si la fidélité historique n'y est pas strictement observée, on y trouve du moins un récit moral des plus intéressants, des portraits largement tracés du faible et insouciant Charles VII, du sombre et jaloux François I^{er}, de l'astucieux Montauban et d'un personnage épisodique,

le fougueux Connecte (*Biographie Bretonne*, t. 1^{er}) qu'un léger anachronisme a permis à l'auteur de faire participer à l'action générale et de représenter comme obéissant à ces aspirations ardentes qui, soixante-quatre ans avant Sa vonarole, le conduisirent sur le bûcher où, comme le réformateur Florentin, il expia ses prédications contre la licence du clergé et les abus de la cour de Rome.

P. LEVOT.



LA BOUTEILLE ET LA CARAFE

FABLE

L'eau disait avec suffisance :
Mon mérite est incontesté,
J'éblouis par ma transparence,
Rien n'égale ma pureté.
Le vin coûte fort cher à boire,
Mais chacun peut boire de l'eau,
Popularité, c'est la gloire,
Chacun peut puiser au ruisseau.

Buvez de l'eau, tout vous invite !
Plus d'un malade en fait grand cas,
Fuyez cette fiole maudite
Qui me fait vis-à-vis là-bas.
L'eau ne vous tend jamais de piège,
Le vin, seul, a de malins tours,
Caché sous son bouchon de liège,
Il faut le redouter toujours.

Regardez, disait la bouteille,
Ma forme svelte et mon long cou,
Goûtez ma liqueur sans pareille
Plus jaune que l'or du Pérou,
Plus rouge que le rubis même,
Causant une douce chaleur,
Fi ! de la carafe au teint blême,
C'est l'amante froide et sans cœur.

La carafe, à bon droit piquée,
Sans chercher à fuir le cartel,
Dans ses retranchements traquée,
Se redresse à ce trait mortel :
C'est toi, perfide enchanteresse,
Dit-elle, qui cause le mal,
Mon usage jamais ne blesse,
Le tien au contraire est fatal.

Madame semble bien hautaine,
Répond la bouteille aigrement,
Je vois le motif de sa peine,
La jalousie est son tourment.
On me sourit avec tendresse,
Je n'inspire que des chansons,
Je rends caresse pour caresse,
Cédez-moi le pas sans façons.

Mais la carafe reprit vite :
Suspendez ces discours quinteux,
Par vous la raison périclite,
Et tous vos amants sont goutteux.
La bouteille, au trait qui la pique,
S'écrie en s'échauffant un peu :
Madame, l'eau rend hydropique,
Nous sommes à deux doigts de jeu.

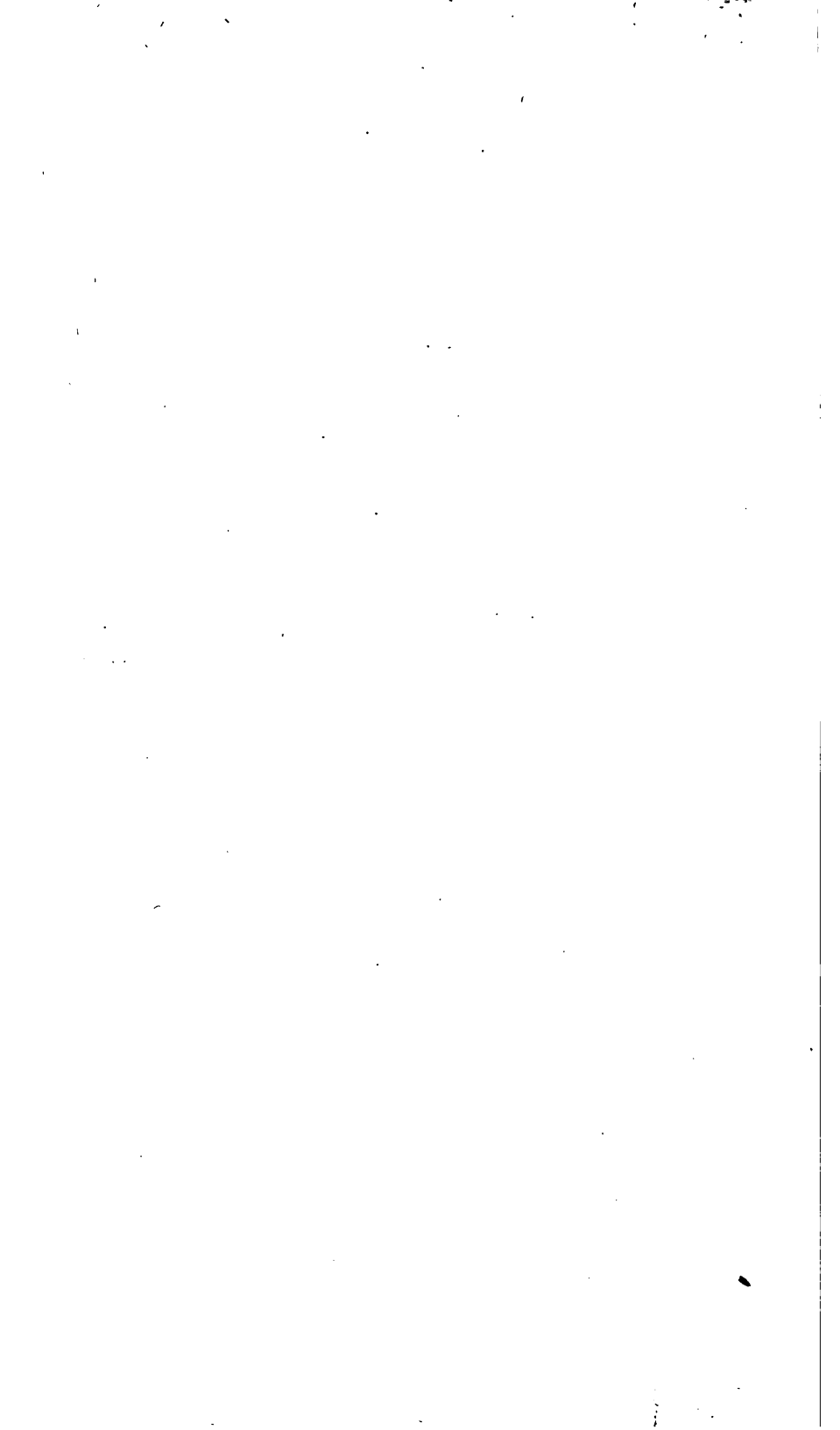
Ah ! c'est trop fort, on me maltraite,
Dit la carafe se fâchant,
J'obtiendrai, mauvaise piquette,
Raison de ton caquet tranchant
Le buveur, que la soif altère,
A ces mots se verse du vin,
Et puis il remplit d'eau son verre,
On vit pâlir le jus divin.

Suspendez votre ardeur mutine,
Dit-il, apaisez vos débats ;
Pourquoi cette humeur si chagrine,
Mesdames, pourquoi ces tracas ?
Vous discutez votre importance,
Par des discours injurieux,
A deux, vous formez l'abondance,
C'est ce qui nous convient le mieux.

Avec raison, on vous applique
Cet apologue, ce récit,
Rouges ou blancs, en politique,
Qui vous déchirez sans merci.
Au lieu des tournois plein d'injure,
Que vous engagez tous les jours,
Unissez-vous, et je le jure,
La France y gagnera toujours.

A. JOUBERT.





MÉMOIRE

SUR LA DISTILLATION DE L'EAU DE MER

Et les Appareils en usage ⁽¹⁾

PAR M. A. ORTOLAN,

Mécanicien en Chef de la Marine.



Avec de l'eau de mer salée, amère, purgative et d'un goût particulièrement désagréable, produire presque instantanément de l'eau douce, agréable à boire et d'une innocuité parfaite, c'est un résultat parfaitement acquis aujourd'hui.

Le vulgaire s'en étonne avec toute l'admiration d'une naïve ignorance, tandis que les personnes, qui n'ont que des notions très-succinctes sur les éléments des sciences physiques et des combinaisons chimiques, ne voient rien que de très-simple dans un résultat, le même, suivant elles, que celui que l'on obtient dans les plus modestes laboratoires de pharmacie avec des alambics très-simplement disposés.

L'admiration exagérée et l'appréciation superficielle sont, dans ce cas, également éloignées de la justice à rendre à

(1) Ce mémoire a été lu dans une des réunions des Société savantes à la Sorbonne (Session de 1873).

ce nouveau progrès de la science dans ses luttes contre les résistances nuisibles de la matière.

A la rigueur, on peut être étonné qu'une question aussi importante que celle de préserver le plus possible l'équipage et les passagers d'un bâtiment des souffrances terribles d'une disette d'eau, ait attendu une solution complète, simple et pratique, pendant plus de trois siècles à dater du commencement des voyages d'Outre-Mer avec des navires d'un grand tonnage, et pendant un siècle entier depuis les premières tentatives satisfaisantes des chercheurs praticiens ou savants (1763-1867).

Les causes de ce long retard sont multiples et de nature diverses : Et d'abord, toute invention qui s'attaque à des habitudes longuement établies, qui exige des sacrifices pécuniaires immédiats, par la suppression d'un matériel acquis à remplacer par un autre à acquérir, court toujours les risques d'une longue attente avant d'être appréciée à sa valeur vraie, avant de prendre sa place méritée dans la confiance de ceux-mêmes dont elle doit servir les intérêts.

L'invention de la dessalaison de l'eau de mer a eu à lutter contre les inconséquences de l'esprit commercial et administratif des nations maritimes ; elle a rencontré en outre les obstacles suivants :

Premièrement. — La résistance habituelle des marins de profession à encombrer leur bâtiment de tout autre matériel que celui destiné aux réparations des avaries majeures de la carène, de la mâture et de la voilure.

Deuxièmement. — La tendance des navigateurs à sacrifier le confortable personnel, quelquefois même le nécessaire, à un approvisionnement plus complet de tout ce qui peut servir à faire de leur cher bâtiment un lutteur,

un vaillant, dont le courage ne sera pas trahi par l'insuffisance de son armure et de ses moyens d'action dans la lutte contre un ennemi infatigable, jamais vaincu, et dont il faut faire tourner la colère comme l'humeur facile à son propre avantage.

Troisièmement. — Les insuccès après une longue traversée, alors que la conduite et l'entretien des appareils avaient été confiés à l'ignorance, à l'incurie d'un manoeuvre et non à un homme suffisamment intelligent, sinon à un ouvrier spécial.

Quatrièmement. — Le prix d'achat élevé et l'encombrement des alambics au début de leur application à la grande navigation, causes d'un discrédit prématuré établi sur des apparences plus que sur des réalités.

Cinquièmement. — L'erreur acceptée sans contrôle par l'opinion des marins eux mêmes, que l'usage prolongé de l'eau de mer distillée était pernicieux à la santé et qu'en définitive, son prix de fabrication à bord était aussi élevé que le prix d'achat du vin pris en approvisionnement.

Sixièmement. — Enfin, le goût particulièrement désagréable de cette eau quand on en faisait usage quelques jours seulement après sa fabrication, à plus forte raison au moment même de son écoulement de l'alambic dans les récipients de réserve.

Il suffira, croyons-nous, de mentionner très-succinctement les différentes phases par lesquelles est passée l'invention qui nous occupe, pour répondre victorieusement aux critiques et aux défiances sérieuses ou puériles dont elle a été l'objet.

Si l'intérêt historique n'est que secondaire, les inductions et les déductions des faits prévus et observés n'en

sont pas moins d'un bon profit au bagage scientifique apporté par la génération actuelle au soulagement des souffrances corporelles de l'humanité, cette éternelle besogneuse qui marche vers ses fins en se rachetant de plus en plus de l'esclavage de la matière par le travail intelligent.

On se sert de trois espèces d'appareils distincts, lorsqu'on traite les liquides par la chaleur, et suivant le but auquel on se propose d'arriver.

Appareil à vaporiser ou à vapeur. — Lorsqu'on veut faire usage de la vapeur comme moyen de chauffage ou comme force motrice : chaudières des machines et des calorifères, etc.

Appareils à évaporer. — Lorsqu'on veut débarrasser les substances solides des liquides où elles sont en dissolution : capsules et creusets de laboratoire, étuves où l'on dessèche les légumes frais et les fruits pour les conserver, etc.

Appareils à distiller. — Lorsqu'on veut séparer les liquides des substances qu'ils contiennent en dissolution, pour obtenir séparément les parties liquides et les parties solides qui constituent le corps considéré : chaudières et cornues servant à distiller les graines et les vins pour en extraire l'alcool, etc.

Alambics distillatoires de l'eau de mer, qui font le sujet de cette note. — Dans un litre d'eau de mer se trouve contenu à l'état de dissolution : 32 grammes de chlorure de sodium ou sel marin ; 5 grammes de sulfate de chaux et de magnésie. La distillation doit donc avoir pour principal résultat de débarrasser le liquide primitif de ces composés naturels, qui le rendent impropre à l'alimentation de l'homme et des animaux terrestres. Pour

cette fin, l'ensemble d'un distillateur comprend obligatoirement :

1° Une chaudière ou générateur, dans laquelle l'eau salée est chauffée au moins, jusqu'à 100°7 de température sensible qui, comme on sait, est la limite inférieure de la vaporisation de ce liquide sous la pression atmosphérique ;

2° Un condensateur ou distillateur, dans lequel la vapeur est liquéfiée. Ce dernier résultat est obtenu en faisant circuler la vapeur dans un serpentín ou dans tout autre dispositif, ayant une surface totale assez grande et constamment entourée d'eau froide, afin que la vapeur en y circulant s'y refroidisse, s'y liquéfie et en sorte finalement à l'état liquide entre 30° et 40° de température ;

3° Un épurateur, qui reçoit l'eau distillée pour la débarrasser mécaniquement des corps solides entraînés accidentellement, et chimiquement pour en extraire les composés empyreumatiques, dont la formation est fatalement liée à la distillation de l'eau de mer.

Le générateur est quelquefois uniquement affecté à la distillation ; à bord des bâtiments à vapeur, ce sont, habituellement, les chaudières de la machine motrice qui fournissent la vapeur à condenser.

Dans le cas d'un générateur spécial, la conduite doit en être confiée à un chauffeur intelligent, parce qu'il faut éviter de brûler l'appareil à la suite d'un trop grand abaissement du niveau de l'eau chauffée, ou à la suite de l'accumulation abondante des dépôts salins et calcaires abandonnés dans la chaudière par l'eau transformée en vapeur. En effet, le liquide seul se vaporise, la proportion de sel dans le même volume d'eau va en augmentant jusqu'au point où il y a saturation, c'est-à-dire jusqu'au

point où le liquide qui reste ne dissout plus le sel marin et les sulfates de chaux et de magnésie abandonnés par le liquide vaporisé.

Dès que par la vaporisation, le volume primitif de l'eau est réduit à moins d'un tiers, les sulfates de chaux et de magnésie y sont en excès ; il y a alors, dans un poids donné d'eau, 0,33 %, de produits calcaires en dissolution ; et, toute nouvelle quantité de ces corps qu'on y ajoute se précipite sur les parois et dans les fonds de la chaudière en couches dures d'une épaisseur toujours croissante, et d'une nature insoluble dans l'eau douce. Il est donc de toute nécessité de prévenir la formation de ces dépôts ; on y parvient en chassant au-dehors de la chaudière, soit périodiquement, soit d'une manière continue, un volume d'eau égal au tiers de celui qui s'est vaporisé dans le même temps, et en remplaçant ces deux pertes par *l'alimentation* (terme consacré) prise à la mer. Par ce moyen, le point de saturation du liquide n'est jamais atteint, ce que prouve l'expérience et ce que démontre le calcul sous la forme de l'équation des mélanges.

L'extraction (telle est l'expression en usage pour spécifier la vidange partielle d'une chaudière en travail) est une opération nécessaire pour laquelle il faut le concours d'un chauffeur intelligent. On comprend que la cause fréquente de l'insuccès des premiers appareils à dessaler l'eau de mer, a dû être dans l'incapacité de l'agent commis à leur conduite et à leur entretien.

Dans le cas où les générateurs de la machine-motrice fournissent la vapeur, les soins à donner à la distillation se bornent à ce qui se rapporte au condensateur, les extractions étant pratiquées avec méthode et à convenance dans ces grands appareils confiés à la direction d'un personnel expérimenté.

Le serpentín ou conduit refroidissant, doit toujours être maintenu à une température assez basse pour que l'eau distillée s'en écoule tiède, à 40° au plus avons-nous dit. Ce résultat est atteint, en faisant circuler un courant d'eau froide dans le vase contenant le serpentín, soit au moyen d'une pompe, soit en plaçant la caisse, alors fermée hermétiquement, au-dessous de la ligne de flottaison de la carène, et de telle sorte que les deux conduits qui la mettent en communication avec la mer, aboutissent au dehors à des hauteurs différentes. A la partie supérieure du condensateur, dans la région où la vapeur arrive d'abord, l'eau refroidissante acquiert forcément une température plus élevée que celle de l'eau située à la partie inférieure de l'alambic ; elle sera donc moins dense et par ce fait, elle s'élèvera dans le conduit supérieur qui aboutit au-dessous de la flottaison à un point plus élevé que la prise d'eau du bas de l'appareil, et elle montera à la surface même de l'eau extérieure au navire, en vertu du principe des différences de densité des liquides par les différences de température ; ainsi, le courant d'eau froide dans la caisse, autour du serpentín, s'établira de bas en haut et sans qu'il soit besoin de l'action d'une pompe.

Cet exposé général de l'établissement des appareils en question, permet de justifier ce que nous avons dit au début, qu'une appréciation superficielle des difficultés provenant de l'état naturel des choses ne suffisait pas pour reconnaître le mérite du résultat final.

En 1763, le sieur Poissonnier, inventeur d'un procédé pour dessaler l'eau de mer, avait été appelé à en faire l'expérience à bord du vaisseau du Roi le *Six-Corps*. Il n'est pas douteux que des propositions et des essais de cette nature aient été faits avant cette époque, soit en

France, soit en Angleterre ; nos recherches ne nous ont pas mis sur leurs traces ; les documents à ce sujet, s'il en existe, sont enfouis dans les innombrables papiers qui encombre les archives des administrations publiques.

Les résultats obtenus sur le *Six-Corps*, conduisirent à continuer l'expérience à bord du vaisseau le *Brillant* pendant une traversée de France à Saint-Domingue. Malgré le succès obtenu durant cette campagne, on se borna à ordonner qu'un appareil distillateur serait établi à bord des navires de la marine royale partant pour un voyage au long-cours, comme une précieuse ressource contre la disette d'eau. C'est qu'alors le poids et les dimensions de ces appareils, à l'état embryonnaire, pour ainsi dire, présentaient des difficultés sérieuses pour leur installation à bord des navires, difficultés qui venaient s'ajouter à celles ayant pour cause l'inexpérience, le tâtonnement des ouvriers ou des agents subalternes auxquels il fallait en confier la conduite et l'entretien.

Pendant le voyage physique de la corvette de guerre l'*Uranie*, commandée par M. le capitaine de vaisseau L. de Freycinet (de 1817 à 1820), c'est-à-dire pendant une période de quatre ans, on fit usage à bord d'un appareil plus simple et mieux disposé que ne l'était celui de Poissonnier ; il demeura prouvé qu'on pouvait sans danger entreprendre une campagne autour du monde, en faisant uniquement usage d'eau distillée et en ne brûlant que très-peu de combustible. « Ce procédé, » ajoutait M. le commandant de l'expédition, dans la notice sur l'histoire du voyage de l'*Uranie*, lue à l'Académie des sciences le 8 Juin 1840, « conviendrait à merveille aux navires de guerre « dans certaines missions spéciales et, dans tous les cas, « à ceux du commerce qui pourraient économiser par là « plus des deux tiers de l'espace consacré jusqu'ici à l'em-

« placement de l'eau, en y plaçant des marchandises. Mais
« pourquoi ces moyens si avantageux et si simples ne
« sont-ils pas généralement suivis ? C'est qu'en France, si
« l'on aime beaucoup à suivre, on aime très-peu à faire le
« premier pas, et que chacun attend qu'un autre donne
« l'exemple. »

L'opinion du commandant de Freycinet ainsi formulée a été confirmée par les faits. Vers l'année 1840 seulement, c'est-à-dire vingt ans après les essais concluants à bord de l'*Uranie*, l'usage des distillateurs commença à s'introduire dans la marine de l'Etat en France et fut timidement essayé par la marine du commerce.

Cependant, les modèles de ces appareils, produits par l'industrie, ne faisaient pas défaut au choix des armateurs. En Angleterre, en Belgique et aux Etats-Unis, on construisait des alambics d'un système commode et dont la conduite était assez facile ; leur usage à bord des bâtiments naviguant sous le pavillon de ces nations, s'étendait de jour en jour, tandis qu'en France on en était resté à de timides essais.

A cette époque, M. Rocher, constructeur de grande chaudronnerie à Nantes, proposa une cuisine distillatoire qui, comme l'indique cette appellation, était destinée à la cuisson des aliments, en même temps qu'à la distillation de l'eau de mer.

Le succès répondit à l'attente de l'inventeur ; en 1842, presque tous les bâtiments de notre flotte de guerre furent munis d'un appareil Rocher ; dans nos grands ports de commerce on en plaça à bord des paquebots à voiles et à vapeur.

Ils sont disposés comme l'indique la figure 1. Dans les fourneaux FF a lieu la combustion de la houille ou de tel autre combustible employé ; les gaz chauds et la fumée

s'échappent par la cheminée H, après avoir échauffé l'eau contenue dans l'évaporateur E (habituellement, on dirige le tuyau H dans la cheminée des chaudières des machines, afin de profiter d'un tirage plus actif lorsque celles-ci fonctionnent.)

La vapeur monte par le conduit C dans le récipient P, comme l'indiquent les flèches, descend dans le coffre à vapeur V V, pénètre dans le récipient R R' en passant par le tuyau T et s'introduit dans le serpentin S. Celui-ci est entouré d'eau froide constamment renouvelée au moyen d'une pompe à bras, et aboutissant en B; le trop plein de l'eau refroidissante sort de l'appareil par le tuyau *t*; la vapeur se condense donc d'une manière continue dans le serpentin et l'eau provenant de la condensation, qui n'est autre que l'eau distillée, s'écoule par le tuyau qui porte le robinet *r* dans les caisses destinées à la recevoir et situées ordinairement dans la cale.

Un tube *t*, haut de 5 à 10 centimètres, met l'eau distillée en contact avec l'air ambiant pour en commencer l'aération (Figure 1).

La chaleur abandonnée par la vapeur qui se condense dans le serpentin, est transmise par contact à l'eau du réfrigérant. La température de cette dernière se trouve ainsi portée dans les couches supérieures à 50° et même à 60°; elle est utilisée, du moins en partie, l'eau d'alimentation pour la chaudière E étant fournie par le réfrigérant au moyen du robinet *r'*, par suite de la différence des niveaux entre la chambre E et le réfrigérant R'R' (la pression de la vapeur qui remplit la chambre VV, n'est jamais supérieure à celle de l'atmosphère qui agit sur le volume d'eau du réfrigérant). La hauteur du niveau du liquide dans la chaudière est indiquée par les robinets 1, 2, 3, placés sur la façade, quelquefois par un tube de jauge, en verre,

disposé comme le sont ceux des chaudières marines. Le sifflet d'alarme S est mis en communication avec la vapeur. Lorsque le niveau de l'eau baissant par manque d'alimentation, déjauge la partie inférieure du tube, le sifflement de la vapeur avertit alors du besoin pressant d'alimentation et avant que les surfaces de chauffe ne soient découvertes. Le conduit C a pour but d'empêcher que l'eau salée soumise à la vaporisation ne soit projetée dans le serpentin par une ébullition accidentelle ou par les mouvements du bâtiment.

O, robinet d'extraction — P, robinet de l'eau douce provenant de la condensation de la vapeur dans le coffre VV. Elle sert pour les besoins de la cuisine.

f, Four placé entre les fourneaux FF; on y fait cuire les plats préparés pour ce genre de cuisson, mais on ne peut y faire cuire le pain que très-imparfaitement. La cuisson des viandes et des légumes, qui composent la ration habituelle de l'équipage, a lieu dans les chaudières et les marmites *m,m* chauffées par la vapeur qui circule dans les coffres VVV avant de se rendre au serpentin; par cette méthode, tous les aliments ne cuisent pas aussi promptement et aussi parfaitement que par la méthode ordinaire (contact direct de la flamme avec les vases chauffés), et particulièrement les légumes secs, base de la nourriture chaude des marins à la mer.

La vogue des appareils Rocher s'est ralentie, sinon complètement arrêtée; aujourd'hui on leur préfère, à bord des bâtiments à vapeur, les distillateurs à fonction unique, adaptés ou non à un générateur de vapeur spécial. Dans le dernier cas, la vapeur à condenser est fournie par les chaudières de l'appareil moteur du bâtiment, ce qui permet d'utiliser la vapeur que l'on évacue habituellement dans l'atmosphère par les soupapes de sûreté, lorsque le

fonctionnement de la machine est arrêté pendant les relâches, ou pendant les manœuvres pour lesquelles l'action du moteur mécanique doit être très-ralentie.

Avant de décrire le distillateur qui a résolu complètement le problème de la potabilisation de l'eau de mer et de son emploi immédiat pour la boisson (dernière condition qui n'a été remplie que récemment), il est nécessaire d'exposer très-sommairement quelle est la composition particulière de l'eau de mer distillée, à quel degré elle mérite le reproche d'être nuisible à la santé et à quelle cause est due l'odeur et le goût nauséabonds qui la caractérisent à sa sortie de l'appareil distillateur.

A ces questions, qui sont du ressort de la science médicale et de la chimie de laboratoire, nous répondrons en citant l'opinion du docteur Keraudren et celle de l'éminent professeur d'hygiène, M. Fonssagrives, que la Société académique de Brest compte parmi ses membres fondateurs.

« L'eau distillée diffère de l'eau naturelle en ce qu'elle
« est fade, privée d'air et pesante dans l'estomac. On
« conseille de la battre pour lui restituer l'air qu'elle a
« perdu, mais cet expédient ne lui rend pas ses qualités
« premières. L'eau douce la plus saine, indépendamment
« de la quantité d'air qui s'y trouve en dissolution ou
« combiné, contient toujours une petite proportion de
« matière terreuse ou saline, d'où provient le degré de
« sapidité que lui trouvent les hydropotes et qui échappe
« à ceux qui font habituellement usage de liquide d'une
« saveur plus prononcée. J'ai toujours été d'une opinion
« favorable à l'emploi de l'eau de mer distillée dans des
« cas déterminés et pendant un temps limité. Aujourd'hui
« (1840) je pense encore que les navigateurs prévoyants ne
« doivent pas négliger d'avoir à bord un alambic, exposés
« qu'ils sont à ne rencontrer que de l'eau saumâtre sur
« les rivages qu'ils vont explorer. »

Ainsi s'exprime M. Keraudren.

On lit dans le *Traité d'hygiène navale*, par le docteur Fonssagrives : « L'usage de l'eau distillée ne rencontre
« guère plus d'opposition, et c'est tout au plus si quelques
« préventions vaguement formulées s'élèvent de temps en
« temps contre elle.

« L'eau distillée, convenablement amendée, est plus
« salubre et susceptible d'une plus longue conservation,
« que celle des fontaines, des aiguades et des rivières.
« Un seul reproche peut lui être adressé : elle est trop
« pure ; elle reste muette à tous les réactifs. Or, on sait
« que l'eau, pour devenir un bon aliment, doit renfermer
« et de l'air et des substances salines. Qu'on rende à l'eau
« distillée ces deux éléments, et elle deviendra la plus
« salubre de toutes. L'aération de l'eau sera facile, toutes
« les fois que la cuisine distillatoire sera placée soit sur
« le pont, comme cela se voit sur beaucoup de navires à
« vapeur, soit dans la batterie haute, au-dessous d'un
« large panneau ; l'air pur et l'eau seront en contact, il
« n'y aura plus qu'à faciliter leur mélange par un battage
« mécanique. A la rigueur, le battage à la main ou le
« transvasement répété pourraient, quoique moins sûre-
« ment, atteindre le but. On pourrait, continue le docteur
« Fonssagrives, amender l'eau distillée en y dissolvant
« certains sels et en lui donnant ainsi la composition des
« meilleures eaux potables ; cette idée nous paraît d'une
« très-grande utilité pratique. Nous proposons de former
« une masse saline composée d'éléments semblables à
« ceux qui résultent de l'évaporation de l'eau potable prise
« pour type.

« Des paquets assortis formés chacun de :

DÉCIGRAMMES.

Chlorure de sodium (sel marin).....	4.8
Sulfate de soude.	3.4

Bicarbonate de chaux.....	48.0
Carbonate de soude.....	14.0
Carbonate de magnésie.	6.0

« seraient mis en approvisionnement sur les navires, et
« chacun d'eux serait employé à salifier une caisse à eau
« d'un kilolitre.

« Ces sels seraient délayés dans quelques litres d'eau
» qu'on verserait ensuite dans la caisse.

« Nous appelons la sérieuse attention des hommes qui
« dirigent la marine sur cette amélioration aussi simple
« qu'elle est utile ; nous la croyons de nature à rendre
« l'eau distillée préférable à tout autre, puisque contenant
« les mêmes éléments utiles que les eaux potables les plus
« estimées, elle renfermera de moins qu'elles certains
« éléments nuisibles, les matières organiques en particu-
« lier. Tout prétexte de récrimination sera aussi enlevé aux
« quelques esprits chagrins qui voient avec peine cette
« innovation prendre pied dans la marine, et qui attri-
« buent encore à l'eau distillée, dont un usage exclusif
« pendant plusieurs années nous a démontré, pour notre
« compte, la parfaite innocuité, des inconvénients illu-
« soires et des périls imaginaires. »

Les appréciations de MM. les docteurs de Keraudren et Fonssagrives laissent de côté un fait important mis en lumière par les travaux de laboratoire du docteur Normandy : c'est que le goût d'empyreume que ne perdait jamais complètement l'eau douce obtenue avec les appareils en usage alors, provient de la cuisson des animalcules infusoires contenus en très-grande abondance dans l'eau de mer et qu'après avoir perdu son air de composition par l'ébullition (un vingtième de son volume environ) elle est disposée à dissoudre l'air des milieux dans lesquels elle

se trouve ; ces milieux , à bord des navires , contiennent de l'air plus ou moins vicié. A la suite de cette découverte, le chimiste anglais prétendit que l'odeur et le goût nauséabonds du liquide obtenu par la distillation habituelle, ne pourraient être détruits que par cette combustion latente qu'on nomme *éremacausie* et qu'une portion de l'oxygène contenu dans l'eau pouvait servir à brûler les matières empyreumatiques. Il y parvint naturellement par la filtration à travers du charbon ou d'autres matières suffisamment poreuses, et, finalement, il fut amené à l'invention de l'appareil qui porte son nom et dont l'usage ne s'est pas répandu en Angleterre même, malgré l'accueil enthousiaste que lui fit la presse scientifique et la presse industrielle. La complication de l'appareil Normandy est telle, qu'il est indispensable de le confier à la direction d'un mécanicien exercé à son fonctionnement. Il se compose d'une espèce de chaudron chauffé suant par toutes les jointures. L'eau de mer qui le traverse est dépouillée par l'ébullition de son air de composition, qui s'élève avec la vapeur et se mélange avec elle dans un même compartiment. Ce mélange condensé se trouve être de l'eau douce aérée; mais il est à noter que, si par les joints et les assemblages des récipients, il y a des pertes de vapeur ou d'air, il ne restera plus assez de ce dernier gaz dans la chambre de condensation pour saturer l'eau distillée, en même temps que l'oxygène fera défaut pour brûler complètement dans le filtre poreux les huiles empyreumatiques entraînées par la vapeur.

Nous venons de dire que la découverte des causes de la mauvaise odeur et du mauvais goût du produit liquide de la distillation de l'eau de mer, était le fait des recherches du docteur Normandy ; la vérité exige de rappeler que la priorité en appartient à M. Lallier qui , en 1840, sept an-

nées avant la publication des travaux du docteur anglais, avait proposé l'emploi d'un filtre pour arrêter tout aussi bien les composés métalliques que les produits empyreumatiques.

En 1841, MM. Chevreul et Lebas, proposèrent au Ministre de la marine de charger le chirurgien du bord d'essayer les eaux distillées au moyen d'un sulfure alcalin, et indiquèrent le filtre à charbon comme devant arrêter les éléments métalliques, conformément à l'affinité de ce corps pour les sels, que M. Chevreul avait reconnue dès 1809.

Ainsi, depuis bien longtemps, le principe de l'action du charbon était constaté et bien établi, sans que l'on eût songé à le faire entrer d'une manière définitive dans la pratique.

En 1851, à bord du *Crocodile*, aviso de guerre tenant la station des côtes occidentales d'Afrique (de la Sénégambie au Gabon), nous fîmes construire un entonnoir filtre, destiné à débarrasser l'eau distillée de la matière grasse et verte qu'elle entraîne souvent quand on fait usage des appareils Rocher. Ce filtre était composé de plusieurs lits de charbon de bois, d'escarbilles, et d'une couche de plusieurs doubles d'étamine. On conçoit, d'après ce qui vient d'être dit, qu'il arrêta non-seulement les produits gras et savonneux, mais aussi les sels de cuivre et de plomb, qui pouvaient s'être formés aux dépens de l'alambic et qu'il débarrassait l'eau des composés empyreumatiques. Cet exemple n'avait pas trouvé d'imitateurs, lorsque le directeur du service de santé du port de Brest, M. Lefèvre, étudiant la colique sèche, s'occupa activement de l'influence que pouvait avoir sur cette terrible maladie l'emploi comme boisson des eaux provenant des appareils distillatoires employés à bord des navires de l'État. S'apercevant que, dans bien des cas, ces appareils cèdent à l'eau des sels de plomb en quantité plus ou moins notable et provenant d'un éta-

mage avec de l'étain et du plomb, se rappelant les conseils donnés en 1841 par MM. Chevreul et Lebas, et connaissant l'heureux résultat de nos tentatives à bord du *Crocodile*, M. Lefèvre entreprit de généraliser dans la marine l'usage des filtres à charbon.

A sa demande, nous fîmes dessiner et exécuter l'entonnoir filtre (Fig. 2) dont l'emploi est resté réglementaire à bord des navires de la flotte de guerre qui ne sont pas munis de l'épurateur système Perroy, dont il sera question ci-après. Le filtre Lefebvre se compose d'une enveloppe extérieure A en forme de cône tronqué, de 35 centimètres de hauteur, dont le fond est formé par une lame de tôle de 10 centimètres de diamètre. Au centre est un orifice circulaire F par lequel doit s'écouler l'eau filtrée. Le couvercle de ce cône tronqué est une calotte hémisphérique percée d'un orifice D, par lequel s'introduit l'eau à filtrer, en passant dans la pomme d'arrosoir E. La calotte s'assemble à l'aide de boulons avec le cône tronqué qui forme la partie inférieure du filtre. A l'intérieur de cette première enveloppe, se place le filtre proprement dit B ; c'est aussi un cône tronqué tenu par un rebord circulaire entre le bord du cône extérieur A et celui de la calotte hémisphérique G. La hauteur du filtre est de 18 centimètres ; son fond est percé de trous comme une écumoire ; un diaphragme concave H, également percé de trous, ferme l'ouverture supérieure. Un kilogramme de charbon en grains, placé entre deux toiles de crin et formant une couche de 10 centimètres d'épaisseur compose la garniture G du filtre. Au fond du cône extérieur A, se place une éponge fine e destinée à retenir les parcelles de charbon que l'eau peut entraîner. La tôle employée à la construction de ce filtre doit être étamée, pour éviter une trop prompte détérioration. L'appareil coûte 10 francs ; la garniture n'at-

teint pas un franc, dont 35 centimes pour le charbon, et il peut purifier 22,000 litres d'eau à 4 milligrammes de sel de plomb par litre, sans qu'il soit nécessaire de renouveler la garniture.

On nous excusera de nous être introduit ici dans la compagnie des savants et des praticiens émérites qui ont apporté une part sérieuse au progrès de l'invention qui nous occupe. Le hasard a mieux servi nos intentions que nous ne pouvions l'espérer. Nous devons avouer en toute humilité, qu'en établissant notre filtre nous ignorions aller au-devant de la solution d'un problème complètement trouvé aujourd'hui par les recherches de la science; le seul mérite qu'on puisse nous attribuer, à la rigueur, est d'avoir pu, pendant vingt-sept mois de campagne, sous le climat meurtrier du Sénégal, procurer à l'équipage du *Crocodile* une eau agréable à boire et d'une innocuité parfaite.

Au retour de la campagne, la proportion des cas de colique sèche à bord du *Crocodile* avait été de 3 p. 0/0, tandis que sur chacun des autres bâtiments de la station elle s'était élevée de 10 à 12 p. 0/0.

N'est-ce pas le cas de rappeler que dans les recherches scientifiques comme dans les grandes batailles, l'imprévu prépare souvent le succès; mais que les savants, moins enivrés de leur paisible victoire que les bouillants guerriers de leurs bruyantes actions, n'oublient pas la part à faire au capitaine Hasard, puissant et modeste auxiliaire qui ne réclame jamais.

Dans aucune des installations décrites jusqu'ici et d'un usage plus ou moins répandu, on ne rencontre l'application d'un moyen destiné à mettre en contact la vapeur à condenser, avec un excès d'air atmosphérique, afin de permettre au liquide de dissoudre à mesure de sa forma-

tion autant de ce gaz qu'il en faut pour atteindre le point de saturation, et afin de satisfaire complètement à la combustion latente des particules animales et végétales dans les filtres poreux. Ce n'est qu'en 1862 que le premier appareil à cette fin est introduit dans la pratique par M. Russel, ingénieur anglais. La Figure 3 reproduit les détails de l'installation qui peut s'appliquer à tous les systèmes de condensateur.

Dans le *distillaérateur*, ainsi que le nomme l'auteur, la vapeur arrive par le conduit S, un robinet R règle son entrée. La chambre dans laquelle débouche le tube S est partagée en deux parties C et C' par une cloison horizontale L située très-près de l'orifice du tube ; elle est percée d'un trou un peu plus grand auquel est adapté un ajustage cylindrique D, dont la hauteur est à peu près la moitié de celle de la chambre C. Au-dessus de la cloison se trouvent des ouvertures A,A, destinées à permettre l'entrée de l'air ; un anneau *n,n* portant des orifices, et mobile circulairement, permet de les fermer ou du moins de régler leur ouverture.

La vapeur qui s'introduit par le tuyau S détermine, par sa vitesse, l'introduction de l'air par les orifices AA, et le courant de vapeur mélangée d'air circule dans le serpent, sur lequel l'instrument est vissé par le filetage F. L'air se dissout lors de la condensation.

Le *distillaérateur* de M. Russel, il faut le reconnaître, est le premier qui ait été installé en vue de l'aération complète de l'eau distillée. Mais comme en toutes choses le mieux est l'ennemi du bien, le distillateur imaginé par M. Perroy, ingénieur des constructions navales, est venu le remplacer dans la faveur des marins et des mécaniciens chargés à bord des bâtiments de tous les appareils où la vapeur est en cause. D'ailleurs, l'admission de l'air

n'a lieu dans le système Russel qu'à la condition que la pression de la vapeur à condenser ne soit ni au-dessus ni au-dessous d'un point à fixer par tâtonnement, et par cela même, le fonctionnement de la partie originale et essentielle n'est pas suffisamment assuré.

Mettant à profit les recherches plus ou moins heureuses de ses devanciers, M. Perroy s'est appliqué à réaliser ces résultats divers : solidité de construction, poids et volumes réduits à un minimum possible, fonctionnement assuré de l'aérateur, purge complète de l'eau produite des corps liquides ou solides qui s'y trouvent en suspension ou en dissolution et immédiatement après la sortie du distillateur proprement dit.

Les huiles empyreumatiques emmenées par la vapeur sont des hydrogènes carbonés qui se brûlent peu à peu au contact de l'oxygène de l'air dissous dans l'eau ; mais cette action chimique, si on l'abandonne à elle-même, se produit très-lentement. On peut hâter la combustion de ces hydrogènes carbonés, en mettant l'eau qui les contient en contact avec du noir animal qui agit alors comme diviseur. Dans ces conditions, la désinfection s'opère en très peu de temps, à la condition toutefois que l'eau renferme en dissolution l'air qui doit fournir l'oxygène nécessaire à la combinaison chimique que l'on veut réaliser. Il est indispensable de produire de l'eau ayant une température assez basse, car au-delà de 45° centigrades, elle ne peut plus ni prendre ni garder de l'air en dissolution.

D'après ces données de l'expérience, M. Perroy a construit son distillateur disposé comme le montrent les figures de 4 à 9.

Le réfrigérant (Fig. 5, 6 et 7), l'aérateur (Fig. 4), et l'épurateur (Fig. 5). L'aérateur se compose de deux cônes *n*, *n'* s'emboîtant l'un dans l'autre ; le cône extérieur *n*,

aboutissant au condensateur, communique avec l'air par les robinets r , r' qui en règlent l'entrée, et le cône intérieur n amène du générateur la vapeur qui doit être condensée. La vapeur, en pénétrant d'un cône dans l'autre, produit une aspiration très-énergique à l'orifice extérieur des robinets r , r' , et par suite il s'établit dans tout l'appareil un courant d'air, au milieu duquel s'opère la condensation. Le réfrigérant est du type de ceux dits à circulation. Dans ce système, l'eau produite reste en contact pendant longtemps avec les surfaces refroidissantes ; elle sort donc de l'appareil à une température peu élevée, ce dont nous avons indiqué plus haut la grande importance, au point de vue de son aération.

La circulation de l'eau, de la vapeur et de l'air est établie au moyen de cloisons qui, avec les tubes, forment des circuits ; chacun de ces circuits est composé de deux rangées de tubes, qui ont pour but d'isoler autant que possible la vapeur non condensée de l'eau déjà produite, disposition qui contribue beaucoup à donner à cette dernière une température plus basse. L'appareil, comme on le voit sur les dessins indiqués, est formée d'une caisse métallique pleine d'eau froide, constamment renouvelée, qui pénètre par l'orifice B, situé au-dessous de l'appareil, et qui s'échappe par l'orifice D situé sur le couvercle, de telle sorte que l'eau la moins froide se trouve à la partie supérieure et l'eau la plus froide à la partie inférieure de la caisse. Dans ces conditions, le courant de l'eau refroidissante se produit par la différence de densité des courants liquides, comme nous l'avons expliqué précédemment, sans qu'il soit besoin de l'action d'une pompe foulante. Un robinet de purge G, sert à extraire l'air quand on commence l'opération. C'est à l'intérieur de la caisse dont il vient d'être parlé, que se trouve le complément

de l'appareil d'aérage ; il se compose d'une série de tuyaux aboutissant, par leurs deux extrémités, dans une caisse en bronze disposée de façon à forcer l'eau distillée à circuler dans les tuyaux placés immédiatement au-dessous des précédents.

La vapeur et l'air entraînés sont introduits dans l'appareil par l'orifice A, en face duquel se présentent deux rangées de tuyaux qu'ils traversent ; à leur sortie ils se trouvent dans une première capacité 1, à laquelle aboutissent deux autres rangées de tuyaux qui les amènent dans la capacité 2, communiquant elle-même à une capacité 3, de sorte que la circulation de la vapeur, de l'air et de l'eau condensée, se continue jusqu'au bas de l'appareil (chambre 9). La sortie de l'eau douce se fait en ce point par une seule rangée de tuyaux aboutissant à un conduit C, qui la déverse dans l'épurateur (Fig. 9).

Avec cette disposition, la section de passage étant réduite de moitié, l'air en excès et non dissous tend à s'accumuler dans la partie supérieure de la dernière chambre 9 d'où on le fait échapper en manœuvrant le robinet E, en temps opportun. Au-dessous de ce dernier est disposé un robinet de vidange F pour l'eau douce. Dans le but de rendre facile l'introduction successive de la vapeur mélangée d'air et d'eau dans les différents tuyaux de l'appareil, l'inventeur a pris le soin de donner une forme ondulée, comme on le voit (Fig. 7), aux plaques qui servent de fermeture aux capacités de la caisse de bronze, dans laquelle aboutissent les doubles rangées de tubes aérateurs ; de cette manière, la communication est continue pour chacune de ces séries de tubes, depuis l'entrée jusqu'à la sortie du gaz atmosphérique mélangé avec de la vapeur d'abord et finalement dissout dans l'eau produite.

Afin de rendre faciles les réparations qui peuvent devenir nécessaires, aucune partie de l'appareil n'a été rivée.

Les tubes mêmes sont tenus par simple compression, et leur étanchéité est obtenue (Fig. 8), au moyen de rondelles en caoutchouc que pressent des bossages d'étain ménagés sur les extrémités des tubes ; l'enveloppe extérieure en tôle, de son côté, est tenue, dans le même but, à l'aide de boulons. La troisième partie de l'appareil est la caisse de noir animal, K (Fig. 9), épurateur dans lequel s'opère la désinfection de l'eau ; il est divisé en plusieurs compartiments, par des cloisons verticales qui obligent le liquide à circuler lentement à travers la masse de noir animal.

La désinfection de l'eau, ne produisant aucun autre résultat chimique que de l'eau et de l'acide carbonique, le noir ne se salit qu'à la longue ; il peut servir indéfiniment.

L'action de l'air qui, ainsi qu'il a été dit plus haut, a pour but d'oxygéner l'eau résultant de la condensation, est est encore utilisée par M. Perroy à élever cette eau à une hauteur telle, qu'elle puisse couler naturellement dans les caisses d'approvisionnement sans le secours d'une pompe. Ce résultat est obtenu en produisant dans l'intérieur de l'appareil une certaine pression. Pour cela, il suffit de fermer plus ou moins le robinet E destiné à l'évacuation de l'air aspiré qui n'a point été dissout ; on peut ainsi produire une pression suffisante pour élever l'eau à une hauteur de deux mètres. Cette possibilité est certainement très-précieuse pour le placement de l'appareil à bord ; elle permet d'installer ce dernier, de manière à ce que la circulation extérieure de l'eau de mer destinée à opérer la condensation s'établisse d'elle-même par le fait de la seule différence de densité. Pour que cette circulation ait lieu,

il est seulement nécessaire que le tuyau D, qui doit servir à l'évacuation de l'eau de mer, débouche au-dessous de la flottaison, et que dans son parcours du réfrigérant à la mer il aille toujours en montant. Cette condition oblige à mettre assez bas l'appareil lui-même, ce qui ne serait pas possible, si l'on ne pouvait élever à la sortie l'eau produite, jusqu'à la hauteur des caisses d'approvisionnement.

Les distillateurs Perroy sont adoptés réglementairement par la marine de l'Etat depuis six ans ; le plus grand nombre des bâtiments de ce service en sont munis. Les paquebots des Messageries, sur les grandes lignes de navigation, les ont en service continu, les marines étrangères en font des commandes importantes au fabricant. Pour qualifier leur valeur à la pratique, il suffira de dire que dans un détail spécial, ils réalisent aussi complètement que possible les désirs de l'armateur, qui calcule le bénéfice de ses voyages avec tous les éléments de plus et de moins, et les désirs du marin qui veut se prémunir contre les éventualités d'une disette d'eau à bord, sans rien sacrifier à l'armement de son bâtiment et au fret productif.

L'aérateur de M. Perroy est la partie essentielle et la plus originale du nouveau réfrigérant ; comme celui de Russel, on peut l'appliquer à un distillateur d'une disposition quelconque. Il en est de même de l'épurateur ou filtre au noir animal, ce qui a lieu pour le service de la marine militaire, où l'on emploie encore les condenseurs système Sabattier (Fig. 10) et système Sochet (Fig. 11).

Légende de la Figure 11.

- A Tuyau d'arrivée de vapeur.
- B Tuyau de sortie d'eau douce.

- a Tuyau distributeur de vapeur.
- b Tuyau collecteur d'eau douce.
- C Lames réfrigérantes de 10^m/_m de largeur intérieure.
- f Enveloppes des lames réfrigérantes.
- g Cadre formant le pourtour des lames réfrigérantes.
- h Cloisons formant le conduit de circulation de la vapeur
indiqué par les flèches 1.
- K Entretoises entre les lames.
- D Bâche.
- l Enveloppe de la bâche.
- m Couvercle de la bâche.
- E Tuyau d'arrivée de l'eau réfrigérante.
- F Tuyau de sortie de l'eau réfrigérante.
- n Cloison percée de trous 2, servant à diviser l'eau qui arrive
par le tuyau E.
- p Taquets supportant la cloison n.
- e Entretoises dans les lames.

Le condensateur du système le plus simple consiste en un tuyau de 8 à 10 centimètres de diamètre, fixé à l'extrémité avant du navire, à environ au-dessous de la surface de l'eau, et unique à l'intérieur du navire. Ce tuyau est percé de deux ouvertures, dont l'une aboutit au distributeur de vapeur et l'autre au filtre destiné à épurer l'eau douce produite par la condensation de la vapeur dans le conduit unique immergé dans l'eau froide. La résistance au sillage du navire que présente le long tuyau extérieur et les grandes difficultés, sinon les impossibilités dans certaines circonstances de réparer une rupture ou une disjonction des joints du conduit, ont fait renoncer à l'application de ce système essayé à bord de la *Diligente*.

Un progrès important dans l'application de la vapeur à la propulsion des navires vient d'être réalisé par l'adoption

des machines dans lesquelles la condensation de la vapeur, après le travail sur les pistons, est faite non pas comme précédemment en injectant directement de l'eau de mer froide dans le volume de vapeur évacué des cylindres, mais en faisant passer la vapeur dans des tubes autour desquels circule l'eau refroidissante, ou bien en faisant passer l'eau autour des tubes ; la circulation de l'eau, dans ce dernier cas, se produit alors dans l'espace qui sépare les tubes. L'application de ce système, auquel on a donné le nom de *condensation par contact* ou de *condenseur à surface*, procure une économie notable de combustible, et voici comment : Dans le cas d'une condensation par le mélange de l'eau et de la vapeur, il faut injecter moyennement 30 kilogrammes d'eau prise à la mer, pour 1 kil. de vapeur à condenser ; le résultat final est un liquide à 30° de température, formé de 97 centièmes en poids d'eau de mer et de 3 centièmes d'eau douce, cette dernière provenant de la vapeur ; un pareil mélange, qui fournit à l'alimentation de la chaudière, contient à très-peu près la même quantité de sel marin et de sulfate de chaux que l'eau de mer seule ; il s'en suit que les dépôts incrustants ne se produiront pas, qu'à la condition de rejeter du générateur, par *l'extraction*, un volume d'eau chaude égale à un tiers de celui qui a été vaporisé dans le même temps. C'est là évidemment la cause d'une perte importante de chaleur, autrement dit de combustible, et une cause d'augmentation du travail de chauffage. Tandis que si la vapeur est condensée, sans être mélangée avec l'eau refroidissante, l'eau douce qui en sera le résultat pourra servir à alimenter la chaudière, sans augmenter le degré de salure de la masse d'eau soumise à la vaporisation.

Ce degré de salure restera donc constant et bien au-dessous du point de saturation ; les extractions ne seront

plus nécessaires. La perte de chaleur dont elles sont les causes n'existant plus, l'économie de combustible sera sans conteste le résultat final de l'emploi des condenseurs à surface.

Les prévisions de la théorie à ce sujet ont été confirmées par la mise en pratique, et se résument numériquement, jusqu'à ce jour, par des chiffres significatifs.

Consommation de houille par heure et par force de cheval de 75 kilogrammètres sur les pistons, dans une machine marine à condensation par mélange = 1^k 200 ; — dans une machine à condenseur à surface = 1 kil. ; — économie, 0,20.

C'est incidemment que nous avons mentionné ici un progrès dont les conséquences ont une plus grande importance encore que celle de l'économie de combustible ; mais l'exposé de ces conséquences nous éloignerait inutilement de la question des distillateurs. Ce que nous avons dit suffit pour faire comprendre que les chaudières des nouvelles machines ne peuvent plus fournir directement de la vapeur pour la distillation. En effet, les corps gras employés à lubrifier les cylindres et les tiroirs de l'appareil mécanique, s'accumulent en grande abondance dans les chaudières, parce que leur expulsion partielle n'a plus lieu par l'extraction, comme on les pratique en employant la condensation par mélange. Il y a donc lieu de choisir entre cette alternative : affecter un générateur spécial à la production de l'eau potable, ou bien continuer à prendre de la chaleur aux chaudières de la machine, pour vaporiser l'eau directement puisée à la mer. C'est ce dernier moyen qui vient d'être adopté sur la proposition motivée par des résultats très-satisfaisants. Il est dû à un jeune ingénieur des constructions navales, M. Cousin ; il consiste à employer un vaporisateur intermédiaire alimenté avec de

l'eau de mer pure et chauffée par de la vapeur empruntée aux grandes chaudières, la condensation ayant lieu d'ailleurs dans un réfrigérant du système Perroy.

Les condensateurs et les appareils complets de distillation ont maintes fois exercé l'esprit ingénieux des mécaniciens marins, appelés, dans certaines circonstances, à construire ou à installer des alambics en prévision d'un manque d'eau potable.

Pendant la guerre de Crimée, on confia à M. Tissot, premier maître mécanicien alors, aujourd'hui officier de vaisseau, la construction et l'installation à terre d'un appareil distillateur, dont la production d'eau devait suffire à l'alimentation de nos troupes occupant le détroit de Kertch. La chaudière d'une usine russe servit d'évaporateur. Comme il eût été très-difficile, sinon impossible, de construire un serpentín à hélice, on le remplaça par un conduit de circulation à lentilles (Fig. 12), dont la construction est facile à bord des navires. Il se compose de lentilles LL superposées les unes aux autres et légèrement inclinées en sens contraire pour faciliter l'écoulement de l'eau condensée; elles sont formées de deux parties concaves en cuivre à doublage étamé, agraffées et soudées ensuite l'une à l'autre. Ce conduit présente sur le serpentín à hélice l'avantage de pouvoir être réparé et démonté sans peine, et de faciliter la condensation de la vapeur, tout en présentant sous le même volume une plus grande surface de refroidissement et un espace plus grand à la dilatation de cette vapeur. On profita d'un accident de terrain pour établir la cheminée, qu'on n'aurait pas pu construire en briques ou en tôle, les approvisionnements de ces matières faisant défaut; la chaudière était adossée contre le versant d'un monticule; un sillon vertical creusé

dans le versant et fermé dans sa longueur, remplit parfaitement l'office de cheminée ; l'eau de refroidissement et d'alimentation amenée de la mer, dans l'appareil, au moyen d'une pompe à bras, compléta ce distillateur improvisé qui ne produit pas moins de 1,000 litres d'eau par heure de chauffe.

Nous terminerons par quelques données numériques d'un intérêt secondaire, si on considère les immenses avantages que procurent à la navigation de long cours les distillateurs dont il s'agit.

Soit que l'on emprunte la vapeur aux chaudières de la machine, soit qu'on la produise dans un générateur spécial, pour 1 kil. de houille brûlée on obtient au minimum 6 litres d'eau douce.

Un tonneau de houille représente donc un approvisionnement de 16,000 litres d'eau, et le rapport de l'encombrement de cette quantité de combustible à cette quantité de liquide est comme 1, 2 à 6, c'est-à dire 5 fois plus petit.

En comptant le prix de la houille à 50 fr. le tonneau (prix actuel), le litre d'eau distillée coûterait 1 centime de ce chef, en somme il coûte 2 centimes.

La production par vingt-quatre heures varie de 3 à 12 tonneaux, suivant la grandeur des alambics. Le poids moyen des appareils Perroy est de 1 à 5 tonneaux, suivant le modèle employé.

Une dernière observation :

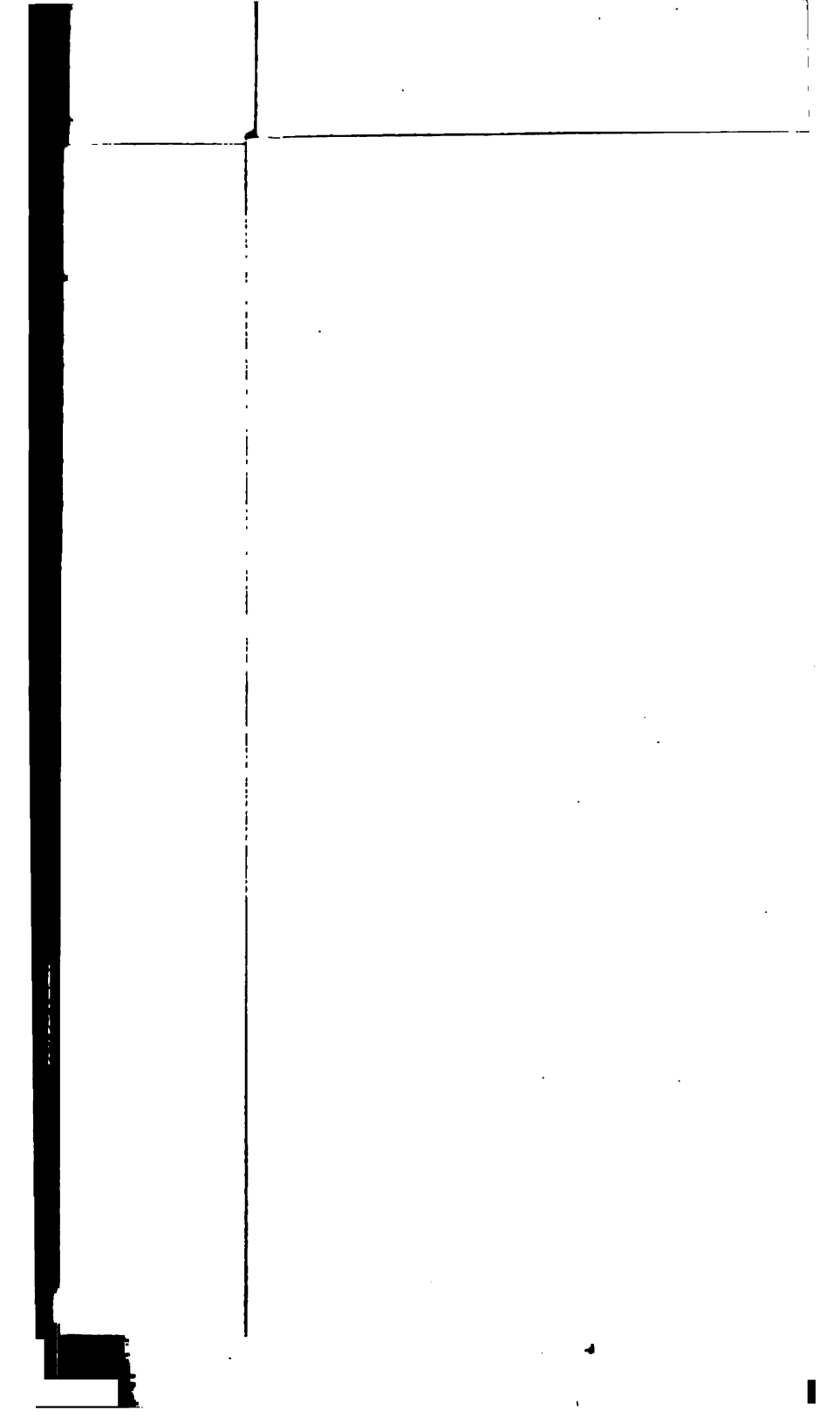
Notre modeste travail s'adresse aux personnes qui, bien qu'éloignées de l'étude des questions secondaires de marine, s'intéressent au progrès que fait journellement la grande navigation dans tous ses détails. A défaut de tout

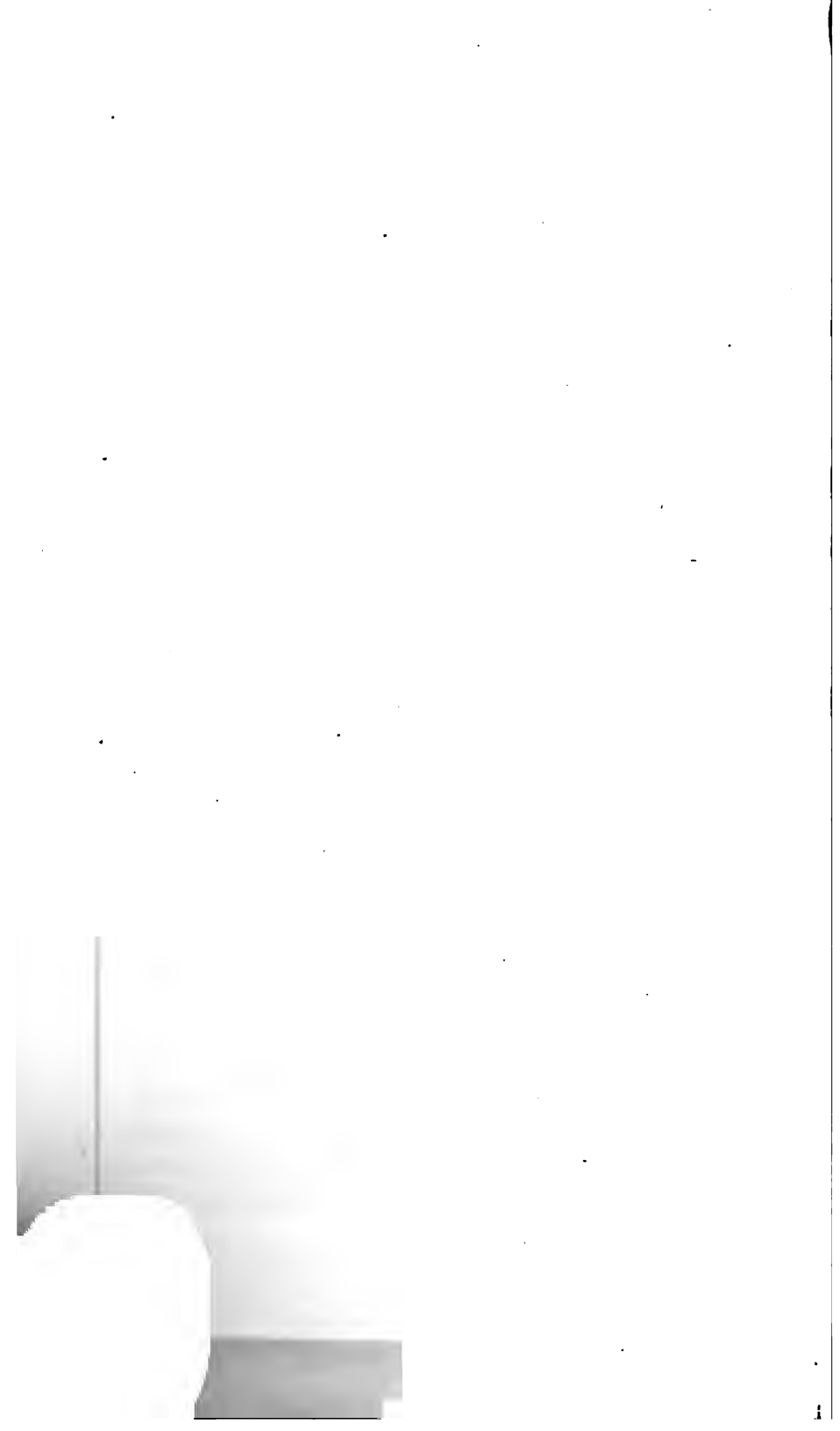
autre intérêt, nous souhaitons qu'il ait celui d'une série sans prétention, dans laquelle le causeur a rêvé de démontrer par un exemple que les vérités du monde extérieur ne sont jamais acquises de prime abord par la science seule, par la pratique seule ; qu'il faut nécessairement descendre avec ces deux lumières dans la connaissance des choses objectives où ces vérités, comme l'a dit tant d'autorité le savant Claude Bernard, se trouvent cachées sous la forme phénoménale.

Il en est ainsi, que le sujet des recherches soit du domaine des sciences les plus élevées, ou simplement ressort de la pratique industrielle.

A. ORTOLAN.

— Janvier 1874. —





NOTICE NÉCROLOGIQUE

SCHIAVETTI-BELLIENI

Commencer de bonne heure à lutter contre les difficultés de la vie, pendant tout le cours d'une longue existence supporter le lourd fardeau de la famille, et tomber de fatigue et de découragement sous le poids des souffrances et des déceptions accumulées, c'est, hélas ! la destinée du plus grand nombre : telle a été celle de notre regretté confrère Schiavetti-Bellieni. Et pourtant, l'homme et le travailleur méritaient mieux, car la bonté de cœur du premier et l'habileté intelligente du second avaient attiré à Schiavetti l'estime et la sympathie, la confiance et la vogue dans la profession d'opticien, qui confine à l'atelier de l'ouvrier et au cabinet de l'ingénieur.

Attiré par l'espoir d'utiliser ses capacités et son savoir professionnel, autant dans le sens de son amour-propre que dans celui de ses intérêts matériels, notre confrère s'était établi successivement à Metz, où l'École d'artillerie pouvait fournir de fréquentes occasions, à un habile opticien, d'étudier et de construire des instruments de préci-

sion , à Brest , où les occasions paraissaient devoir être plus fréquentes , à en juger par le grand mouvement du personnel maritime, dans ce port militaire, à l'époque où Schiavetti vint s'y établir. Les travaux réussis , et les nombreuses tentatives faites pour faire connaître et généraliser l'emploi d'instruments nautiques ingénieux, témoignent de l'activité intelligente de notre confrère, et surtout du désintéressement qu'il apportait dans ce qu'on pourrait appeler la question commerciale. Les échecs et les déboires n'avaient pas refroidi l'enthousiasme, on pourrait peut-être dire la crédulité du commerçant, souvent malheureux. Construire de nouveaux instruments sur les données des hommes spéciaux, pratiques ou savants, à la condition que le résultat fit faire un progrès à l'application de la méthode scientifique visée , c'était pour Schiavetti un besoin moral, un stimulant indispensable à son esprit, sinon inventif, au moins amoureux des inventions utiles. C'est ainsi qu'il fit construire à ses frais et risques un très-grand nombre d'instruments d'après les indications soit des inventeurs, soit des importateurs en France des inventions faites en pays étrangers. Il convient de citer, dans une énumération succincte de ces instruments :

Le *Rumbographe* , la *Règle Rhumbée*, le *Secteur Dromoscopique*, de MM Zesceвич et E. Garnault, notre confrère ; installations simples et ingénieuses à l'aide desquelles on peut résoudre très-simplement et très-rapidement les principaux problèmes de navigation qui se traitent sur la carte. — Le *Triédromètre*, des mêmes inventeurs, destiné à la résolution des triangles sphériques, soit dans les problèmes d'astronomie nautique, soit dans la recherche et la correction des déviations produites sur les compas par les matières ferrugineuses du bord. — Le *Micromètre Lugeol* ,

qui donne par l'observation un des arguments indispensables pour mesurer la distance à laquelle on se trouve d'un objet éloigné, étant donnée la hauteur de cet objet. — La *Mire à niveaux d'eau parlants*, de M. Labasque, installée de telle sorte que cet instrument, d'un usage très fréquent dans la détermination du nivellement des terrains sur de grands parcours, n'a plus, dans son emploi, le caractère d'incertitude qui entachait les opérations de cette nature les mieux conduites.

Le *Sextant* Dubois, destiné, au dire des professeurs de navigation les plus autorisés et des marins les plus instruits, à remplacer avec de nombreux avantages les instruments de ce nom, actuellement en usage.

Les difficultés qui sont la conséquence du manque d'outils de grande précision et d'ouvriers d'une habileté plus qu'ordinaire, se sont souvent accumulées autour de la réalisation des idées de notre confrère ; mais, bien souvent, il a su les tourner par sa persistance et par l'ingéniosité des petits moyens. C'est principalement par ces deux côtés que son mérite comme ingénieur-opticien se faisait remarquer.

Les titres de Schiavetti à son admission dans la Société académique de Brest n'étaient pas bornés à ceux de son mérite professionnel : la curiosité d'abord, une étude intelligente ensuite, l'avait conduit à s'occuper de numismatique. Sa collection de médailles, médaillons et jetons, faite d'après un choix de connaisseur, était au service des savants et des amateurs instruits ; c'est ainsi qu'à l'époque où il habitait Metz, il a pu rendre de très-grands services à M. de Saulcy qui s'est fait depuis une réputation d'écrivain et de savant. Notre laborieux archiviste a eu plus d'une fois l'occasion de remercier l'excellente obligeance de Schiavetti, et particulièrement au moment de ses

études et de ses recherches sur les médailles impériales et gauloises, dont le résultat a été communiqué à la commission de topographie des Gaules.

La bonne chance a manqué à notre regretté confrère pour devenir un artiste de renommée, car il avait en lui deux des qualités primordiales : L'originalité des idées et l'amour du progrès. La mauvaise destinée, en le retenant dans le sillon d'un champ fauché chaque jour par la nécessité et avant la maturité du grain, a brisé l'énergie morale du travailleur, en même temps que le plus grand malheur qui puisse arriver dans une famille, la folie incurable de la mère, accablait de douleurs le cœur aimant de l'époux et du père.

Se courber sans blasphémer sous les décrets de la Providence, c'est un devoir. C'en est un également que de donner un souvenir de regret à un bon cœur et à une douce et serviable nature qui a passé près de nous, en ce monde, sans avoir jamais refusé d'être utile à qui le demandait.

A. ORTOLAN.



L'ABBAYE

DE

SAINT-MATTHIEU DE FINE-TERRE

OU DE

SAINT-MATTHIEU (Finistère)¹



ORIGINES

Rien de plus confus, de plus contradictoire, que les origines assignées par nos anciens chroniqueurs à l'abbaye de Saint-Matthieu. Celui qui semble en avoir parlé le premier est Paulin ou Paulinien, évêque de St-Paul-de-Léon, au x^e siècle, dans son *Histoire de la translation des reliques de saint Matthieu* qui, selon lui, auraient été apportées en Bretagne vers 419, sous le règne du prétendu Salomon I^{er}. Le texte original de ce document ne nous est point parvenu, mais on le trouve en très-grande partie, p. 47-50 de l'*Histoire de Bretagne*, de *Le Baud*. Il a été reproduit dans la dissertation solide et approfondie à laquelle s'est livré

(1) Mémoire adopté et envoyé par la Société Académique de Brest à M. le Ministre de l'Instruction publique, pour faire partie des lectures qui ont eu lieu, au mois d'avril 1873, à la réunion annuelle des Sociétés savantes, à la Sorbonne.

M. de La Borderie au sujet de ce Salomon I^{er}, dans la *Bio-graphie bretonne*, t. II, p. 825. Nous ne pouvons mieux faire, à notre tour, que d'insérer ici cette dissertation, parce qu'à côté du récit de Le Baud, on en trouve la réfutation. « On ne peut, dit M. de La Borderie, accuser Le Baud d'infidélité, mais le manuscrit qu'il suivait était visiblement interpolé. Voici les principales circonstances qu'il en a extraites.

« Le roi Salomon épousa une fille de Flavus, patrice des Romains, consul, suivant Le Baud, en 419. De son temps, furent apportées en Bretagne les reliques de l'apôtre saint Matthieu, enseveli au Caire. « Celle gent du Caire, dit Le Baud d'après Paulinius, laissa la foy de Jésus-Christ et s'addonna aux concupiscences charnelles, par quoy elle emeust contre elle les diuerses nations de la terre, c'est à sçavoir les Sarmates, les Numidiens, les Arabes, les Trocodites, les Egyptiens et les Maures, lesquelles entrant en cette région la pillèrent et dégastèrent et en déboutèrent les Chrestiens. Et ainsi que ces choses se faisoient aucuns mariniers bretons applicquèrent à la dite cité du Caire, ainsi qu'ils auoient accoustumé ausquels le benoist saint Matthieu s'apparut. » Ils emportèrent avec eux les reliques de ce saint et vinrent aborder aux côtes de Léon, où, « pour célébrer l'arrivée d'un tel trésor en Bretagne, le roi Salomon, sur la demande de Rivallus, duc de la province de Cornouailles, abolit dans ses Etats l'usage de vendre aux étrangers des enfants en esclavage pour satisfaire au paiement des impôts publics. »

« Après un long règne, Salomon fut tué « en l'église, » à la suite d'une révolte qui eut lieu dans le pays de Léon. Le patrice Flavus s'employa à venger la mort de son gendre, et, à son instigation, l'empereur Valentinien III, qui d'ailleurs était l'allié de Salomon, « adresse ses man-

demens à toutes les citez marines de Pouille, de Calabre, de Brisie, de Lucanie et de Tuscie, qu'ils envoïassent nefes cursoires avecques grandes tourbes d'ennemis à perdre celui royaume et sa gent ; lesquels ainsi venans par mer et entrans en Bretagne, occiront premièrement les exercites des hommes forts, destruisirent le païs par homicides et par pillages et desrompirent les citez et les chasteaux. Et comme ces choses ainsi se flssent, les nefes des Brisians apportées ignellement par sus les ondes, arrivèrent à la cité de Legionense.... Mais combien que 6666 hommes approuvez es faits de la bataille se fussent assemblez dedans les murs de la dite cité, et ississent contre les Brisians, les 6000 furent occis, et les autres prindrent la fuite : » et les vainqueurs emportèrent avec eux le corps de saint Matthieu. »

« Le Baud dit encore, toujours d'après son texte, que les évènements ci-devant rapportés eurent lieu du temps de Paulinien, auteur du récit, lequel fut le premier évêque de la *cité de Legionense* après la destruction que mentionne le récit. Paulinius aurait donc vécu et il aurait été évêque de Léon dans le v^e siècle. La fraude se trahit déjà par là, puisqu'il est certain que l'évêché de Léon ne fut fondé que dans le vi^e siècle, par saint Paul-Aurélien. En outre, de l'aveu de Gallet, le seul évêque du nom de Paulin ou Paulinien, auquel on puisse attribuer ce récit, vivait dans le x^e siècle et s'était réfugié en France pour échapper aux calamités dont les hordes normandes accablaient alors notre péninsule. (D. Morice, *Histoire de Bretagne*, t. I, Pr., col. 619.) Il paraît d'ailleurs que ce Paulin du x^e siècle avait effectivement composé une histoire de la translation des reliques de saint Matthieu en Bretagne, mais, puisque cette translation s'était faite de son temps, elle n'avait pu se faire dans le v^e siècle. Dans le vrai, elle avait

eu lieu sur la fin du ix^e siècle, sous le règne de Salomon, successeur d'Erispoé, c'est-à-dire de 857 à 875, comme le dit (sous l'an 857) la *Chronique de Bretagne*, publiée par Dom Morice en tête de ses *Preuves*. C'est cette translation que Paulin avait racontée, et si l'on écarte du récit de Le Baud l'alliance du souverain breton avec le patrice Flavus et l'empereur Valentinien, et l'expédition maritime dirigée contre la Bretagne sur l'ordre de cet empereur, par les villes de la Pouille, de la Brisie, de la Lucanie, etc., toutes circonstances qui, dans tous les cas, sentent la fable d'une lieue, et où je vois des interpolations frauduleusement faites au récit de Paulin, pour en rehausser la date et le caractère : — si l'on écarte ces circonstances, celles qui restent conviennent parfaitement au Salomon du ix^e siècle. Ce prince, en effet, fut tué dans un oratoire ou petit monastère (*monastericium*) du pays de Léon, situé non loin de Brest. (Voyez la *Chronique de Nantes*, la *Chronique de Redon*, citée par Le Baud, les *Annales de Saint-Bertin* et l'*Histoire de Bretagne* de Lobineau sous l'année 874.) Après la mort de ce Salomon, la Bretagne fut ravagée par des pirates qui, à la vérité, ne venaient pas du Midi, mais du Nord, comme l'atteste leur nom de Normands. Sous le règne de ce Salomon, le comte ou duc de Cornouaille s'appelait aussi Riwelín, qui n'est qu'une forme du nom de Riwal, comme on le voit par l'hymne du moine Clément en l'honneur de saint Gwennolé, rapportée au cartulaire de Landévennec (f^o 128), où on lit : « *Tempore quo Salomon Britones regebat, Cornulix rector quoque fuit RIWELEN.* »

• Il n'est pas invraisemblable que l'on ait continué jusqu'au ix^e siècle de faire, dans quelques ports de Bretagne, le trafic des esclaves, et la formule que Le Baud, d'après Paulin, met dans la bouche du roi Salomon pour prononcer

l'abolition de cet odieux commerce, convient bien mieux au ix^e siècle qu'au v^e » (1).

• Une autre circonstance qui ne peut absolument convenir au v^e siècle, mais qui convient au ix^e, est celle où on nous montre la population du Caire, après avoir abandonné la vraie foi de Jésus-Christ, subjuguée par diverses nations barbares, entre lesquelles on nomme les Numidiens, les Arabes et les Maures. Evidemment l'auteur de ce récit entend parler en ce lieu de l'hérésie jacobite (2) embrassée au vi^e siècle par les Cophtes d'Égypte et de la conquête de ce pays exécutée au vii^e siècle (638—640) par les sectateurs de Mahomet, d'où il suit que cet auteur et les faits qu'il raconte, loin d'appartenir au v^e siècle, sont forcément postérieurs au milieu du vi^e. »

• Ma conclusion, la voici : Paulin ou Paulinus, évêque de Léon au x^e siècle, avait écrit une histoire de la translation du corps de saint Matthieu en Bretagne, translation qui se fit véritablement au ix^e siècle, sous le règne de Salomon, c'est-à-dire de 857 à 875, comme l'atteste non-seule-

(1) « Le roy Salomon..... leva promptement son sceptre et mist sa main sur la sépulture d'iceluy saint corps (celui de saint Matthieu) disant en ceste manière : « Je te donne glorieux apostre Matthieu, par concession de mon priuillège ; que ceste coutume laquelle a esté toujours exercée en mon royaume, soit d'oresnavant ostée pour la reuerence de toy, et afin que moy ni mes successeurs ne le puissent enfreindre ny violer, je te confirme ce priuillège par l'impression de mon anneau : C'est à scavoir que ceux qui pour accroistre le trésor du Prince estoient vendus aux estrangers soient et demeurent d'oresnavant sujets à ta seigneurie et à ceux qui seruiron en l'église à laquelle reposera ton corps. » (Le Baud, *Histoire de Bretagne*, p. 48).

(2) « Cette hérésie n'était autre que celle des Monophysites, appelée d'abord Eutychianisme, du nom de son auteur Eutychès, et condamnée pour la première fois en 451, au concile de Chalcédoine. Au siècle suivant, un moine appelé Jacques Zanzale, dit aussi Jacques Buradée, releva et développa cette erreur, et organisa la secte dont les adhérents prirent de lui le nom de Jacobites. Ce Jacques devint évêque eutychéen d'Edesse, où il mourut en 578. »

ment la *Chronique de Bretagne*, citée plus haut, mais encore celle de Quimperlé et du Mont-Saint-Michel (1). Il avait ajouté à cette histoire le récit des invasions normandes qui suivirent la mort de Salomon et causèrent à la Bretagne la perte de ces précieuses reliques transportées effectivement en Italie, comme l'affirme la chronique de saint Maixent (2). Mais l'œuvre originale de l'évêque Paulin, avant d'arriver aux mains de l'historien Pierre Le Baud, fut interpolée à une époque inconnue par un écrivain prévenu de l'idée que l'abbaye de Saint-Mathieu du Finistère remontait au moins au *vi*^e siècle, et trompé d'ailleurs sur la véritable date de l'établissement des Bretons en Armorique, par les fables fort en vogue de Geoffroi de Montmouth. Sur ces malheureux fondements l'interpolateur, pour bien établir la date qu'il voulait marquer, introduisit dans le récit véritable de l'évêque Paulin, le patrice Flavus, l'empereur Valentinien III, et remplaça les pirates Normands par une expédition maritime dirigée de l'Italie contre notre Péninsule, sur les ordres de l'empereur. Par là le roi Salomon, qui figurait dans le récit de Paulin, se trouve transporté du *ix*^e siècle dans le *v*^e, et nos anciens historiens lui donnèrent place en ce siècle, sous le nom de Salomon I^{er}, parmi les prétendus rois de Bretagne, successeurs de Conan. »

Après Paulin, ou plutôt après Le Baud, est venu notre charmant chroniqueur Albert Le Grand, qui ne pouvait

(1) Ph. Labbe *Mss* t. 1, p. 349; Baluze; *Miscell.*, t. 1, p. 520, et D. Bouquet, *Recueil des historiens de France*, t. VII, p. 273.

(2) Voy. D^e Morice, *Histoire de Bretagne*, t. 2, p. xcvi et xcvi, au commencement du catalogue des abbés de Saint-Mathieu; la chronique de saint Maixent y est citée d'une manière fort embrouillée. Au t. ix, p. 9, du *Recueil des historiens de France*, on trouve, dans un fragment de la même chronique de saint Maixent, cette mention: *anno DCCCCLIV* (954), *corpus sancti Mathæi translatus est*, sans autre renseignement.

manquer de surenchérir sur le récit de son devancier. Puisant dans les archives de la collégiale du Folgoat, riche arsenal de légendes fabuleuses, il y a trouvé le germe de celle qu'il a consacrée à saint Tanguy, et qui n'est pas la moins merveilleuse, à coup sûr, de celles qui sont écloses de son cerveau inventif. Prenons la quintessence de cette légende.

Vers 525, Galonus résidait au château de Trémazan, ainsi que deux enfants qu'il avait eus d'un premier mariage avec Florence, fille d'Honorius, prince de Brest. Ces deux enfants étaient une fille, nommée Haude, et un fils du nom de Gurguy, élevés l'un et l'autre par leur mère dans les principes et la pratique d'une grande piété. Florence étant morte, Galonus se remaria à une femme anglaise, riche et de bonne maison, mais infectée de l'hérésie pélagienne. Marâtre impitoyable, elle réduisit Gurguy à s'éloigner, du consentement de son père, trop faible pour résister à la persécutrice de ses enfants. Il se rendit à la cour du roi Childebart, où il séjourna douze ans, et ce prince « ayant reconnu les belles perfections qui estoient en luy, le retira près de soy et luy donna honneste appointment en son palais. »

Après le départ de son frère, Haude s'était résignée à souffrir en silence les mauvais traitements de sa belle-mère, dont la rage augmentait à proportion de la docilité de sa victime. Elle l'avait réduite aux plus infimes travaux de la domesticité. Elle l'empêchait d'assister à l'office divin et de recevoir les sacrements. Elle allait jusqu'à ne pas la laisser dire ses prières, ce qui réduisait la pauvre fille à passer une partie des nuits dans l'accomplissement de ce devoir. Un jour, furieuse de la voir faire l'aumône, elle la battit, la foula aux pieds, et jeta aux chiens le pain qu'elle portait. Haude ne faisait entendre aucune plainte.

Plusieurs seigneurs l'avaient demandée en mariage, et son père, qui gémissait de ses souffrances, était disposé à l'accorder à l'un d'eux, mais l'impitoyable belle-mère y mit obstacle en l'envoyant dans une ferme d'où elle lui défendit de revenir à moins qu'elle ne la rappelât elle-même. Il y avait deux ans qu'elle y était lorsque son frère revint incognito chez son père. Ne voyant pas sa sœur, il demanda où elle était. Sa belle-mère, le tirant à l'écart, lui dit que Haude était une fille perdue qui avait manqué à ses devoirs, et que pour éloigner une telle infamie de la maison, on avait été contraint de l'envoyer aux champs. Sans plus amples informations, Gurguy court à la ferme et trouve sa sœur occupée, comme Nausikaa, à laver du linge. Il l'appelle par son nom, mais Haude qui, par suite de la longue absence de son frère, ne le reconnaît pas, s'enfuit. Gurguy, prenant pour une preuve de culpabilité ce qui n'est chez sa malheureuse sœur que l'effet d'une modestie alarmée des desseins qu'elle suppose à l'homme qui l'appelle, la poursuit, la rejoint et lui tranche la tête. Informé aussitôt par les voisins des calomnies de sa belle-mère, il revient, accablé de douleur, au château, où Haude rentre peu d'instant après, tenant sa tête dans ses mains « laquelle ayant posée sur son col, se réunit à son tronc, merveille qui estonna toute l'assistance. »

Haude, ainsi restaurée, se tourne, aussitôt vers sa marâtre, lui reproche ses perfidies, son opiniâtreté dans l'erreur, et lui annonce que puisqu'elle ne veut pas s'amender, Dieu va la punir à l'instant. La prédiction s'accomplit. La méchante femme est en effet saisie d'un mal de ventre si violent qu'elle rend tous ses intestins, les foule aux pieds et tombe épuisée. La foudre éclate dans l'appartement et l'achève. Gurguy, plus mort que vif, se jette aux pieds de sa sœur; elle lui pardonne et meurt aussitôt

après. (18 novembre 545.) Le premier acte du drame est fini, la toile tombe. Passons au second acte.

A peine Haude a-t-elle rendu le dernier soupir, que Gurguy s'en va trouver saint Paul de Léon qui lui impose une pénitence de quarante jours. Pour mieux l'accomplir, il se retire dans une forêt entre Landerneau et Brest, s'y battit une cellule ou cabane, tout près des chapelles actuelles de Sainte-Barbe ou du Relecq, et y passe la quarantaine prescrite dans les prières, les veilles et les larmes, ne se nourrissant que de racines, de glands, de mûres et autres fruits sauvages jusqu'au dernier jour de sa pénitence. Ce jour-là, une corneille, qui nichait près de sa cabane, lui apporta un beau pain blanc, après quoi Gurguy retourna vers saint Paul de Léon. Lorsqu'il entra dans le manoir épiscopal où le prélat était avec cinq ou six chanoines, sa tête était entourée d'un globe de feu, en forme de guirlande ou de cercle flamboyant. Ce nouveau miracle déterminait saint Paul à changer son nom de Gurguy en celui de Tanguy, dont la première syllabe signifie *feu* en breton. Tanguy se jeta aux pieds du saint prélat qui lui donna sa bénédiction et lui permit de se retirer dans le monastère qu'il avait fondé à l'île de Bâtz. Il y vivait si saintement que quand saint Paul fonda le monastère de Gwer-ber ou Gherber, à trois lieues de Morlaix, là-même ou s'établit en 1132 l'abbaye du Relecq, il l'en nomma premier abbé.

Ayant appris que son père était bien malade et près de sa fin, Tanguy vint le voir avec l'intention de le préparer à bien mourir. Laissons maintenant Albert Le Grand raconter lui-même les faits qui donnèrent lieu à la fondation de l'abbaye.

« Le bon vieillard fut fort réjoui de voir son fils et luy

donna plusieurs terres et héritages, tant pour son monastère de Gher-ber que pour en fonder d'autres s'il le jugeoit à propos ; et, entre autres, lui donna depuis le cap de Pennarbed, en bas Léon (qu'à présent on nomme Saint-Matthieu de fine-terre, ou du bout du monde), le long de la mer, qui du grand Océan occidental entre dans le goulet du golfe de Brest, jusqu'à la rivière de Caprel (c'est-à-dire le havre de Brest), comprenant partie du bourg de Recouvrance, au-dessus duquel se voit, encore à présent, une ancienne tour ronde à demie ruinée, que les anciens appelloient la bastille de Quilbignon, et à présent s'appelle la Motte-Tanguy, sous laquelle il y a quelques maisons qui appartiennent aux seigneurs du Chastel Trémazan.

« Quelque temps après, une flotte de navires léonnois, qui estoit allée trafiquer en Egypte, trouva moyen d'enlever subtilement le *chef* du glorieux apostre et évangeliste saint Matthieu, lequel ils emportèrent en Bretagne. Ayant passé le Raz de Fontenay sans danger, comme ils vouloient doubler le cap de Pennarbed, l'Admiral qui portoit la sainte relique, heurta de roideur un grand escueil qui paraissoit à fleur d'eau. Alors ceux qui estoient dedans, crièrent miséricorde, pensans estre tous perdus ; mais (chose merveilleuse !) le roc se fendit en deux, donnant libre passage au vaisseau qui estoit chargé d'un trésor si précieux, lequel ils mirent à terre à la pointe du dit cap et allèrent rader au havre du Conquet, qui est là auprès ; et en mémoire de ce miracle, ce cap fut appelé Loc-Mazhé-Traou'n, c'est-à-dire, lieu occidental consacré à saint Matthieu, auquel saint Tanguy (à qui cette terre appartenoit), se résolut de construire un monastère par la permission de saint Paul.

« St Tanguy vouloit édifier au même endroit auquel le chef du saint apostre avoit esté posé lorsqu'on le descendit du navire, tout sur la pointe et dernière extrémité du cap ;

mais plusieurs jugèrent ce lieu incommode, pour estre sur le bord de l'Océan, et, par conséquent, exposé aux furies des vents, et sujet aux descentes des corsaires, et estoient d'avis de le bastir plus avant en terre ferme à cinq ou six cents pas au-delà : saint Tanguy se laissa aller à leur opinion, fit charroyer les matériaux en ce lieu et ouvrir les fondements ; mais Dieu montra, par un miracle évident qu'il vouloit que ce monastère fust édifié au lieu que le saint avoit premièrement choisi ; car, quand ils commencèrent à travailler au massonnage, ce qu'ils avoient fait en un jour, ils le trouvoient, le lendemain, miraculeusement transporté au premier lieu : ce qu'estant arrivé plusieurs fois, ils continuèrent l'édifice au dit lieu avec telle diligence qu'en peu de temps l'édifice fut accompli, et saint Paul bénit le cimetière, dédia l'église et ordonna que saint Tanguy le peupleroit de moines de son abbaye de Gherber, et en seroit seigneur en titre d'abbé.

• Il accomplit promptement cette obéissance et fit venir huit des religieux de Gerber, ausquels, avant le bout de l'an, il associa grand nombre d'autres qui y prirent l'habit. Une fois entre autres, le saint abbé voulant aller à Occismor, voir son maître et père saint Paul, le rencontra en la paroisse du Drénec, es rabines d'une maison noble. Après s'estre saluez, ils se retirèrent tous deux seuls dans le bois de cette Noblesse, ayant laissé leurs compagnons quelque peu à quartier ; et après une longue conférence, s'estans mis en oraison, ils furent recréés d'un concert melodieux de voix angéliques, et, en même temps un ange leur apparut, leur donnant avis que, dans peu de jours, ils sortiroient de cette vallée de larmes et iroient jouir de la couronne préparée à leurs mérites. Les saints se réjouirent extrêmement de cette bonne nouvelle ; et, à cause de cette apparition angélique, cette maison noble

fut nommée Coat-Elez, c'est-à-dire, bois aux anges, nom qu'elle retient encore à présent, et est distante de la ville de Lesneven de deux lieues. »

« Saint Paul ayant pris congé de son cher Disciple, se retira à Occismor, et saint Tanguy en son monastère de Gerber, où il fut receu par ses Religieux avec un extrême contentement ; mais leur joye ne fut gueres longue, car il leur donna avis de la révélation qu'il avait eue et leur nomma le jour qu'il décéderoit.

« Dès le lendemain, il tomba malade, receut ses sacrements, mit ordre aux affaires de son monastère, et ayant donné sa bénédiction à ses religieux, rendit son âme es mains de son Créateur, le 12 mars l'an 594, le mesme jour que mourut saint Paul en son monastère de Bâaz. Son corps fut lavé et revestu de ses ornements abbatiaux, et porté à l'église, en attendant l'appareil de son convoi ; lequel appresté, il fut reveremment porté de son dit monastère de Gerber à celui de Loc-Mazhé, où il fut ensevely dans le cimetière que saint Paul avait bény, où Dieu a fait plusieurs miracles par son intercession. On admira en ce convoi, qu'encore bien qu'il fist un vent du nord fort violent, toutesfois, jamais aucune des torches, ou lumineaires qu'on portoit, ne s'esteignit, le long du chemin, qui estoit d'environ quinze lieuës, ny aucun de la compagnie ne se sentit incommodé. Ce saint a esté fort révéré en Bretagne, et le pèlerinage de son abbaye de Saint-Matthieu est l'un des plus célèbres de la province, etc., etc. »

Comparés l'un à l'autre, les récits de Paulinien et de Le Baud nous apprennent : le premier, — et tout ce qui a été dit ci-dessus, ne permet, croyons-nous, de conserver aucun doute à cet égard, — que la translation du corps de saint Matthieu en Bretagne n'eut lieu que de 857 à 875, sous le règne de Salomon, tué le 25 juin de cette dernière

année, dans l'église de Ploudery, ce qui fit donner le nom de *Merzer Salaun* ou *martyre de Salomon* (aujourd'hui *La Martyre*), au lieu où il avait été assassiné ; — le second, — que cette translation, limitée au *chef* de l'apôtre, eut lieu du vivant de saint Tanguy, au *vi^e* siècle, d'où une différence de trois cents ans dont Albert Le Grand ne s'embarrasse en aucune façon. Quant à la date de 875, il ne la rejette pas ; elle aurait été, selon lui, non celle de l'apport des reliques, mais de leur enlèvement par une armée que le patrice Flavus, de concert avec Valentinien, envoya en Bretagne pour venger la mort de Salomon, son gendre. Appliquant à cette fabuleuse expédition le récit de Le Baud, il s'exprime ainsi (*Vie de S^t Salomon*) : « Il (Flavus) fit armer es havres de la Pouille et Calabres plusieurs galères et grands vaisseaux, sur lesquels il mit une bonne armée, qu'il envoya en Bretagne pour venger ce crime. L'armée romaine y arriva, par un bon temps, au commencement du printemps de l'an 875, et se ruant sur les terres de Pastheneten (1), ils pillèrent toute sa comté de Léon, prirent Lesneven, Le Conquet, Saint-Mahé, Saint-Paul, Roscow, et la riche ville de Tollente, située sur la rivière de Wrakh, laquelle ils brûlèrent et razèrent, ayans enlevé le *corps* de saint Matthieu, — Albert Le Grand ne s'inquiète nullement de se contredire lui-même, — qu'ils portèrent dans leurs galères qui les attendoient à Roscow ; puis allèrent à Brest qu'ils assiégèrent par terre et par mer ; mais ayant eu avis que le Pastheneten les venoit combattre avec une forte armée, ils levèrent le siège et s'en retournèrent en Italie, chargés de pillage et de prisonniers. »

Ainsi la disparition des reliques de saint Matthieu s'expli-

(1) Pasketen ou Pasqueten, on trouve aussi Paskweten, etc., gendre de Salomon, que lui et Gurvand avaient assassiné.

querait, d'après Albert Le Grand, par l'invasion d'une armée romaine dans la péninsule armoricaine, au ix^e. siècle, et pour faire concorder sa vie de saint Tanguy avec celle de Salomon, il se tire d'affaire en transformant les Normands en Romains. Ce sont, en effet, les Normands qui, dans une de leurs incursions en Bretagne, avaient enlevé le *corps* de saint Matthieu, ou en avaient été mis en possession. Dans le xi^e siècle, on voyait les reliques de l'apôtre dans la cathédrale de Salerne où les Normands les avaient apportées. Ce fait, attesté par une lettre que le pape Grégoire vii écrivait, en 1080, à l'évêque de cette ville, est confirmé par Baronius, Muratori et plusieurs autres écrivains, notamment par Gabriel Du Moulin et Bruzen de La Martinière. Voici comment s'exprime le premier, p. 94 de de ses *Conquestes et trophées des Normands-François aux royaumes de Naples et de Sicile, etc.*, Rouen, 1658, in-f^o :

« Salerne estant venue en la possession des Normands
« après un siège de sept mois (1075), le duc Robert Guis-
« card, pour retenir les habitants dans le devoir, répare
« les brèches de la citadelle, et fait bastir un chasteau sur
« la mer avec un temple superbe qu'il fit dédier sous le
« nom de l'apostre saint Matthieu par la déposition solen-
« nelle des reliques de ce bienheureux apostre, retenant
« pour soy et ses enfants un des os de son bras. »

Bruzen de La Martinière, t. v, de son *Grand Dictionnaire géographique*, publié en 1768, dit de son côté, V^o *Salerne* : « L'église cathédrale est sous l'invocation de
« saint Matthieu, dont on y conserve le corps dans une
« chasse très-riche, au-dessous de son grand autel. »

Quand l'abbaye avait-elle été dépossédée de ces reliques ? Etait-ce lors de l'incursion des Normands en Bretagne, en 919, incursion signalée par de tels ravages

qu'au dire des chroniqueurs du temps (*Chronique de Bretagne*, dans D. Morice, Pr. t. 1^{re}, col. 4 ; — *Chronique de Frodoart*, anno 919 ; — D. Bouquet, *Hist. de France*, t. VIII, p. 176 C.), il ne resta pas un seul breton en Cornouaille, et que les indigènes, emportant avec eux les reliques des saints pour les soustraire aux profanations, abandonnèrent le pays aux envahisseurs, qui purent y établir leur domination sans résistance ? Était-ce plutôt lors des incursions de 944 ou de 952 (cette dernière est, à deux ans près, celle qui est indiquée dans la *Chronique de saint Mairient*, précédemment citée, p. 320), ou le précieux dépôt aurait-il été l'objet d'une cession volontaire — peu probable toutefois — des Bretons aux Normands convertis, et devenus leurs alliés et leurs amis, à telle enseigne qu'à son départ pour la Terre-Sainte, Robert, dit le Diable, chargea le duc de Bretagne (1034), du gouvernement de ses États, et que bon nombre de Bretons suivirent Guillaume Le Bâtard à la conquête de l'Angleterre ? Ce sont là des questions qu'il n'est pas possible de résoudre en l'absence de documents permettant de les élucider. Quant au recouvrement du chef de saint Matthieu, il ne serait pas téméraire, croyons-nous, de conjecturer qu'on le dut à quelqu'un des Bretons qui avait participé à la quatrième croisade terminée en 1204, et qui était animé du désir de restituer à son pays ce précieux dépôt, objet d'une grande vénération en Bretagne. La date de ce recouvrement est en effet très-rapprochée de celle de la réintégration du chef du saint apôtre, accomplie en 1206, comme le démontre l'acte de donation souscrit par Hervé I^{er}, vicomte de Léon, et ses trois frères, Alain, Salomon et Guyomarch (D. Morice, P., t. I, col. 807), où nous lisons : *Ego, H. de Leonia, qui primus dominorum Leonensium tunc temporis receptioni ac venerationi sacrosancti capitis beati Matthæi, apostoli et evangelistæ, interfui, etc., etc.* »

De tout ce qui précède, il résulte que saint Tanguy, dont l'existence au ^{vi}^e siècle n'est pas contestable, n'a pu être contemporain de la translation, non moins incontestable, en Bretagne au ^{ix}^e siècle, du corps de saint Matthieu. Nous ne voulons pas dire par là que saint Tanguy n'ait pas été institué par saint Paul supérieur de quelques solitaires qui ont formé le noyau de la future abbaye. Mais, comme le fait remarquer avec beaucoup de raison notre savant ami, M. Miorcec de Kerdanet, « il ne faut pas croire que les « monastères fussent dans ce temps ce qu'ils ont été de-
« puis. Ils se composaient de quelques cabanes, au milieu
« desquelles se trouvait un oratoire où l'on célébrait les
« offices. Ces cabanes, qu'on appelait cellules, étaient
« construites de matériaux grossiers, pris sur les lieux. On
« y avait un enclos, dans lequel on semait de l'orge, du
« seigle, des légumes ; on y faisait paître aussi quelques
« vaches, dont le lait servait à la nourriture des moines,
« qui vivaient comme les plus pauvres de nos paysans ; ils
« étaient vêtus de peaux de chèvres ou de moutons (*Anno-*
« *tations de la vie de saint Tanguy*) (1), » Tels ont dû être
nécessairement les humbles débuts de l'abbaye de saint
Matthieu dont l'importance se sera graduellement accrue
et aura déterminé, au ^{ix}^e siècle, la construction d'une
église digne du précieux dépôt qui lui fut confié. Et dans
l'impossibilité de préciser un nom de fondateur et une
date de fondation, il est peut-être bon d'imiter la prudente
réserve de l'historiographe officiel de l'abbaye, Dom
Simon Le Tort, qui se borne à dire : « On ne peut, à
proprement parler, assigner à ce monastère d'autre fon-
dateur que Celui qui a affermi la terre sur les eaux. »

(1) « Ma croyance, dit Dom Mars, est qu'ils (les religieux) vécurent en ce monastère comme ils faisoient par toute la Bretagne jusqu'en 818 qu'ils prirent tous la règle de notre bienheureux père saint Benoist. »

Dom Le Tort, bénédictin, avait été envoyé en 1681, à Saint-Matthieu, par ses supérieurs, avec mission d'extraire du chartrier de l'abbaye son histoire particulière destinée à être insérée dans l'histoire générale des maisons de l'ordre. Nous reparlerons tout-à-l'heure de son travail.

Où le judicieux Dom Lobineau ne connaissait pas le travail de son confrère, ou il ne le jugeait pas digne de créance, car il n'en fait aucune mention dans l'article qu'il a lui-même consacré à saint Tanguy dans ses *Vies des Saints de Bretagne*. Mais si, volontairement ou non, il a ménagé Dom Le Tort, il n'en a pas été de même d'Albert Le Grand. En effet, il dit crûment que ce dernier « a fabriqué sans doute les actes de sa légende pour flatter les seigneurs du Châtel, dont il y a plusieurs qui ont porté le nom de Tanguy, et qu'ils sont un tissu de fables si dénuées de toute apparence, qu'on doit les mettre au rang des plus misérables romans. » Puis, comme le savant hagiographe est convaincu que la majestueuse vérité de la religion a plus à perdre qu'à gagner, quand un zèle mal avisé l'affuble d'aussi ridicules oripeaux que ceux dont Albert Le Grand a surchargé ses deux personnages, il ajoute : « Aux fables près, il serait à souhaiter que le reste de l'histoire fût bien assuré. Nous aurions dans sainte Haude un modèle admirable des vertus chrétiennes, surtout une patience à l'épreuve des emplois les plus vils, des travaux les plus pénibles, de la persécution la plus constante, etc., etc. »

Revenons à Dom Le Tort. Son histoire, écrite en latin sous le titre de : *Compendium historix abbatiæ sancti Matthæi in finibus terrarum*, se composait de quatre feuilles de velin, maintenant réduites à trois (1), dont chacune com-

(1) M. Filleux, inspecteur de la marine, nous ayant dit un jour, il y

prend, en moyenne, trente lignes à la page d'une belle écriture majuscule. Elle se divise en onze paragraphes dont voici les titres : 1° *Commencements de l'abbaye* (11 lignes) ; ce titre est inexact ; car ce paragraphe n'est qu'une introduction au suivant, et ne parle, comme lui, que du nom et de la situation de l'abbaye ; — 2° *Nom et situation du monastère* (46 lignes) ; — 3° *Fondation du monastère* (les trois lignes que nous avons rapportées plus haut, p. 330) ; — 4° *Époque et motif de la fondation* (50 lignes) ; — 5° *Règle* (20 lignes) ; — 6° *Église et sa dédicace* (10 lignes) ; — 7° *Principales reliques* (54 lignes) ; — 8° *Droits et prérogatives spirituels et temporels* (47 lignes) ; — 9° Ici se plaçait la feuille détruite, c'est-à-dire, la troisième où se trouvaient le récit des événements remarquables et le catalogue des abbés réguliers, catalogue qui devait être fort incomplet, comme autorisent à le penser les vingt-six lignes qui le terminent, et par lesquelles commence la 4^{me} feuille. Nous réunirons ces abbés et les abbés commendataires dans ce paragraphe 9, sous ce titre commun : *Catalogue des abbés* ; — 10° *Bien-faiteurs* (15 lignes) ; — 11° *Sépultures remarquables* (27 lignes) ; — Nous y ajouterons un douzième paragraphe intitulé : *Événements historiques*. Au *Compendium* était annexé un dessin à la plume présentant une vue de l'église et de l'abbaye, très-défectueuse sous le rapport de la perspective, mais donnant une idée approximative de l'ensemble des lieux. Nous joindrons aussi à notre travail un *fac simile* de ce dessin, contemporain du *Compendium* et dû à Yves I. hostis.

Lorsque nous devîmes possesseur du travail de Dom

a une quinzaine d'années environ, qu'il venait de vendre à M. Hébert, relieur à Brest, des feuilles de parchemin dont quelques-unes contenaient une histoire et une vue de l'abbaye de Saint-Mathieu, nous nous empressâmes de courir chez l'acquéreur qui, malheureusement, avait déjà mis en pâte une feuille de l'histoire, et qui nous abandonna généreusement ce qui lui restait de son acquisition.

Le Tort, notre première pensée fut de nous borner à le reproduire et de nous contenter d'y joindre les annotations que nous auraient suggérées nos propres recherches ; mais, à mesure que ces recherches se sont poursuivies, nous avons senti notre résolution fléchir, et nous avons fini par renoncer à notre projet primitif, non-seulement parce que Dom Le Tort est le copiste trop servile d'Albert Le Grand dans les parties essentielles de son travail, mais encore parce que, dans les autres, il est tellement bref et incomplet, qu'en suivant notre premier plan, nous eussions fait de l'accessoire le principal, et couru le risque d'être confus. Sans doute Dom Le Tort n'a pu faire usage des documents que ses deux confrères Dom Lobineau et Dom Morice ont publiés plus tard comme *Preuves de l'histoire de Bretagne*, et, sous ce rapport, il serait injuste de lui adresser des reproches. Mais on a lieu d'être surpris des autres lacunes que présente le *Compendium*, puisque, maintenant encore, malgré les causes diverses qui ont concouru à la dispersion ou à la destruction des titres de l'abbaye, on a les moyens, avec un peu de patience, de les combler, sinon en totalité, au moins sur beaucoup de points. Infidèle aux traditions de son ordre, Dom Le Tort, nous le disons avec regret, n'a donc fait preuve dans son travail ni de cette ténacité d'investigation ni de cette sagacité qui ont assuré un caractère de durée impérissable aux œuvres des Mabillon, des Montfaucon, des Bouquet, des Clément, des Le Gallois, des Lobineau, des Rivet, des Sainte-Marthe, des Vaissette, des Tassin et de tant d'autres membres de cette illustre congrégation des Bénédictins, qui se sont acquis des droits immortels à la reconnaissance du monde savant en défrichant le vaste champ de la science historique, aride, et à bien dire inculte jusqu'à eux. Ce n'est pas que nous rejetions dans son entier le travail de Dom Le Tort. Loin

de là. Adoptant pour notre sujet la même division que lui, nous ferons au *Compendium* de très-larges emprunts, que nous placerons entre guillemets afin de restituer à son auteur ce qui lui appartient, et nous les compléterons au moyen de divers documents qui se trouvent avec le *Compendium* lui-même dans le *Monasticon Benedictum* XXVI (*Bill. nat. MM^{ss} des Blancs-Manteaux*), et dont nous devons la communication à notre savant ami M. A. de Blois, qui en a fait une analyse d'après une copie prise sur les originaux par M. A. de la Borderie. Ce sont : 1° Le *Compendium* de Dom Le Tort ; 2° une *histoire française de l'abbaye* ; ce n'est pas une traduction du *Compendium*, mais une paraphrase dont l'auteur a suivi le même plan que l'historiographe officiel de l'abbaye ; 3° *Brièves remarques sur le monastère de St Mahé ou St Mathieu, faites en l'an 1646*, par Dom Noël Mars, premier vicaire général de la société des Bénédictins réformés de Bretagne ; 4° *Lettre de Dom Louis Lepelletier à Dom Mabillon, sur le reliquaire de St^e Hélène, à St Mahé, du 2 avril 1696* ; 5° *Inventaire des reliques de St Mahé, de 1634, envoyé au R^e P^e Supérieur général*. La fusion de ces documents, la reproduction de l'aveu du 6 octobre 1686, dont il sera parlé plus loin, et les notes que nous avons puisées à diverses sources, nous permettront de présenter une histoire aussi complète que possible de l'ancienne abbaye léonaise.

§ I^{er}. — Origine du Monastère.

« Devant écrire une histoire succincte de l'illustre et très ancienne abbaye de Saint-Mathieu, je ne me servirai d'aucun préambule qui convienne mieux à mon sujet que ces vers tirés de l'histoire d'Enoch et Elle, dans la Chronique de Godefroy de Viterbe (*Panthéon*, 2^e partie).

« Aux confins de l'Océan, il y a un lieu, le dernier du monde ; il n'est jamais troublé par les maladies ; le climat y est tempéré, le repos perpétuel ; de saints moines Galiléens, enseignant aux Bretons les dogmes de la religion chrétienne, ont élevé, dans cette contrée, une église à S^t Matthieu (1). »

§ II. — Nom et situation du Monastère.

« Les vers qui précèdent contiennent en germe les premiers et les principaux chapitres du sujet que nous nous proposons de traiter. C'est d'abord le nom très célèbre donné à cette illustre abbaye qui, depuis son origine jusqu'à nos jours, a été appelée l'abbaye de S^t Matthieu de Fine-terre. Et c'est avec raison, car au delà il n'y a plus rien, puisqu'elle est située sur le cap de Pen-ar-Bed (bout du monde), vulgairement Saint-Matthieu, du diocèse de Léon, à l'extrémité non-seulement de la Basse-Bretagne, mais encore du royaume de France. De même qu'on ne saurait imaginer rien de plus admirable que les mouvements de la mer, et de plus agréable que ce site, de même aussi rien de plus admirable que Dieu dominant de sa hauteur l'Océan, et, s'élevant au loin sur lui, en longueur et en largeur, ce qui fait que là est l'extrémité ou la tête de la péninsule, voisine du port du Conquet, situé à une demi-heure au nord, et auquel elle se relie par une continuité de petites mé-tairies. Au midi, mais à quatre lieues environ, se trouve ce célèbre et fameux port de Brest, principal arsenal de

(1) Finibus Oceani maris est locus ultimus orbis .
Quo penitus nullis agitantur tempora morbis ;
Est ibi temperies, perpetuata quies.
Ecclesiam sub ea regione Matthæi
Sanctifici tenuere uiri Monachi Galilæi
Dantes Britannæ dogmata sancta Dei.

« la marine française. Le sol y est fertile et abondant, et
« comme la mer l'entoure de tous côté, le climat y est si
« doux et si salubre que ni l'été ni l'hiver n'y sont jamais
« extrêmes, mais tempérés, et agités seulement par quel-
« ques tempêtes que souffle celui qui tire les vents de ses
« trésors. C'est bien justement que les vents de cette côte
« sont nommés trésors, car ils font aborder sur nos rivages
« les richesses de l'univers, surtout quand ils soufflent de
« l'Est (*ab oriente*), ce qui fait que les habitants lui donnent
« le nom de vent d'argent (1). C'est une chose étonnante,
« en effet, de voir la multitude de navires qui viennent
« jeter l'ancre au pied de ce monastère, non-seulement
« de toutes les provinces et royaumes de l'Univers, mais
« de toutes les mers, et qui ne peuvent continuer leur
« route, à moins que le vent ne change. Ce qui fait que
« ceux qui descendent le matin dans ces navires, et qui
« ont vu par eux-mêmes les plus grandes œuvres de Dieu,
« attestent qu'aucune côte n'est plus fréquentée, ni plus
« agréable que celle-ci, route nécessaire vers toutes les
« mers ou côtes, et plus rapprochée que toute autre du
« grand Océan, des Espagnes et de la Grande-Bretagne.
« A l'ouest, mais à dix lieues de distance, se voit le gouffre

(1) Le vent qui, d'après Dom Le Tort, poussait les navires à bon port, n'était-il pas plutôt celui qui les jetait sur les écueils, ce qui faisait dire à un comte de Léon, en montrant un rocher : « Voilà une pierre noire que je ne donnerais pas pour les diamants de toutes les couronnes. » Allusion à ce sauvage et odieux droit de bris, que Conan III tenta vainement d'extirper, tant il rencontra d'obstacles de la part des seigneurs bretons et de leurs vassaux, également intéressés à la conservation de cette barbare coutume, tellement enracinée dans les mœurs locales que, tout récemment encore, mais de loin en loin, il est vrai, et avec moins de cruauté, elle était pratiquée par certains riverains qui considéraient les naufrages comme des aubaines légitimes. Nous en avons personnellement connu un qui, pour récompenser son fils, notre camarade de classe, des succès scolaires qu'il venait d'obtenir, ne trouva rien de plus naturel que de lui dire : « *Je te mènerai au bris,* » et qui l'y mena en effet.

« ou le fameux Charybde que les marins nomment le Ras.
« Au nord, à une lieue seulement, est le commencement
« ou l'entrée de la mer de Bretagne, vulgairement la
« Manche, qui coule entre la grande et la petite Bretagne.
« Aussi la beauté de ce site a-t-elle fait connaître et rendu
« ce monastère très célèbre à l'étranger, comme en
« France, et il ne faut pas omettre de dire ici qu'à cause
« des agréments de cette situation, il y eut autrefois en
« cet endroit une grande ville, dont l'existence est constatée par les ruines qu'on en voit encore, et, qui, comme
« nous l'apprend l'histoire, a été détruite par le feu et le
« glaive des féroces Anglais. »

L'auteur des *Brièves remarques* donne, de son côté, la description suivante du monastère : « Il y avoit autrefois
« sur le cap une forte ville qui n'est plus qu'un gros bourg.
« Le monastère estoit basti comme un chasteau, comme
« il paroist encore des restes des murailles, lesquelles sont
« hautes et faites comme celles d'une ville, et furent faictes
« un peu après l'an 1419, comme il conste d'un acte expédié le 1^{er} juillet de la mesme année.....
« Le cloistre est petit et passable ; au bout duquel à l'occident il y avoit un dortoir où il paroist dix fenestres.
« Le réfectoire estoit tout proche, comme l'on voit par ses murailles et celles de la cuisine proche les murailles de laquelle il y a une très belle et très bonne fontaine.

« Le monastère est si proche de la mer qu'il s'est faict une concavité dessous l'église où la mer va la longueur de 40 ou 50 pieds sans danger toutes fois à raison que c'est un rocher et que ceste ouverture n'est large.

« Tout autour du monastère c'est un des pays des meilleurs de la Basse-Bretagne pour les bleds ; mais l'on n'y voit ni hayes ni buissons. Le monastère est tout entouré de mer, excepté d'un côté, etc., etc. »

§ III. — Fondateur du Monastère.

Nous avons vu, p. 330, qui, d'après Dom Le Tort, serait ce fondateur.

§ IV. — Époque et motif de sa fondation.

Ce que nous avons dit précédemment des origines de l'abbaye nous dispense naturellement de reproduire ici cette partie du travail de Dom Le Tort qui, du reste, n'est qu'une copie, à bien dire littérale, du récit d'Albert Le Grand, d'où il a eu toutefois le bon sens d'élaguer ce qu'il y avait de par trop miraculeux dans les miracles dont ce dernier a enjolivé la légende de saint Tanguy.

§ V. — Règle.

« Le monastère ayant été promptement terminé, saint
« Tanguy fit venir huit moines de son monastère de Ger-
« ber d'après l'ordre de son maître et évêque le bienheu-
« reux Paul, et tous, avec les compagnons et les frères qui
« se joignirent à eux, vécurent ensemble très-saintement
« sous la règle vivifiante de saint Tanguy et selon l'antique
« usage. Leurs successeurs, également obéissants aux abbés
« qui lui succédèrent, n'ayant d'autre volonté que celle de
« leur abbé, suivirent la règle approuvée jusqu'à ce que le
« diplôme royal de Charlemagne ou de son fils Louis-le-
« Pieux, eût ordonné, vers 808, que la règle du patriarche
« saint Benoît serait observée dans tous les monastères de
« la Bretagne, ce qui a eu lieu depuis cette époque jusqu'à
« nos jours. Quant au nom de Galiléens donné aux moines
« de Saint-Matthieu dans les vers rapportés plus haut, je
« crois que c'est une expression poétique, par respect

« pour le saint Apôtre, qui était en effet Galiléen, comme
« si, par conséquent, lui appartenant, et suivant la disci-
« pline plus sévère des Apôtres, ainsi que les traces de
« Jésus-Christ, ils ont de là été appelés hommes Galiléens. »

§ VI. — L'Eglise et sa Dédicace.

« Cette église du très-saint apôtre Matthieu, est comptée
« parmi les belles églises de Bretagne. Elle est en effet
« grande et fort remarquable, ayant 170 pieds de longueur,
« 60 du sol à la voûte et 30 de largeur. Elle fut solennelle-
« ment consacrée par le même saint Paul, premier évêque
« de Léon, sous le vocable, comme il a été dit, du saint
« apôtre et évangéliste Matthieu, dont la fête se célèbre le
« 6 mars de chaque année. »

La description de l'église, contenue dans l'histoire fran-
çaise, plus complète que la précédente, en diffère sur
quelques points : « L'église de Saint-Matthieu comme elle
se voit à présent, y est-il dit, est très-belle et grande. Elle
fut dédiée par saint Paul, environ l'an 590. Sa longueur
est de 140 pieds ; sa largeur entre les piliers 20 pieds ; les
aisles 12 pieds ; les chapellés vers le sud 15 pieds de lar-
geur. La nef n'est que lambrissée ; mais la croisée (ici une
lacune) et au-dessus est une belle voûte haute de 60 pieds,
comme aussi les aisles et les chapelles. La chapelle de
Notre-Dame de Lorette derrière le grand autel a de lon-
gueur 30 pieds. » — « Le tout, dit à son tour Dom Mars,
fut reblanchi, l'an 1644. Les chaires du chœur furent faites
l'an 1592, comme il paroît par cette inscription qui est en
haut d'icelles : *Fr. Jehan Treuet fit faire cestes six chaires
l'année l'an 1592.* »

Il eût été désirable qu'à l'indication des dimensions inté-
rieures de l'église, les divers auteurs que nous venons de

citer eussent ajouté quelques détails sur son caractère architectural dont on ne peut se faire aucune idée par la vue jointe au *Compendium*. Nous suppléerons à leur silence par la description que M. Pol de Courcy a donné de cette église dans son intéressant *Itinéraire de Saint-Pol à Brest*. (*Extrait de la Revue de Bretagne et Vendée*), Nantes, Vincent Forest, 1859, in-8° de 78 pages.

« De l'église paroissiale, dit-il, il ne reste qu'un beau portail du xiv^e siècle et le transept nord ; mais l'église abbatiale, à l'ouest de la précédente, présente encore des ruines imposantes, et beaucoup de ses parties doivent avoir été élevées du temps des principaux bienfaiteurs de l'abbaye, Hervé, comte de Léon, mort en 1169, et autre Hervé, petit-fils du précédent, mort en 1208, c'est-à-dire, de 1157 à 1208. »

« Le gable occidental a une porte en plein-cintre, garnie d'une archivoltte à crochets à l'extérieur et dont l'intrados est trilobé. Au-dessus s'ouvre une grande fenêtre aussi en plein-cintre, accostée de deux petites en entonnoir. La nef se compose de six arcades ; les deux premières en plein-cintre brisé et en pierres de tuffeau, les suivantes en lancettes, en pierres de granit. La première arcade est supportée d'un côté par un pilastre avec chapiteau en chanfrein, de l'autre par une colonne cylindrique à chapiteau formé de feuilles d'eau. Les autres colonnes avec leurs corbeilles en feuilles de trèfle sont également cylindriques, à l'exception de deux plus modernes dont le fût est octogone. Le collatéral nord, joignant les cloîtres, est percé de fenêtres en entonnoir ; le collatéral sud, élargi au xiv^e siècle, a un second rang d'arcades en tiers-point et des pignons percés de fenêtres (1), à tympan rayonnants dont les meneaux

(1) A l'intérieur d'une de ces fenêtres, du côté droit, se voit une plaque

inférieurs sont, à l'imitation du style perpendiculaire anglais, coupés par un meneau horizontal. Les transepts, beaucoup plus élevés que la nef, sont décorés d'un triforium en ogive trilobé, ainsi que le chœur qui a de chaque côté deux arcades reposant sur un groupe de huit colonnettes et se termine par un chevet droit percé d'une fenêtre flanquée extérieurement de deux arcs-boutants. Derrière les déambulatoires existait la chapelle de la Vierge et à l'extrémité du transept nord le clocher aujourd'hui ruiné. La voûte du chœur et du pourtour, quoique privée de toiture, subsiste encore avec ses nervures croisées. La nouvelle édition d'*Ogée* signale à la clef de voûte un écusson aux armes de Menou. Ce serait alors une voûte bien moderne, car Saint-Matthieu n'a pas eu d'abbé de ce nom avant 1658. Nous n'avons pas remarqué cet écusson ; mais parmi les ruines de l'église, nous avons à noter un autel en Kersanton, dont l'arcature simulée en talon annonce le xv^e siècle et qui porte ces inscriptions gothiques :

*Vous qui par ici passez,
Priez pour les trépassés.
Miserere mei Deus.*

« Une pierre d'enfeu aux armes des du Chastel, timbrées d'un heaume ayant trois tours pour cimier, se remarque encore dans les débris, et les clefs de voûte de deux enfeux dans le collatéral nord, portent des écussons sur l'un desquels est une *face surmontée et soutenue d'un lézard*, et sur l'autre *mi-parti une aigle et deux épées en barre*. Nous n'avons pu réussir à retrouver l'attribution de

portant la date de 1610, laquelle, d'après la tradition, serait celle de l'érection, sous cette fenêtre, d'un autel, en action de grâces de son salut, par un capitaine de navire échappé à un naufrage.

ces deux blasons ; mais nous avons été plus heureux pour un autre écu surmonté d'une crosse en pal et chargé d'une *bande accompagnée de deux lions*. Cet écu appartenait à Claude Dodieu, évêque de Rennes et abbé de Saint-Matthieu, etc. »

§ VII. — Principales reliques.

S'il est vrai, comme le fait judicieusement observer Dom Le Tort, que les reliques des saints conservées dans une église en forment le trésor, on peut dire que celle de St-Matthieu était très-riche, car elle en possédait de nombreuses et de très-précieuses, comme le prouve la nomenclature suivante dressée au moyen des divers documents existants dans le fond des Blancs-Manteaux.

1^o Une grande croix d'argent doré, à l'antique façon, ouvragée fort artistement et ornée de quelques cristaux et autres pierreries. Cette croix, d'environ deux pieds de longueur, et dont le pied était d'argent simple, était couverte d'un ancien filigramme. Elle était d'après la tradition l'œuvre de saint Eloi lui-même. Au milieu de la croix, sous un émail, il y avait un morceau d'un pouce carré de la vraie croix de N.-S. ;

2^o Dans une autre croix, d'argent doré, mais plus petite que la précédente, une autre parcelle de la croix de N.-S. ;

3^o Un grand vase d'argent vermeil où est une notable portion du cheff (l'occiput) de saint Matthieu. — Au bas était une inscription formulant l'anathème contre quiconque aurait dérobé, mis en gage, vendu ou fait vendre ce reliquaire ;

4^o Un grand bras couvert d'argent à l'antique façon, ouvragé par-dessus avec pierreries, qui contient une portion (une phalange) d'un doigt de saint Matthieu ;

5° Un globe en forme de boule, d'argent vermeil, d'un demy pied, dans lequel il y a du chef (*sic*) de saint Estienne, avec cette inscription : *De capite Sⁱ Stephani prothomartyris* ;

6° Autre vase d'argent en façon d'église, aussi en vermeil doré, où est pendue une petite grille en mesme étoffe où est une partie du cheff de saint Laurens ;

7° Une image de sainte Claire, couverte d'argent, dont les deux mains sont détachées des bras qui ont esté (mises) dans un calice ; au col de laquelle est pendue, par une petite chaisne d'argent, une coste de la dite sainte.— Cette statuette était l'ouvrage d'un abbé de Saint-Matthieu ;

8° Item une autre image, de même grandeur et gros-seur que la précédente, couverte d'argent, de la Magde-laine, portant entre ses mains une petite bouëte où il y a une portion de ses reliques, estant une de ses mains des-tachée qui a esté mise pareillement dans un calice. — Cette statuette au bas de laquelle on lisait : *S. Magd.* avait été faite par le même abbé que la précédente (1) ;

9° Une planchette en bois, couverte d'argent doré, avecq figures où est attaché un ossement de sainte Hélaine ;

10° Une statuette récente, en argent, de saint Robert, abbé de Cîteaux et de Molesnes, ornée d'une phalange d'un de ses doigts ;

11° Une autre statuette de saint André, en argent, d'un

(1) Deux autres religieux, les frères Rupert et Jean Thibaut s'étaient occupés avec sollicitude des moyens d'assurer la célébration du service divin, le premier en renouvelant les ornements tels que les chasubles, chapes, dalmatiques, etc., et en faisant faire un ciboire d'argent au moyen d'une vieille coupe qui était dans le trésor ; le F. Thibaut — nous le retrouverons parmi les bienfaiteurs de l'abbaye — en faisant faire un calice sur lequel on li-ait : *Fr. Jean Thibault, chantre de Saint-Mat-thieu a fait faire ce calice en 1522.* — Nous trouvons ces détails sur l'in-ventaire de 1634 qui énumère tous les objets d'argenterie, de lingerie et autres servant à l'exercice du culte. Ce document prouve que les désastres de 1558 avaient été amplement réparés.

travail moderne contenant une portion notable d'un de ses os ;

12° Une caisse de léton, d'antique fabrique, contenant plusieurs reliques de divers saints avecq billets d'iceux, et d'autres reliques d'un très-grand prix, savoir : des fragments du tombeau de N.-S. J.-C. et des reliques des saints apôtres Pierre, Paul et Philippe ; de saint Jean-Baptiste, de saint Corentin, évêque de Cornouaille ; de saint Maudet, aussi évêque ; de saint Yves, avocat bas-breton ; de saint Pierre, martyr ; de saint Augustin, évêque, et l'un des principaux docteurs de l'Eglise, et de plusieurs autres ;

13° Une grande bague d'argent doré, fort antique, contenant une pierre que l'on ne cognoit pas (c'était une agathe), et qui estoit, croit-on, l'anneau pastoral de saint Matthieu, et que l'on révère comme une sainte relique, et que l'on donne (à toucher) aux femmes qui sont prêtes (*sic*) d'accoucher ;

14° Un reliquaire d'argent doré massif, fait en rose, d'un costé duquel il y a un crucifix et de l'autre une Notre-Dame. — C'était une croix pastorale nommée *agnus* que portaient les abbés réguliers. Elle renfermait des parcelles des reliques dont il a déjà été parlé. Les dames nobles, près d'accoucher, sollicitaient la faveur de la toucher, et pour l'obtenir, elles envoyaient des prêtres connus auxquels seuls elle était confiée sur reçu ;

15° Autre reliquaire, de même forme et de même métal que le précédent, mais d'une plus grande dimension. D'un côté Notre-Seigneur en croix, avec une croix à sa droite une autre à sa gauche. De l'autre côté une Notre-Dame. Il ne contient pas d'authentique, mais une relique tellement oblitérée qu'on ne peut en préciser ni l'origine ni la nature.

Les articles 13, 14 et 15 existent actuellement à la sacristie de Pl ugonvelin.

Ces reliques ont la même destination qu'autrefois, et l'on vient toujours y recourir, même de fort loin. Quant aux autres reliques, nous ignorons ce qu'elles sont devenues.

• Et l'on ne doit pas omettre ici, dit Dom Le Tort, que si les fidèles affluent de toutes parts pour prier dans ce lieu saint, cependant leur principale et continuelle dévotion est pour les saintes reliques, et qui sont un remède journellement éprouvé pour les infirmités tant corporelles que spirituelles, particulièrement pour les femmes enceintes qui viennent continuellement, et de très-loin demander qu'on leur place ces reliques sur la tête afin d'avoir une heureuse délivrance. •

Les pèlerinages à l'église de Saint-Matthieu étaient non moins méritoires que ceux qui se faisaient à la cathédrale de Saint-David de Mennevie, dans le pays de Galles. Elles étaient l'une et l'autre d'un accès difficile en raison de leur situation. Aussi pouvait-on appliquer à l'église du bas-Léon ces vers d'une vieille légende latine où deux pèlerinages à Saint-David sont représentés comme équivalant à un pèlerinage à Rome :

Meneviam pete bis, Romam adire si vis :

Æqua merces tibi reeditur hic et ibi ;

Roma semel quantum dat_bis Menevia tantum.

§ VIII. — Droits et prérogatives spirituels et temporels.

Ces droits et prérogatives sont énumérés dans un aveu que le prieur et les religieux, agissant tant pour eux que pour messire Louis de Menou, abbé commendataire, ren-

dirent le 6 octobre 1686, devant messire René de Lohéac, commissaire préposé à la réformation du domaine (*Archives de France. — Domaines de Brest et Lesneven, vol. I^{er}, p. 1157*). Nous ne pouvons donc mieux faire que d'insérer textuellement ici, en plaçant entre guillemets, les articles dont il se compose, et en faisant suivre des détails et explications qui s'y rapportent, ceux d'entre eux à l'égard desquels nous en avons recueilli *passim* dans les titres encore subsistants de l'abbaye, notamment dans un cahier portant le titre d'*Inductions*. Ce cahier, que l'abbé et les religieux présentèrent à l'appui de l'aveu de 1686, et qu'ils représentèrent en 1690, en réponse aux prétentions de Bougis, fermier du domaine, contient l'analyse des actes, lettres ducales ou royales, bulles, sentences, aveux, minus, contrats, partages, etc., qu'avait possédés l'abbaye, analyse destinée à tenir lieu des titres originaux perdus par la faute de l'un des abbés, ou détruits dans les diverses attaques qu'elle avait subies, principalement en 1558.

Aveu du 16 Octobre 1686.

1. — « En la paroisse de Saint-Matthieu, la dite abbaye, chasteau et monastère du dit Saint-Matthieu, située sur une pointe de rocher avançant dans la grande mer Océanne, à l'extrémité du bas-Léon, consistant en leurs église, maison, jardin, colombier, fontaines, viviers, écuries, issues et franchises, servitudes dépendances et appartenances dont le circuit contient soixante-dix chaisnées ou cordées. »

2. — « La dite abbaye avoir esté autrefois le siège des Evesques de Léon. »

3. — « Leurs abbés estre en possession, à cause de

leur dite abbaye, d'user de crosse, mitres et autres marques de la dignité épiscopale. »

A l'appui de leurs prétentions aux droits épiscopaux, l'abbé et les religieux invoquaient une charte authentique et juridique, qu'ils ne purent représenter, et d'après laquelle l'église de Saint-Matthieu aurait été la première du diocèse après la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon. Ils ajoutaient que les Souverains Pontifes leur avaient conféré le droit d'accorder des indulgences, de consacrer et de bénir. Ces droits auraient été attribués nominativement à l'abbé Gurhedius, et une bulle de Léon X, datée de Rome en 1521, les aurait confirmés, en permettant aux abbés de porter la mitre et la crosse, de bénir les églises et les chapelles *polluées*, les calices et autres objets à l'usage du service divin, de bénir aussi les peuples, etc. Mais, d'après Dom Le Tort, les abbés ne jouissaient plus de ces droits depuis qu'ils avaient cessé d'être réguliers.

4. — « Estre en droit et possession des prieurés et vicariats suivants, avec droit de visite en iceux, comme membres dépendants de la dite abbaye :

Prieuré de St Renan de Molène ;

- de Lambol-Plouarzel ;
- de Beuzit Cognonan ou de la Boëssière ;
- de la Sainte-Croix de Lochrist-Lesneven ;
- de St Matthieu de Bréneventez (Breventec, trêve de Plabennec) ;
- de St Matthieu de Morlaix ;
- de St Renan (ville) ;
- des Septs-Saints de Brest ;
- de Lanthunon, trêve de Lannilis.

Prieuré-cure de Goëlo-Forêt ou Forêt-Goëlo (aujourd'hui La Forêt, près de Landerneau).

Vicariat de la B. V. Marie de S^t Matthieu (c'était l'église paroissiale), dédiée à N.-D. de Grâce.

- de Lambol-Plouârzel ;
- de Beuzit-Cognonan, etc. ;
- de S^t Renan de Molène ;
- de S^t Renan (ville) ;
- des Septs-Saints de Brest. » (1)

5. — Item, droit de haute, basse et moyenne justice dans toute l'étendue de leurs fiefs et seigneuries avec pouvoir d'établir les juges et autres officiers. »

La haute justice, en vertu de l'axiome *qui peut le plus, peut le moins*, comprenait les deux autres qui lui étaient subordonnées, et la moyenne comprenait la basse ; il en résultait que les juges, ou, pour mieux dire, le juge nommé par les abbés, statuait sur toute espèce d'affaire, même sur celles qui entraînaient la peine capitale. En un mot, il prononçait sur tout ce qui est aujourd'hui du ressort des cours d'assises et des tribunaux civils, correctionnels et de simple police. La justice s'exerçait à Saint-Matthieu, le mercredi de chaque semaine par un sénéchal ou son lieutenant, un procureur fiscal, un greffier, des notaires publics, des huissiers et des recors. L'office de sénéchal, *seul juge de Mahé*, fut baillé le 7 septembre 1675, à Gabriel Millon, sieur de Kerjean, pour 350 livres ; ceux de procureur fiscal et de greffier furent affermés à deux autres personnes, le premier pour 15 liv., le second pour 60 liv. Quant à l'exécution des jugements criminels dans la juridiction de l'abbaye, une information faite, le 19 octobre

(1) A la différence du *Compendium*, qui attribue à l'abbé la présentation aux six vicariats ci-dessus, l'*Histoire française* dit que l'évêque de Léon s'était attribué, *pleno jure*, la collation de ceux de Brest et de Saint-Renan, et qu'il faisait tous ses efforts pour s'emparer de celle des vicariats de Molène et de Beuzic-Cognonan.

1395, par la cour de Saint-Renan, nous apprend que le voyer de cette ville était obligé de venir y procéder.

6. — « Droit de police civile et criminelle exercé par les dits juge et officiers dans toute l'étendue de leurs dits fiefs et seigneuries. »

7. — « Droits de prisons, fourches patibulaires et autres droits de haute justice. »

Les fourches patibulaires étaient des poteaux en pierre ou en bois, sur lesquels on posait une traverse de bois. On y pendait les criminels condamnés à la strangulation. Par ce mode de supplice, on ajoutait à la peine de celui qui le subissait, en rendant son corps le jouet des vents, en le privant de toute sépulture, et en l'abandonnant aux animaux carnassiers.

Lorsqu'on se rend de Plougonvelin à l'abbaye, en entrant dans le bourg de Saint-Matthieu, à droite et à la bifurcation de deux routes, dont l'une conduit au phare, et l'autre à Lochrist, s'élèvent deux menhirs, distants l'un de l'autre de deux mètres environ. La piété chrétienne les a maintenant couronnés de deux croix. C'était, dit la tradition du pays, le *gibet des moines*.

8. — « Droit de mesure de vin et de bled, ladite mesure consistant dans un quart de moins que celle de Brest, appelée mesure Mahé, et six hannapées ou hauterellées. »

A Brest, Saint-Renan et Ploudalmézeau, l'unité de mesure de capacité était la *paquetée*, *hannapée* ou *hauterellée*, représentant en mesure métrique environ un décalitre et pesant quinze livres. Le boisseau de Brest et de St-Renan, qu'on appelait *crublé carn*, contenait huit hauterellées et pesait conséquemment 120 livres, d'où il suit que le boisseau de Saint-Matthieu, composé de six hauterellées ne

pesait que 90 livres. Le droit de mesurage s'appelait *minage* du mot *mine* employé dans beaucoup d'endroits pour désigner le boisseau qui servait à mesurer les grains, farines, légumes et autres denrées vendues au boisseau dans les foires et marchés, et même dans les maisons particulières. Le fermier de ce droit, appelé *minager*, l'exerçait au moyen d'une mesure ou boisseau, et prélevait pour son paiement une quantité de grains qui variait suivant les localités. Ce droit, malgré les abus auxquels il donnait lieu, fut maintenu en 1721 par un arrêt du Parlement de Bretagne, comme très-ancien.

9. — « Dîmes des brieux aux ports de Saint-Mathieu, Brest et Conquet. »

Ce droit qui consistait, à proprement dire, dans le dixième de la coque, du gréement et de la cargaison du navire, avait été attribué à l'abbaye, en 1390, par des lettres patentes du duc Jean IV et reconnu par une sentence de la cour de Saint-Renan et Brest.

10. — « Droit de percevoir les dépouilles de ceux qui viennent périr aux costes des paroisses de Saint-Mathieu, Plougonvelin et trefve de Lochrist. »

Le droit de dépouillé, annexe habituelle de celui de bris ou brieux, avait été confirmé par des lettres-patentes de 1602. Il était reconnu, de temps immémorial, comme si notoirement fondé, que dès 1498, l'official de Léon n'avait fait aucune difficulté d'accorder un monitoire pour qu'il fût exercé sans obstacle. Peut-être, en cette circonstance, l'official n'avait-il fait que prescrire l'exécution des lettres-patentes du 24 janvier de la même année, par lesquelles Charles VIII avait déclaré « confirmer aux religieux le droit de dépouille de ceux qui périssent dans la mer, la dixième

partie des brieux des ports et havres de Brest et du Conquet, et ordonner qu'il fût procédé contre ceux qui troubleroient les abbés et couvents dans la jouissance et libre possession de leurs droits et héritages, entr'autres du moulin et étang du Vicompte et évoquer tous les procès des d. religieux en son conseil de Bretagne. »

11. — « Droit de cohue et accessoires, foires et marchez, avec droit sur iceux, appelé *coutume*, consistant dans la valeur de 5 sols par chaque esteau, comme aussi droit de descharge sur les marchandises qu'on apporte dans la ville de Saint-Matthieu, tant par terre que par mer, consistant dans la valeur de 5 d. par livre. »

Les halles établies primitivement sous le nom de *cohues* par les seigneurs féodaux dans l'intérêt de leurs vassaux, afin de protéger leurs marchandises et eux-mêmes contre l'intempérie des saisons, avaient motivé ce droit qu'on trouve aussi désigné parfois sous le nom de *cohuage*. Dû, à leur entrée, sur les marchandises qu'on apportait au marché, il avait fini par n'être perçu de fait que la veille et le jour du pardon de Saint-Matthieu. — Henry IV, par ses lettres-patentes du mois de novembre 1602, avait institué, dans la ville de Saint-Matthieu, cinq foires annuelles et un marché hebdomadaire. Les foires se tenaient : la première, la veille, le jour et le lendemain de la fête de saint Matthieu ; la seconde, le lendemain de l'Annonciation de N.-D. ; la troisième, le lendemain de la Visitation ; la quatrième, le jour de la saint-Laurent ; la cinquième, le lendemain de la présentation de N.-D. Le marché se tenait le jeudi.

12. — « Droit d'obliger tant les paroissiens de la ville et paroisse du dit Saint-Matthieu, paroisse de Plougouvenlin, que trefviens du dit Lochrist, de venir faire la garde

près le chasteau et le monastère du dit Saint-Matthieu, dans un corps-de-garde y construit pour cet effet, après que MM. les gouverneurs de la province auront ordonné de la dite garde. »

Le duc Jean V ayant passé le 1^{er} juillet 1409, avec l'abbé et les religieux, un contrat, par lequel ces derniers lui avaient permis de clore la ville de murs, ce prince avait assujetti les paroissiens de Saint-Matthieu et les tréviens de Lochrist à y monter la garde à perpétuité. En dédommagement du terrain pris pour la construction du château et du corps-de-garde, il avait donné à l'abbaye le *moulin à mer sur l'étang au Vicomte*, et pour témoigner à l'abbé et aux religieux sa reconnaissance de leur concession, il avait déclaré qu'il les prenait sous sa protection, et qu'ils relevaient de lui tant en chef qu'en membres. Par ses lettres datées de Rennes, en 1420, il renouvela cette déclaration et ordonna à son sénéchal de Saint-Renan d'informer contre ceux qui les troubleraient et leur feraient du mal, même contre ceux qui refuseraient de faire la garde, nuit et jour, au château de Saint-Mahé.

13.— « L'abbaye et les fermes en dépendant, exemptes du logement des gens, étant seulement de l'honnêteté des prieur et religieux de leur fournir vivres en cas de nécessité et en payant. »

Charles VIII, par ses lettres datées du château de Nantes, le 8 novembre 1496, et confirmatives du logement des gens de guerre, exonéra l'abbaye de la charge d'un canonnier qui lui avait été envoyé en vertu de lettres de la chancellerie.

14. — « Item, le fief et seigneurie générale, tant dans la dite ville de Saint-Matthieu qui consiste dans les dits

abbaye et chateau, église paroissiale, chapelle de Saint-Laurent et dans une vingtaine de maisons et quelques mazières, tristes restées d'une ville à trente-six grandes rues, consommées par les flammes et les fers des étrangers, que dans toute l'étendue de la paroisse qui est renfermée au couchant par la grande mer Océanne, au nord par le ruisseau de Gouazéla ; au levant par les villages de Troufferne, Kerouman et Saint-Merzin ; au midi par le bras de mer qui conduit à Brest. »

L'aveu mentionnait, comme existantes encore en 1686, quatre rues appelées : *Neuve, Ruguen, du Four* et des *Orfèvres*. De notre côté, nous avons trouvé les quatre suivantes mentionnées dans divers titres : *Auquerne, Angevine*, des *Cordonniers*, et *petite rue Saint-Mahé*.

15. — « Item, droit de lods et ventes, chambellenaiges, rentes, droict de succéder à leurs vasseaux dans toute l'étendue de leur fleff au quart denier, deshérénces, droit de taille et censives féodales, tant sur la dite ville, paroisses et mettes qu'en tous les autres lieux dépendants de leur juridiction, comme aussi de commettre un noble pour sergent féodé pour faire la cueillette des dits droits et généralement tous autres droits de fleff. »

Les lods et ventes étaient un droit dû sur la vente de tout objet tenu en fleff. Le *chambellenage*, *chambellage* ou *chambreiage*, était un droit de 5 sols monnoie dû à chaque mutation de vassal, conformément à l'article 347 de la Coutume de Bretagne. La taille, — nous ne parlons ici que de la taille annuelle correspondant à la contribution personnelle et mobilière, — était payée par les serfs à leur seigneur qui fixait la quotité imposable à chaque taillable et qui la recouvrait soit directement, soit en l'affermant. Par une transaction du 30 décembre 1300, entre l'abbé,

les religieux et les habitants de Saint-Matthieu, ces derniers s'étaient obligés à payer, le 29 septembre de chaque année, la somme de cent vingt livres pour la taille que les religieux avaient droit de lever sur eux. Ce chiffre de cent vingt livres est encore mentionné dans un acte d'assemblée tenue, le 1^{er} décembre 1410, par tous les habitants de la ville de Saint-Matthieu, assemblée dans laquelle ils avaient donné procuration à six d'entre eux de régler leurs différends avec l'abbaye, notamment d'aller demander à l'abbé et aux religieux la permission de rebâtir leurs maisons. Le 19 décembre 1413, la taille fut réduite pour Saint-Matthieu à cent livres. Le taux de cet impôt n'était pas uniforme dans tout le ressort de l'abbaye, car une enquête faite, le 24 novembre 1395, par ordre du duc Jean IV à l'occasion d'un procès entre lui et l'abbaye, nous apprend que cette dernière avait droit à une taille de *huit-vingt* livres dans la trêve de Trézéon, en Plougonvelin. — Quant au droit de deshérence, la transaction du 30 décembre 1300 l'avait fixé, par abonnement, à douze livres pour ceux qui mouraient sans enfants, mais l'abbaye héritait de ceux qui ne laissaient pas d'héritiers, tels que les bâtards. — La censive, féodale à l'origine, c'est-à-dire assujettissant la personne du vassal au seigneur, était devenue graduellement un impôt purement foncier.

16. — « Item, les rentes appellées deniers claustraux, tant par bled que par argent, appartenant en privé aux religieux de la dite abbaye, tant dans la ville et paroisse de Saint-Matthieu qu'ailleurs. »

17. — « Droit de four à ban auquel les habitants de la dite ville et mettes sont obligés de venir cuire. »

La transaction conclue le 3 novembre 1300, entre le duc Jean II et l'abbaye, fait foi que cette dernière avait droit

de fournage ou de four banal sur ses vassaux, qu'ils vinssent y cuire, ou qu'elle leur permit de cuire chez eux.

18. — « Droit de moulin que tous les vassaux de la dite abbaye sont obligés de suivre sous sa banlieue. »

Le droit de *moute* ou *mouture* était dû au seigneur bannier, indépendamment du salaire dû au meunier. « Les moulans, disait l'article 386 de la Coutume de Bretagne, doivent moudre leurs bleds au moulin de leur seigneur, en leur rang, comme ils y arrivent. Et si le meunier le fait autrement, il est tenu l'amender et le dédommager ; sinon que ce fut le bled du seigneur, ou de celui qui a la seigneurie sur le moulin, qui doit être préféré en la mouture. Et est l'homme tenu d'attendre l'eau trois jours et trois nuits, et au moulin à vent un jour et une nuit. »

19. — « Droit de gerbe à la douzième gerbe de toute sorte de bleds, mesme pois et fèves dans toute l'étendue de la dite paroisse, avec droit de prémice consistant dans un demi-boisseau froment au viquaire de la dite paroisse pour augmentation de *groan* (sic). »

La dîme ou droit de gerbe n'était pas la même dans toutes les paroisses où elle était due.

Dans toute l'étendue des paroisses de Saint-Matthieu, Lochrist et Plougouvelin (cette dernière comprenait les cinq trèves de Treff-Ilis, Treff-mals-couet, Treff-meur, Treflez et Trézéon), les gerbes ne pouvaient, conformément à un arrêt du parlement de Bretagne, être enlevées des champs par les paroissiens et tréviens qu'après qu'ils avaient averti les religieux deux jours d'avance, et ils ne pouvaient mettre leurs bestiaux dans ces champs que deux jours après l'enlèvement des dîmes au paiement desquelles un autre arrêt du 31 mai 1627 avait condamné les nobles de

Plougonvelin. Dans la partie de cette dernière paroisse, appelée le haut Plougonvelin, la dîme de pois et de fèves était remplacée par un demi-boisseau, par ménage, de froment, mesure Mahé, qui devait être apporté à l'abbaye après la récolte.

En Ploumoguér, Porspoder, Ouessant, ou pour mieux dire, dans presque toutes les paroisses du bas-Léon, la dîme était également due, à la douzième gerbe, par toutes les terres nobles ou roturières sans exception.

En Plouzané, l'abbé et le recteur percevaient conjointement la dîme à la trente-sixième gerbe sur quatre-vingt-dix villages sans exception. Cette dîme, après la taxe faite par le seigneur de Coatennès, accompagné de deux experts, nommés l'un par l'abbé et le recteur, l'autre par les paroissiens, et après déduction de tous les grains autres que le froment, dans les terres sujettes à la dîme, et ensemencées en cette espèce de grains, était envoyée au presbytère du recteur dans les *prochains* jours après la fête de saint François (4 octobre). Là, on en faisait le partage. L'abbaye prenait les deux tiers ; le reste était retenu par le recteur qui était obligé d'agréer l'expert choisi par l'abbé et de payer le tiers des frais de l'expertise.

A Ouessant, où la perception de la dîme en nature n'était pas toujours facile, elle était affermée. Deux baux, l'un de 1683, l'autre de 1689, nous apprennent, le premier, qu'elle était remplacée par une redevance de vingt-huit livres et deux agneaux, le second par une somme de trente livres. Il en était de même pour l'île de Balanec, proche fief de l'abbaye à laquelle une somme de quarante sous était payée, à titre de reconnaissance. Nous ignorons si une redevance quelconque était due pour l'île de Beniguet que Hervé III, comte de Léon, donna, en 1169, à l'abbaye de Saint-Mathieu. Mais il y a lieu de croire qu'elle

en fut affranchie, par la raison fort simple qu'elle était alors déserte et que ce n'est qu'assez récemment que s'y est établie la seule ferme qu'on y voit aujourd'hui.

Des liasses poudreuses de procédures que les vers sont loin d'avoir respectées, nous révèlent que la perception de la dîme rencontrait bien souvent des difficultés. Si elle se faisait facilement à Saint-Matthieu, Lochrist et Plougonvelin, relevant plus directement de l'abbaye, il n'en était pas de même dans d'autres paroisses, où les recteurs, plus directement intéressés, y faisaient obstacle. Un des plus récalcitrants d'entre eux semble avoir été messire Yves Fort, recteur de Guilers. Vainement l'abbé et les religieux avaient-ils invoqué la bulle d'Urbain VIII, datée de Sainte-Marie-Majeure, en 1624, qui les maintenait dans la possession des dîmes et prémices, et fulminait contre ceux qui auraient usurpé des biens fonds du monastère, pillé les titres, garants, etc. Alléguant qu'il avait seul droit à la dîme, Fort refusa, le 2 août 1660, d'accompagner le fermier général de l'abbaye qui était venu pour lever la dîme conjointement avec lui. De là, procès sur procès, terminés le 1^{er} juillet 1664, par un arrêt confirmatif de diverses sentences qui avaient condamné Fort à payer cent trente-deux livres pour la dîme. L'obstiné recteur ne voulut pas obéir. Il fallut de nouveau recourir à la justice, et sept jours après intervint une sentence du sénéchal de Brest qui condamna « messire Fort, recteur de Guilers, ses prêtres et consorts, à payer dix liv. d'amende envers le roi ; trente livres d'aumône à la fabrique de Guilers ; trente liv. à la fabrique de N.-D. de St-Matthieu ; et trente livres à l'église de Saint-Sébastien de Saint-Renan, pour avoir troublé et insulté messire Jean Lharidon, commis par justice pour publier un monitoire destiné à fournir la preuve de la possession, par l'abbaye, des dîmes de la paroisse de Guilers. »

A la différence de la dîme, qui était obligatoire et regardée comme de droit divin, les prémices étaient une oblation volontaire que les premiers chrétiens faisaient à leurs pasteurs, en raison de leur dévouement, et par imitation des Juifs qui, se conformant aux préceptes de l'Exode, du Lévitique et du Deutéronome, offraient à leurs prêtres les premiers fruits de la terre et les premiers nés des animaux. Le pape Alexandre II avait bien, il est vrai, rendu les prémices aussi obligatoires que les dîmes, et il y eut alors concours entre elles ; mais, en Bretagne, ce concours fut aboli par la jurisprudence des arrêts, et l'on ne reconnaissait plus de prémice obligatoire, à moins qu'elle ne fût un abonnement de dîme ecclésiastique (*Journal du Parlement de Bretagne*, t. 3, chap. 17) ; encore la jurisprudence ne tolérait-elle la prémice levée par ménage qu'à la condition de laisser à chacun, en franchise de cette redevance, un journal labouré et ensemencé. Rentrée dans le droit commun, la prémice était donc le résultat d'une libre convention entre ceux qui la percevaient et ceux qui la devaient, à tel point que ces derniers en étaient libérés par la prescription quadragénaire.

C'est très-vraisemblablement en vertu d'une convention de ce genre que la paroisse de Plougonvelin et la trêve de Lochrist devaient les prémices à l'abbaye. Nous n'avons pas trouvé de trace de cette obligation pour les autres paroisses, sans en être trop surpris, car les prémices n'étaient dues, croyons-nous, qu'au pasteur direct. La preuve de l'obligation des prémices en Plougonvelin et en Lochrist est consignée dans un arrêt du Parlement de Bretagne, du 16 juillet 1627, qui leur enjoignit de payer, chaque année, à l'abbé de St-Mahé, le devoir de demi-prémice, consistant pour chaque ménage en un demi-boisseau de froment, mesure Mahé, et la douzième gerbe de bleds, pois et fèves ;

pour les veufs et veufvves, en deux sous six deniers monnoie faisant trois sous tournois ; pour ceux qui n'avaient point labouré , ou qui ne faisaient pas *gaignerie* , c'est-à-dire les pauvres, en quinze deniers monnoie ou dix-huit deniers tournois. Le même arrêt ordonna à messire Noel Kerannou, recteur de Plougonvelin, de se contenter d'une demi prémice, sauf à lui à se pourvoir vers l'abbé pour avoir portion congrue dans le cas où cette demi-prémice n'aurait pas suffi à sa substance. L'abandon de la prémice fut fait par le recteur qui, comme ses successeurs, reçut en remplacement une portion congrue, c'est-à-dire la pension annuelle de deux cents livres fixée à ce chiffre par l'ordonnance de 1631 pour les vicaires perpétuels ou curés en Bretagne, « plus les offrandes , droits casuels , fondations d'obit, mais non les petits devoirs et autres droits des curés. »

Tels étaient les droits et prérogatives de l'abbaye. M. de La Bourdonnaye de Coëtmen, commissaire préposé à la reformation du domaine, et chargé, en cette qualité, de statuer sur l'action que lui avait intentée Bougis, le fit en ces termes, par sa sentence du 26 août 1690 :

• Maintient les deffendeurs dans les droits de haute, moyenne et basse justice dans l'étendue des fiefs de l'abbaye, et sur les hommes des fiefs seulement, sans qu'ils en puissent prétendre l'exercice sur leurs domaniers, censiers et métayers, ny sur les fiefs et hommes des prieurés annexés à la dite abbaye, faisant autrefois des corps séparés de ceux de la concession de la dite abbaye, lesquels hommes des dits prieurés et hommes domaniers suivront les cours et juridictions sous le destroit desquels ils se trouvent situez, desquels prieurés prétendus par les deffendeur estre annexés à leur dite abbaye, ils fourniront déclaration séparée dans le mois, si fait n'a été ;

« Déboute les deffendeurs de leur droit de mesure employé au 8^e article de leur déclaration, sauf à eux à percevoir leurs rentes à mesure qu'elles seront dues ; des droits de la dixième des brieux et dépouilles, employés aux 9^e et 10^e articles, sauf à eux à se faire payer par préférence sur les effets appartenant aux deffuncts dont les cadavres seront jettés sur les costes de la dite abbaye, des frais funéraires, quant ils les auront faits, conformément à l'article 32 du titre IX de l'ordonnance pour la marine ; des droits de cohue, accessoires, foires et marché, et de descharge sur les marchandises apportées dans la dite ville de St-Matthieu, tant par mer que par terre, consistant à prendre six deniers par livre, employés en l'article 11 de la déclaration et 9 de l'addition, les lettres d'érection des foires et marchés obtenues en 1602, ne se trouvant enregistrées et n'attribuant aucune concession du droit de descharge ;

« Déboute pareillement les dits deffendeurs du droit d'obliger les paroissiens de Plougonvelin et tréviens de Lochrist, d'aller faire la garde près l'abbaye ;

« Les maintient dans l'exemption du logement des gens de guerre tant et si longuement qu'il plaira à Sa Majesté ;

« Ordonne que les deffendeurs ne pourront prétendre la mouvance en général etsans exception sur les terroirs ci-après. » *(Suit une longue nomenclature de terroirs.)*

§§ IX et X. — Catalogue des Abbés.

Dom Le Tort dit que le premier successeur connu de saint Tanguy était Gurhédus (1), qui vivait vers 1104. « Il se complut, ajoute-t-il, à décorer la maison de Dieu, et il

(1) Dom Le Tort, qui parle seul de ce Gurhédus, ne l'aurait-il pas confondu avec Gurheden, moine de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé, qui vivait aussi dans les premières années du XII^e siècle ?

obtint des Souverains Pontifes divers dons et indulgences, principalement les droits et les insignes pontificaux, ainsi qu'une juridiction spirituelle, indépendante de celle de l'évêque; mais l'usage contraire a prévalu contre ces privilèges dont le monastère ne jouit plus, qu'il les ait perdus, ou par négligence ou par abus d'autorité. • De Gurhædus, Dom Le Tort passe à l'abbé Roussel, qui vivait en 1422, et il ne mentionne ensuite que trois abbés réguliers : Guillaume de Kerlech, vers 1422; son neveu Guillaume, vers 1443, et Nouel, vers 1476. Après Nouel vient Jean Brunet, qui aurait été le premier des abbés commendataires, et il s'arrête, — il ne pouvait aller au-delà, — à Louis de Menou, en 1681. Le catalogue de Dom Morice est bien plus complet; aussi allons-nous le reproduire en y ajoutant les détails que nous ont procurés nos recherches personnelles.

870. — Siméon, nommé *Abbas Leonensis* dans une charte du cartulaire de Redon du 25 août 870, où il figure comme témoin. Toutefois, cette désignation pourrait s'appliquer à un abbé du monastère de Batz, bâti par saint Paul de Léon.

Parmi ses successeurs on mentionne : Eudon ou Eudes, Turien ou Tiritien, et Curion, dont on ne connaît que les noms, et qui, d'après l'obituaire de Landévennec, seraient morts, le premier, le 25 mai; le second, le 20 mai; et le troisième, le 5 juin, sans indication d'années.

1110. — Daniel qui, avec le consentement de l'évêque de Tréguier, et sous la protection de Hervé II, comte de Léon, institua à Morlaix une confraternité de l'abbaye de Saint-Matthieu, confraternité qui fut établie, sous l'invocation de la Très-Sainte Trinité, en dehors de la ville, mais qui, plus tard, fut transférée, à l'intérieur, dans l'église collégiale de Notre-Dame-du-Mur.

1157. — Perennès qui obtint, le 10 juillet, de Hervé III, comte de Léon, l'affranchissement de tous les biens dépendants de son monastère.

..... **1218.** — Inisan, mort le 25 septembre — suivant l'obituaire de Landévennec, et eut lui-même pour successeur Hervé, mort le 11 décembre 1218. C'est sous l'administration de l'un ou de l'autre de ces deux abbés, vraisemblablement du dernier, que, par un acte passé à Landerneau, en 1206, Hervé I^{er}, vicomte de Léon, témoin de la réception et de la consécration du chef de saint Matthieu, déclare qu'afin d'en perpétuer le souvenir et d'assurer le salut de son âme, ainsi que celle de ses parents, il donnait à l'abbaye *trois pètrées* (1) de froment qui seraient prélevées sur sa mense personnelle pour celle des moines, lesquels les recevraient le jour de Noël de chaque année, et en jouiraient à perpétuité. En considération de ce don, les moines l'admirent comme frère, et s'engagèrent à prier particulièrement pour lui pendant sa vie et après sa mort.

1229. — Rivallon, fils de Haeluc, religieux de Quimperlé, succéda à l'abbé Hervé et mourut le 14 janvier 1229. L'année précédente, Hervé II de Léon avait confirmé le don de trois pètrées de froment fait par son père, et décidé quelles ne seraient pas prises sur sa mense personnelle, mais perçues directement par l'abbé, sans que celui-ci eût besoin d'en demander la permission soit à lui, soit à son bailli.

..... **1315.** — L'obituaire de Landévennec mentionne

(1) La *pétrée* ou *perrée* était une mesure de capacité, plus particulièrement usitée dans le diocèse de Vannes. Elle valait quatre minots, et le minot correspondait à peu près au boisseau, sauf, bien entendu, quelques variations en plus ou en moins, d'une localité à une autre.

ensuite les quatre abbés suivants, dont le dernier serait mort le 22 juin 1315 : Yves de la Palue ou du Marais, de *Palude* ; autre Yves de la Palue, son neveu ; Even, et Yves III.

1315. — Guillaume I^{er} de Kerlech, qui était abbé en 1315, tint, en 1332, le lundi après la translation de saint Benoît, un chapitre général dans lequel il fut réglé que les prieurs de Goëlo Forêt diraient, à perpétuité, une messe par semaine pour les seigneurs de Léon, bienfaiteurs de ce prieuré et de l'abbaye de Saint-Matthieu. Par une charte, datée de cette abbaye, le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, 1332, Jean-le-Bon, duc de Bretagne, accueillit la requête que lui présentèrent l'abbé et les religieux afin d'être autorisés à élever des murs et fortifications pour assurer la conservation des reliques et la défense de l'abbaye contre ses ennemis. Il leur fut permis de raser à leurs frais, et quand ils le jugeraient convenable, un certain nombre de maisons situées à neuf pieds de distance du mur de clôture de l'abbaye et de le reculer d'autant, sans qu'ils pussent éprouver d'obstacle, à la condition, toutefois, de rétablir ces maisons en aussi bon état qu'elles l'étaient.

Guillaume de Kerlech était d'une famille d'ancienne extraction, de la paroisse de Ploudalmézeau, qui comptait onze générations à la réformation de 1669. • Elle avait pour anciennes armes, dit M. Pol de Courcy, *Nobiliaire de Bretagne*, p. 207), d'azur à dix sonnettes d'argent, 4, 3, 2 et 1. Moderne : du Chastel. Devise : *Mar ear Doué* (si Dieu veut). Un jûveigneur de la maison du Chastel épousa, au xiv^e siècle, l'héritière de Kerlech, à condition d'en prendre le nom et les armes ; mais ses descendants reprirent le nom et les armes du Chastel, à l'extinction de la branche

ainée du Chastel, en 1375, en y ajoutant le nom de Kerlech. » Les armes figurées sur la tombe d'un abbé de Kerlech, dont nous parlerons plus loin (*Sépultures remarquables*) étaient celles des du Chastel, fascé d'or et gueule de six pièces avec cette devise : *Da vad é teui* (*Tu viendras à bien*). Ces armes se voyaient aussi dans deux écussons parallèles placés dans la grande vitre de l'église paroissiale de Plougonvelin, ainsi que dans la vitre au-dessus de l'autel, dans la chapelle saint Sébastien de la même église.

1343. — Philippe, successeur de Guillaume I^{er} de Kerlech, écrivit, cette année, le cartulaire de l'abbaye, dans lequel il reconnaissait que les comtes de Léon en étaient les fondateurs. Il eut pour successeurs Guillaume II de Kerlech, dit Dogan, et Even Glebeuf, dont les noms seuls sont parvenus jusqu'à nous, et qui, selon l'obituaire de Landévennec, moururent, le premier, le 13 septembre; le second, le 30 juin, sans indication d'années.

1380. — Guillaume III de Kerlech vivait à cette époque. Il mourut en 1400 et fut inhumé près du grand autel. C'est sur son tombeau qu'étaient figurées les armes dont il a été parlé à la page précédente. Le duc Jean IV lui avait expédié de Rennes, le 7 octobre 1390, une ordonnance maintenant les religieux dans la possession de la tenue de Quiilemadeuc et leur confirma le droit du dixième des brieux et victuailles. Ce dernier droit s'appliquait aux provisions faites pour la nourriture de l'équipage.

1400-1422. — Son successeur fut Jean Rouxel ou Roussel, que le duc de Bourgogne, au nom du duc de Bretagne, son neveu, mineur, nomma en 1402, second président de la Chambre des comptes. Jean V, devenu majeur, ordonna, le 4 juin 1406, à Gilles Sousbois, son gardé-robier, *de bailler à Roussel cinq aulnes de bon drap*

fin et un cent de bonnes fouines, pour avoir une robe de livrée, conformément au droit appelé le *droit de robe d'esté et de manteau d'hiver*, en vertu duquel les membres de la Chambre des comptes recevaient en nature, indépendamment de leurs honoraires, *les menues nécessitez*. Jean V le nomma, en 1408, trésorier général de Bretagne.

A cette époque, une grande irrégularité s'était introduite dans beaucoup de monastères. Il semblerait que celui de Saint-Mathieu n'en était pas exempt. En effet, par un bref de 1416, daté de Constance, le pape Jean XXIII, sur la plainte d'Alain, vicomte de Rohan, et de Béatrix, sa femme, donna commission à l'abbé de Bonrepos de visiter les abbayes de Saint-Mathieu, de Daoulas et du Relec, ainsi que les autres abbayes ou prieurés de l'ordre de saint Benoist, fondés ou dotés par leurs ancêtres, dans lesquels, d'après la plainte, les abbés, les prieurs et les moines, négligeaient de célébrer l'office divin, d'observer l'hospitalité, de faire l'aumône, et laissaient les édifices tomber en ruines, bien qu'ils perçussent intégralement les revenus de ces monastères ou prieurés. Si les enquêtes auxquelles procéderait l'abbé de Bonrepos démontraient que la plainte était fondée, il devait appliquer aux coupables les censures ecclésiastiques, et même les livrer au bras séculier, s'il le jugeait opportun. Nous ignorons ce qu'il advint pour Saint-Mathieu.

1430. — Guillaume IV de Kerlech occupait le siège abbatial en 1430. Il fut commis, le 20 juillet 1462, par le duc François II pour administrer le temporel de l'abbaye de Redon, en remplacement d'Yves Le Sénéchal, qui avait abandonné la gestion des affaires de cette abbaye à son neveu Jean Le Sénéchal, contre les malversations duquel les religieux avaient formulé des plaintes.

1476. — Jean Nouel ou Noel, mort vers 1486. Le pape lui donna pour successeur Antoine de Grassiès, évêque *in partibus* de Thuile, l'un de ses référendaires. Mais le duc François II, qui voulait favoriser Jean de La Forest, son confesseur, obtint la démission d'Antoine, et lui permit, le 24 avril 1486, de posséder des bénéfices en Bretagne jusqu'à la concurrence de 300 ducats, M. Pol de Courcy mentionnant, dans son *Nobiliaire*, deux familles du nom de Noël, nous ne pouvons dire à laquelle des deux appartenait l'abbé de Saint-Matthieu.

1486. — Jean de La Forest ne fut abbé qu'un an au plus, car il mourut en 1487. Dix familles de ce nom étant citées dans le *Nobiliaire*, il y a également pour nous impossibilité de dire de laquelle sortait l'abbé Jean.

1487. — Jean Brunet, prieur d'Aindre, dans le diocèse de Nantes, fut nommé abbé en 1487, et serait devenu commendataire en 1499. Pendant son administration, le président de la Chambre des Comptes procéda à une enquête qui démontra qu'une rente de treize livres cinq sous sur les seicherics de poisson était due aux religieux, propriétaires d'une maison avec clôture, servant de magasin aux fermiers de ces seicherics. Jean Brunet mourut en 1515. Il portait d'azur à trois molettes d'argent, au chef cousu de sable, chargé de deux têtes de loup d'argent arrachées et lampassées de gueules.

1515. — Henri le Jacobin, docteur en théologie, obtint le 15 juin de cette année, la main levée de la saisie des revenus de l'abbaye, sequestrés nous ne savons pour quel motif. Il mourut en 1524. L'année précédente, le grand pénitencier de Rome lui avait conféré le droit de présentation à tous les bénéfices dépendants de l'abbaye. Il por-

tait d'argent à l'écu d'azur en abyme, accompagné de six annelets de gueules mis en orle.

1533. — Hamon Barbier, qui portait d'argent à deux faces de sable, chanoine de Nantes et de Saint-Paul-de-Léon, recteur de plusieurs paroisses, archidiacre de Quemenedilli, en Léon, et conseiller du Parlement de Bretagne, obtint en 1533 les bulles d'abbé commendataire qu'il présenta à la Chambre des Comptes. Il eut, il paraît, pour compétiteur, le f. Hervé de Kermeno, et c'est probablement à l'occasion de ce conflit que le procureur général du Parlement de Bretagne obtint, au mois de décembre 1543, la saisie du temporel de l'abbaye. Il y a lieu de croire que Barbier triompha. Pour assurer la conservation des titres de l'abbaye, il les transporta au château de Kerjean, propriété de sa famille. Il en résulta un grand préjudice pour son abbaye qui ne put jamais les recouvrer. Barbier était pourvu d'un si grand nombre de bénéfices que le pape Jules III, apprenant sa mort, demanda si tous les abbés de Bretagne étaient morts le même jour.

1552. — Claude Dodieu, seigneur de Velly ou Vely, dans le Lyonnais, qui portait d'azur à la bande d'argent, accompagné de deux lions de même, chanoine, archidiacre, vicaire-général, puis évêque de Rennes, maître de requête au Conseil de Bretagne, fut pourvu de l'abbaye en 1552 et prêta serment de fidélité au roi l'année suivante. Né pour les grandes affaires; il fut successivement ambassadeur auprès du pape Paul III, de l'empereur Charles-Quint et des Pères du Concile de Trente. De retour dans sa patrie, il assista au sacre et au couronnement de Catherine de Médicis, qui eurent lieu à l'abbaye de Saint-Denis en 1549 et aux Etats généraux tenus à Paris en 1557. Il mourut dans la même ville en 1558, et fut inhumé dans l'église

des Célestins, ce qui ne permet pas d'admettre qu'il fut encore abbé en 1561, et encore moins en 1571, s'il fallait en croire Dom Morice, qui oublie que, dans son catalogue des évêques de Rennes, il a indiqué la date et le lieu de décès que nous assignons d'après lui. Dodieu aurait eu pour successeur, suppose-t-on, d'après quelques mémoires, François de Kernechiou, qui portait écartelé d'argent et de sable. Ce qui rend cette supposition très-vraisemblable, c'est le long temps écoulé entre la mort de Dodieu et l'avènement de l'abbé suivant.

1585. — Ruggieri (Cosme de). C'était le fameux astrologue florentin, venu en France à la suite de Catherine de Médicis, sur qui il exerça une si fatale influence. Condamné aux galères en 1574 pour sa participation aux complots de La Mole et de Coconas, il ne tarda pas à en être tiré, soit par le crédit de quelques seigneurs de la cour, suivant Le Laboureur, soit plutôt, comme le disent de Thou et Mézeray, par la reine-mère elle-même qui, non contente de prendre de lui des leçons d'astrologie, l'employait comme espion en vue de satisfaire son insatiable besoin d'intrigues. Elle le fit pourvoir en 1585 de la commande de Saint-Matthieu, pour laquelle il renouvela le serment de fidélité à Henry IV, en 1607. Pressé par ses amis, à ses derniers moments, d'accomplir ses devoirs de religion, il s'y refusa, et repoussa même les exhortations du curé de Saint-Médard ainsi que celles des Capucins qui étaient venus le visiter. « Sortez tous, fous que vous êtes, s'écria-t-il avec fureur, il n'y a d'autres diables que les ennemis qui nous tourmentent en ce monde, ni d'autre Dieu que les rois et les princes qui peuvent nous procurer honneurs et richesses. » Un pareil athée ne pouvait, à cette époque, recevoir aucune sépulture. Aussi, lorsqu'il mourut, le 28 mars 1615, son corps fut-il jeté à la voirie

(*cujus in atheismo demortui cadaver asini sepultura donatum est*, dit une chronique latine (1). Ses armoiries, que nous ne connaissons pas, étaient appendues, selon l'usage, dans le monastère. Elles furent martelées et son nom rayé de la liste des abbés.

1615. — Liza (André), dont les armes nous sont également inconnues, succéda à Ruggieri et se démit en 1617.

1618. — Roger de Foix, qui remplaça Liza, mourut en 1628. Il avait, il paraît, résigné sa commende dès 1624, car, à cette date, on trouve, comme en étant pourvu, Louis de Joan ou plutôt de Jouhan, lequel aurait eu lui-même pour successeur L'abat ou Labat, originaire de Bordeaux. Roger de Foix devait appartenir à l'une des deux familles de ce nom, mentionnées dans la seconde édition du *Nobiliaire* de M. de Courcy, et Jouhan à l'une des trois familles de ce nom. Nous ne pouvons donc préciser les armes de ces deux abbés. Il en est de même de celles de Labat.

1634. — Louis de Fumée, seigneur des Roches-Saint-Quentin, en Touraine, rendit aveu au roi en 1634, pour le temporel de l'abbaye, et mourut le 7 avril 1657. Il portait d'azur à six fascés d'or accompagnées de six besans de même.

C'est à lui que revient l'honneur d'avoir rendu à l'abbaye une partie de son ancienne splendeur, attestée par un très-ancien document trouvé en 1674, écrit en mauvais latin et détaillant diverses cérémonies, notamment celles qui s'observaient pendant les trois derniers jours de la semaine sainte. Il y est fait mention, non-seulement de

(1) *De abbatiâ S^{ti} Matthæi Penarbet, in miniari Britannia* (Brest, Rozais), 1826, 11 p. in-18. M. Miorcec de Kerdanet, auteur. croyons-nous, de cet opuscule, l'a reproduit dans ses annotations à la réédition des *Vies des Saints* d'Albert Le Grand, article saint Tanguy.

l'abbé officiant, mais encore du prieur, du sous-prieur et d'un sacristain. Ce document, qui devait être antérieur de 200 ans au moins à l'institution des abbés commendataires, dit en outre « qu'au *Mandatum* il y avait deux religieux en chape, un pour l'évangile, un porte-croix, deux novices pour les chandeliers, et que l'abbé lavait les pieds à tous ses frères (*Histoire française*). » Mais au xvii^e siècle, l'abbaye était bien déchue. Des procès-verbaux de 1618 et de 1624 constatent qu'on n'y voyait alors que quatre religieux, et d'après un troisième procès-verbal, du 13 avril 1639, il n'y en avait plus que deux ; encore-avaient-ils abandonné l'abbaye, où l'office divin était célébré, plus ou moins souvent, par quatre prêtres séculiers, au nombre desquels était le vicaire perpétuel de la paroisse.

Tel était la déplorable situation de l'abbaye au spirituel comme au temporel dont les abbés commendataires disposaient comme ils voulaient, ou plutôt comme ils pouvaient, car ils percevaient difficilement les revenus, d'ailleurs amoindris. Pour mettre un terme à un pareil état de choses, Louis de Fumée s'adressa aux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui travaillaient depuis quelques années à la réforme des abbayes de l'ordre, et il les pria de se charger de celle de Saint-Matthieu. Ils n'y consentirent qu'à grand peine, en raison de la situation de l'abbaye et de son peu de revenu qui faisaient craindre qu'on ne pût y entretenir et faire vivre une communauté qui assurât la célébration du service divin. Ils désespéraient aussi d'y rétablir la discipline monastique très-relâchée depuis longtemps. L'abbé Fumée eut un auxiliaire actif dans le R. P. Dom Jouault, religieux de cette congrégation, alors visiteur en Bretagne, que sa dévotion à son saint patron avait particulièrement porté à déployer un grand zèle pour assurer le succès de la négociation. Ce

fut le 24 décembre 1655 que fut passé, à l'abbaye de St-Julien-de-Tours, entre Louis de Fumée et les bénédictins de Saint-Maur, en présence de M. de Coëtanscours, conseiller au parlement de Bretagne et commissaire en cette partie, le concordat par suite duquel de nouveaux religieux furent introduits le 17 mars suivant dans l'abbaye, et la réforme appliquée. Par ce concordat, que le Parlement de Bretagne avait homologué le 21 février précédent, Louis de Fumée avait fait aux religieux l'abandon de tout son revenu abbatial, moyennant une rente de deux mille cinq cents livres, payable par moitié, à la Saint-Jean d'été et à Noël. Les nouveaux religieux mirent tous leurs soins à faire revivre l'ancienne dévotion qui avait disparu, depuis que le peuple et les pèlerins ne trouvaient plus ni religieux ni prêtres, lorsqu'ils venaient accomplir leurs vœux ou leurs autres actes de piété.

1658. — Louis de Menou, également originaire de Touraine, prit possession de son bénéfice, le 20 septembre 1658 et mourut en 1702. Il appartenait, croit-on, à l'une des deux familles de ce nom encore existantes en Bretagne. Mais comme elles ont des blasons différents, nous ne saurions préciser le sien.

Sa longue administration fut vigilante et éclairée. Le 30 juin 1659, il ratifia le concordat de 1655, sauf l'article qui concédait à la communauté le droit de présentation aux prieurés, à l'alternative avec l'abbé commendataire, mais il ne fit aucune réserve pour le droit de présentation aux cures abandonné à la communauté par ce concordat. Par cet acte ou un autre du même jour, il laissa à la communauté son logis abbatial afin qu'on y bâtit un logement pour les réguliers, à la charge de lui payer annuellement une rente de cent livres, ce qui porta son revenu à la somme

de deux mille six cents livres , payable par moitié aux époques précédemment indiquées. S'il voulait venir résider à Saint-Matthieu, la communauté lui achèterait, jusqu'à la concurrence de cinq cents livres un logis qu'elle entretiendrait, parce qu'elle en disposerait en son absence.

Son zèle pour les intérêts temporels de l'abbaye nous est attesté par plusieurs baux, les premiers dont il soit fait mention dans les titres de l'abbaye, et que nous résumons, parce qu'ils font connaître les revenus dont elle jouissait à cette époque.

Suivant le bail reçu, le 14 octobre 1658, par Le Roy et Le Vaillant, notaires royaux, le revenu de l'abbé et celui des religieux furent affermés pour six années, de la St-Jean 1659 à pareil jour de 1665, à demoiselle Françoise Nicolas et à noble homme César Fyol, son fils, pour le prix annuel de quatre mille livres, payable, soit à la recette du monastère, soit à Paris, suivant l'ordre qui leur serait donné, en deux termes égaux, le premier à la Saint-Jean d'été, le second à Noël. Ils devaient en outre payer ou verser d'avance et par quartier, les redevances ci-après : Pour vestiaire et luminaire la somme de nonante une livres dix sols (quatre-vingt-onze livres dix sous), soit celle de trois cent soixante-six livres par an ; — 18 boisseaux de froment, soit 72 par an ; — 6 barriques de bon vin de Gascogne, ou pour l'année 24 barriques, remplacées le plus généralement par un paiement en argent, à raison de cinquante-huit livres dix sous par barrique. A ces redevances, il faut encore ajouter celles qui suivent : Les gages du sénéchal (soixante-douze livres par an) ; ceux du procureur fiscal (quarante-cinq livres par an) et ceux du greffier (soixante livres) ; — soixante-douze livres payables le 6 mars de chaque année pour le service de St-Sané, dédicace de l'Eglise ; — les gages du chirurgien, consistant en huit

boisseaux de froment et six livres en argent ; — Les dîmes ordinaires qui devaient être articulées dans les quittances et distinguées des dîmes extraordinaires qui devaient être payées par l'abbaye ; — enfin les droits de visite de M^r de Léon.

Un second bail, commençant à l'expiration du précédent, fut renouvelé pour six années à Mademoiselle Nicolas, alors veuve du Briantays, pour quatre mille six cent livres de prix principal et aux autres conditions augmentées de six charretées de paille. Les 24 barriques de vin furent remplacées par une somme de neuf cent trente-six livres.

Un troisième bail consenti à la même fermière, éleva à cinq mille cinq cent quarante-trois livres dix sous le prix principal de fermage, indépendamment de la dîme de Plouzané, affermée directement à un tiers par l'abbaye, au prix annuel de quatre-vingt-dix livres, les autres conditions étant les mêmes.

Le vin, comme les autres provisions de l'abbaye, était affranchi de tout droit. Si la malignité arguait de la grande quantité de vin mentionnée dans les baux précités, pour accuser d'intempérance les six religieux qui semblent avoir formé *au maximum*, depuis la réforme, le personnel de l'abbaye, il serait très-facile de réfuter cette accusation. Le vin, nous venons de le voir, était remplacé par une redevance en argent. Nous croyons, toutefois, qu'il n'en fut pas toujours ainsi, et qu'une partie tout au moins de cette redevance dût être acquittée en nature. Elle était consommée par les malades traités aux frais de l'abbaye, dans une maison servant d'hospice et attenante à la chapelle Saint-Laurent. Puis, bien que l'abbaye fût exempte du logement des gens de guerre, on s'y faisait un devoir de loger et nourrir les officiers détachés sur la côte pour le service du roi, et qui auraient difficilement trouvé ail-

leurs un logement et une nourriture convenables. Par la même raison, l'hospitalité était pratiquée sur une large échelle à l'égard des étrangers que leurs affaires ou la curiosité attiraient dans ces parages. La consommation de vin pour [les] religieux devait donc être modérée, si tant est qu'ils en usassent et que leur règle le leur permît.

1702. — Claude de Menou, neveu du précédent, et chanoine de Loches, fut pourvu de l'abbaye le 16 juillet 1702, et mourut le 24 novembre 1721, après l'avoir comblée de bienfaits.

1723. — Léonor de Romigny, docteur et syndic de Sorbonne, chanoine et vicaire général de Notre-Dame de Paris, fut pourvu de l'abbaye au mois d'octobre 1723, et mourut subitement le 4 août 1739, à l'âge de 59 ans. M. l'abbé Tresvaux, dans sa réédition du catalogue des abbés de Saint-Matthieu par Dom Morice, dit que l'abbé de Romigny s'était attiré, par son zèle pour la pureté de sa foi, la haine des jansénistes.

1739. — Jean-Louis Gouyon de Vaudurant, qui portait d'argent au lion de gueules, fut nommé en 1739 à l'abbaye de Saint-Matthieu et en 1745 à l'évêché de Saint-Paul-dé-Léon. Il se démit de son siège épiscopal en 1763, mais il conserva son abbaye jusqu'à sa mort en 1779.

1780. — N..... de Robien, né en Bretagne, vicaire-général d'Auxerre, fut le dernier abbé commendataire. Il l'était encore, quand furent rendus les décrets de l'Assemblée nationale prescrivant la suppression des ordres religieux. Il portait d'azur à dix billettes d'argent, 4. 3. 2. 1.

§ XI. — Bienfaiteurs.

« Si les seigneurs du Chastel ne sont point les fondateurs

de ce monastère, du moins en peuvent-ils être considérés comme les principaux bienfaiteurs, car on lit sur une ancienne table de cuivre placée dans le cloître que Tanguy, Bernard et Guillaume du Chastel, firent à l'abbé et aux religieux, à charge de trois messes par semaine, don des dîmes dans les paroisses de Guilers et de Quilbignon, avec d'autres biens ; mais ces dons leur ont été enlevés, et ils ne possèdent plus que la dîme de Guilers, ce qui n'empêche pas de dire les messes commandées. L'abbaye compta autrefois les comtes de Léon parmi ses illustres bienfaiteurs. Ils lui accordèrent une juridiction temporelle et lui transférèrent les droits de bris et naufrages qu'ils avaient acquis des ducs de Bretagne. L'exercice de la juridiction est encore en vigueur, mais, comme il a déjà été dit, les autres droits lui ont été enlevés. »

Bien des particuliers avaient aussi fait des donations ou fondations. Les religieux de l'abbaye avaient donné l'exemple. De ce nombre était l'abbé Brunet et les frères Christophe Kermellec et Jean Thibault.

Pour l'exécution de sa fondation, Christophe Kermellec légua, le 4 novembre 1505, diverses rentes en argent montant ensemble à quarante quatre livres dix-sept sous six deniers et celle de 16 boisseaux de froment qui lui était due par divers. Les religieux s'engagèrent, de leur côté, à dire chaque dimanche une messe pour le fondateur, à l'autel de N.-D. de Pitié, et le même dimanche, une autre messe de *requiem* immédiatement après la précédente, messe qui serait chantée à notes si le chœur n'était point empêché ; et, s'il l'était, la messe serait remise au premier jour de la semaine. Enfin, le dimanche, avant la procession, on chanterait deux antiennes devant la tombe du fondateur et un obit le jour anniversaire de sa mort.

Le 5 février 1512, fut conclu entre les religieux et l'abbé Jean Brunet, un acte capitulaire par lequel ce dernier s'engagea à faire payer aux religieux cloîtriers la somme de vingt-six livres monnoie, et ceux-ci s'obligèrent, de leur côté, à célébrer une messe, le lundi et le samedi de chaque semaine, en commémoration des princes et autres dotateurs de l'abbaye. La messe du lundi serait dite par le prieur et le sous-prieur, alternativement, à l'autel de Notre-Dame, derrière le grand autel, et celle du samedi, au même autel, par le chantre, qui serait tenu d'apprendre aux novices le chant et la récitation de l'office. Une autre messe, à notes, diacre et sous-diacre, serait dite à l'intention du même fondateur et de ses prédécesseurs, le jour de l'Épiphanie, de l'Ascension, du Sacre, et des fêtes de Notre-Dame ; et, pour tout salaire, il serait prélevé sur la somme de vingt-six livres, celle de six livres en faveur du prieur et du sous-prieur ; pareille somme pour les religieux ; cinq livres au chantre ; sept livres au même pour l'entretien de cinq lampes qui seraient placées dans l'église, trois devant le Saint-Sacrement, une devant l'autel de Notre-Dame, et la dernière devant l'autel de Notre-Dame de Pitié ; enfin, quarante sols monnoie seraient laissés au sacriste chargé d'entretenir et d'allumer les cinq lampes.

Le 11 mai 1530, le frère Jean Thibault fonda, moyennant la donation de quinze livres sept sols quatre deniers de rentes en argent et de deux boisseaux de bled, mesure comble de Gouesnou) dix hautesrellées ou cent cinquante livres), le tout partageable par moitié entre l'abbé et les religieux, une messe qui serait dite, le lundi de chaque semaine, à l'autel Saint-André, et deux anniversaires solennels à diacre, sous-diacre, chape et sonnerie, les jours de son décès et de saint Clément, à perpétuité.

On peut encore, jusqu'à un certain point, placer au nom-

bre des bienfaiteurs de l'abbaye, François de Kerlech, sieur du Val, avec lequel les religieux échangèrent, le 26 juin 1598, les trois huitièmes de l'île de Quémenez, dont la possession leur avait été confirmée, le 19 janvier 1473, par le duc François II. Les terres données en échange par du Val étaient situées en Plougonvelin, et comme elles valaient sept écus sol de plus que les trois huitièmes de l'île, il en remit quatre aux religieux, et laissa les trois autres à valoir à la dotation de huit écus sol pour la fondation qu'il se proposait de faire d'une messe annuelle.

§ XII. — Sépultures remarquables.

• Auprès du grand autel, du côté de l'Épître, il y a un grand et beau tombeau recouvert d'une plaque de cuivre, où est gravée la figure d'un abbé, et, d'après les armoiries, il est démontré que c'est un abbé de Kerlech (voir p. 363). De même, du côté de l'Évangile, il y a un tombeau élevé, fait d'une pierre blanche et dure, et dessus est représenté couché un abbé revêtu d'habits pontificaux ; mais, comme il n'est orné d'aucun écusson, il n'est pas facile de reconnaître à qui il appartient. Toutefois, d'après la tradition, la dévotion des pèlerins et les larmes des moines qui viennent se prosterner à ses pieds, il faut croire qu'il renferme les os et les cendres du pieux et dernier abbé régulier (1).

« Soit dans les chapelles, soit dans l'église, il y a, ça

¹ L'*Histoire française* mentionne ce tombeau en ces termes : « Au côté droit de l'évangile du grand autel est une grande figure de pierre blanche dure en bosse, de hauteur d'homme, qui est d'un abbé avec quatre petits anges à genoux, à la teste et aux pieds, sous lesquels il y a un chien veillant. On ne sçait quel il est ; mais il est à croire que c'estoit une personne en estime de piété, puisque en ces derniers jours les femmes anciennes, mesme de la première qualité du pays, en passant auprès du dit tombeau, y faisaient toucher leurs chapelets. »

et là, d'autres tombes ornées d'armoiries, quelques-unes de personnes nobles, le plus grand nombre de moines; quelques-unes s'élèvent au-dessus de terre, les autres sont au niveau du sol.

Enfin, dans le cimetière de la paroisse, près du monastère, est un tombeau d'une architecture non moins humble qu'antique, et peu élevé, qui, d'après la tradition, renferme les restes de saint Tanguy, ce qui fait qu'il est fréquemment visité par les pèlerins. •

§ XIII. — Evénements historiques.

L'abbaye de Saint-Matthieu était trop voisine du Conquet, auquel du reste, comme nous l'avons vu p. 335, elle se reliait, au temps de sa splendeur, par une continuité de maisons, pour qu'elle n'éprouvât pas le même sort que cette ville, soit lors des incursions des Normands, soit pendant les guerres dont la Bretagne fut le théâtre au Moyen-Age. Ce n'est guère toutefois qu'à partir du XIII^e siècle que l'on peut indiquer avec quelque suite les désastres qu'elles éprouvèrent l'une et l'autre.

En 1207, les partisans de Jean-sans-Terre, appréciant les avantages qu'offrait l'occupation du Conquet, s'emparèrent de son port et firent de la ville une place d'armes où seraient cantonnées les troupes qui leur seraient envoyées d'Angleterre. Ils s'étaient mis en si bon état de défense qu'ils se croyaient inexpugnables. Ils s'abusaient, car ils en furent chassés en 1218, et les fortifications qu'ils avaient élevées furent rasées.

Soixante-dix années s'écoulèrent paisiblement, mais le 12 août 1288, eut lieu une sanglante collision causée par les obstacles opposés à des marchands de Bayonne aux-

quels le duc Jean I^{er} avait affirmé, dix ans auparavant, les seicheries de poisson du Conquet et de Saint-Matthieu, et que les habitants de ces deux localités voulaient empêcher d'exercer leurs droits. Des Anglais se joignirent à ces marchands, et, de concert avec eux, ils brûlèrent le port et l'abbaye. Le roi d'Angleterre, alors en paix avec la France et la Bretagne, désavoua ceux de ses sujets qui avaient pris part à cette échauffourée et les condamna à payer une somme de trois mille cinq cent quatre-vingt-une livres en réparation du dommage qu'ils avaient causé.

Cette attaque fut le prélude d'événements plus désastreux. Le duc Jean II, qui avait pris part à la guerre que se faisaient les rois de France et d'Angleterre, finit, après avoir changé trois fois de parti, par s'allier à l'Angleterre. La Bretagne n'accepta cette alliance qu'avec répugnance; elle pressentait que ses nouveaux amis la traiteraient en ennemie dès qu'ils en pourraient trouver l'occasion. Ils la firent naître à la fin de 1294 ou au commencement de 1295. Une flotte anglaise, commandée par le comte de Leicester, se présenta devant Pors-Liogan, entre Le Conquet et Saint-Matthieu, et demanda à communiquer pour se ravitailler. Les habitants, croyant que cette demande cachait un projet de débarquement, qui aurait été suivi d'une occupation, refusèrent d'y consentir. Ce refus les fit traiter en ennemis. Leicester leur accorda d'abord un armistice jusqu'à huit heures du soir. Ils devaient l'employer à délibérer sur les conditions de leur soumission, mais ils le mirent à profit, en réalité, pour essayer l'enlèvement de leurs meubles afin de les soustraire au pillage. Le commandant anglais, s'apercevant de leur fuite et de leur déménagement, débarqua ses troupes qui commencèrent par piller et brûler les maisons et le port du Conquet. Etendant leurs ravages jusqu'à Saint-

Matthieu, ils lui firent subir le même sort et enlevèrent de l'église non-seulement tous les objets d'or et d'argent qui s'y trouvaient, deux buffets d'orgues et sept belles cloches, mais même le chef de saint Matthieu. Leicester fit restituer le tout à l'abbaye, dans la crainte qu'en tolérant ce sacrilège il n'encourût un châtiment éternel. De là une tradition qui a eu longtemps cours dans le pays et qui avait fait le sujet d'un tableau placé au bas de l'armoire des saintes reliques : quand les Anglais regagnaient leurs vaisseaux avec leur butin, le saint apôtre leur était apparu et en avait ordonné la restitution.

Ces faits suggérèrent la pensée de fortifier l'abbaye, pensée qui ne fut pourtant mise à exécution qu'après que le duc Jean-le-Bon eût accordé l'autorisation dont nous avons parlé (p. 363).

Lorsqu'éclata la guerre de la succession de Bretagne qui, pendant vingt-deux ans, fit de cette province le théâtre de luttes acharnées, Le Conquet et Saint-Mathieu, pris et repris, à de très-courts intervalles, par les belligérants, subirent tous les fléaux que la guerre entraîne à sa suite ; un parti l'occupait à peine que le parti contraire le chassait, et c'était à qui des deux dévasterait le plus. Il n'y avait entre eux d'autre émulation que celle de l'incendie et du pillage.

Le traité de Guérande, qui mit fin à cette guerre en 1365, ne fut qu'une trêve. Le duc Jean IV, gendre d'Edouard, qui l'avait aidé à conquérir son duché, accorda à ce prince, en 1379, le libre passage, à travers la Bretagne, des troupes anglaises qui venaient guerroyer contre la France. Le duc s'excusa bien auprès de Charles V, son suzerain (janvier 1370) de cet acte de félonie de son vassal, mais celui-ci donna un démenti à ses protestations de

fidélité en contractant avec son beau père une alliance offensive et défensive. Charles V, irrité de la duplicité de Jean IV, envoya en Bretagne une armée commandée par Duguesclin. Cette armée avait été obligée, en raison de la saison avancée (novembre 1370) de prendre ses quartiers d'hiver à Saumur et dans les environs. Le connétable, informé que Knolles, retiré à Derval, se disposait à faire passer en Angleterre une partie de ses troupes gorgées des dépouilles de la Bretagne, et que l'embarquement devait se faire à Saint-Matthieu, y détacha Clisson avec quelques autres capitaines bretons placés sous ses ordres. Clisson ayant marché en toute diligence, parvint à atteindre les Anglais au moment où ils allaient s'embarquer. Il les chargea sur le champ, aux cris de : *« Duguesclin ! Clisson ! à mort, traitres mécréants !! Jamais en Angleterre ne rentrerez sans mortel encombrer. »* Sur mille Anglais, neuf cents furent tués, et les cent autres prisonniers ; parmi ces derniers était Neuville.

Au mois de janvier 1372, le duc ayant conclu avec le roi d'Angleterre un traité permettant à ce dernier d'établir des garnisons dans un grand nombre de villes de Bretagne, principalement dans douze de ses ports, les seigneurs bretons s'en irritèrent et demandèrent l'appui du roi de France pour expulser les Anglais. Les sujets du duc n'étaient pas les seuls qui eussent à se plaindre de lui. Charles V n'était pas moins irrité qu'eux contre son vassal qui, après lui avoir rendu hommage, avait permis à Edouard de débarquer à Saint-Malo et de traverser la Bretagne pour rejoindre l'armée anglaise dans le Poitou. Le roi de France s'empressa de prêter son concours aux seigneurs bretons. Le duc, obligé de se réfugier en Angleterre, en revint en 1373, avec des forces considérables qui lui permirent de reprendre Le Conquet et d'y placer une garnison qui l'éva-

cua, l'année suivante, par suite du traité de paix conclu entre la France et l'Angleterre. L'abbaye eut le même sort que le Conquet.

Les Anglais n'aspiraient qu'à reprendre les positions qu'ils avaient abandonnées. Le projet qu'ils formèrent dans ce but en 1403 ne réussit pas. Trente vaisseaux commandés par l'amiral Penhoat et son fils et portant 1,200 hommes d'armes, ainsi qu'un grand nombre d'arbalétriers et de troupes légères, sous les ordres de Guillaume du Châtel, prévirent leur attaque, en leur livrant, près de la pointe de Saint-Matthieu, un combat acharné où ils leur prirent un assez grand nombre de vaisseaux, tuèrent cinq cents hommes et firent mille prisonniers.

L'abbaye n'eût certainement pas été épargnée si le combat du 10 août 1512 eût tourné à l'avantage de nos ennemis. Nous voulons parler du combat livré à la hauteur de Saint-Matthieu et illustré tout à la fois et par l'intrépidité d'Henri de Porzmoguer, commandant de la *Cordelière*, et par l'embrasement de ce vaisseau.

La revanche que les Anglais tentèrent de prendre l'année suivante ne fut pas plus heureuse. En attirant, dans la baie des Blancs-Sablons, leurs vaisseaux mouillés à l'entrée de la rade de Brest, Prégent de Bidoux, venu de la Méditerranée avec six galères et quatre fustes, leur livra, le 22 avril 1513, un combat où Edward Howard, chef de la flotte anglaise, tomba à la mer avec beaucoup des siens, et se noya comme eux, ce qui détermina les autres vaisseaux à s'éloigner, sans avoir pu mettre à exécution leur projet de débarquement.

Mais, si les Anglais avaient échoué en 1512 et 1513, il n'en devait pas être ainsi en 1558. Honteuse et irritée d'avoir été dépossédée par le duc de Guise, l'année précé-

dente, de la ville de Calais, que les Anglais possédaient depuis deux cents ans, Marie Tudor envoya lord Clinton, son grand amiral, avec 140 voiles auxquelles se joignirent trente vaisseaux flamands fournis par son époux Philippe II, et commandés par le vice-amiral des Pays-Bas. Cette flotte combinée, portant, suivant quelques historiens, onze mille hommes de troupes et six mille seulement selon d'autres, avait ordre de surprendre Brest et de le détruire. Mais, à son arrivée dans la baie des Blancs-Sablons, le 25 juillet 1558, à huit heures du matin, soit qu'il crût Brest en état de repousser une attaque par mer, soit plutôt, croyons-nous, parce qu'il entraînait dans ses vues de l'assiéger tout à la fois, par terre et par mer, l'amiral anglais opéra, au moyen de quinze bâtiments de transport, le débarquement de ses troupes. Le Conquet était alors commandé par le capitaine Goulven Lancelin, qui ne pouvait opposer à l'ennemi que cent quarante hommes et quelques canons. Il tenta néanmoins d'empêcher la descente, mais, accablé par le nombre, il fut contraint de se replier sur Le Conquet, dont les Anglais s'emparèrent facilement. Après l'avoir pillé et brûlé, ils se répandirent dans la campagne, où ils étaient disséminés. Lorsque vers huit heures du soir survint Guillaume du Châtel, sire de Kersimon, capitaine du ban et de l'arrière-ban de l'évêché de Léon, lequel, à la faveur de la résistance de Lancelin et du système alors suivi pour la défense des côtes, avait pu rassembler, en moins de douze heures, de huit à neuf mille hommes de troupes, tant d'infanterie que de cavalerie. Pour être plus assuré que les milices, composées de paysans, rendraient de bons services, il les avait renforcées de soldats pris parmi les gardes-côtes ou les garnisons des villes voisines. Tous, grâce aux signaux organisés à l'avance, avaient répondu immédiatement à son appel. A la vue des troupes bre-

tonnes, les Anglais, sacrifiant leurs alliés, pour s'assurer la retraite, gagnèrent promptement leurs vaisseaux. L'arrière-garde composée de quatre compagnies hollandaises que commandait le vice-amiral Waaken, fit seule tête aux bretons ; mais, malgré le courage qu'elles déployèrent, elles succombèrent. Cinq cents hommes furent tués, du nombre desquels était le vice-amiral hollandais, et l'on fit de 120 à 130 prisonniers.

Au premier bruit de cette descente, les paroisses du Léon et de la Cornouaille se rassemblèrent au nombre de trente mille hommes et vinrent camper en vue des Anglais qui, bien que renforcés de trente vaisseaux, s'éloignèrent à douze lieues au large, toujours observés par les milices dans la crainte d'une nouvelle descente. Le duc d'Etampes, gouverneur de la province, après avoir pourvu à la défense de Brest, de Saint-Malo et des autres places du littoral les plus exposées, vint rejoindre les milices à la tête de quinze mille hommes de pied et de huit mille chevaux. Cet appareil formidable de défense ôta aux Anglais tout espoir de succès et les détermina à remettre à la voile. Assaillis, dans leur traversée, par une horrible tempête, ils perdirent plusieurs vaisseaux ; presque tous les autres éprouvèrent de graves avaries. Ainsi, cet armement qui avait coûté des sommes immenses à l'Angleterre et jeté l'alarme en France, ne causa d'autres dommages que ceux qu'avaient éprouvés Le Conquet et Saint-Matthieu.

Mais ces dommages étaient tels, que ceux qui en avaient été victimes ne devaient jamais s'en relever entièrement. En effet, une enquête à laquelle M. de Lézonnet procéda, le 14 août 1558 (1), en vertu de l'ordre que lui

(1) M. Christophe de Kerlech, lieutenant de Saint-Renan, dressa aussi le 5 octobre suivant un procès-verbal des dommages causés à l'abbaye.

avait donné le duc d'Etampes, le 7 du même mois, constaté que de 450 maisons qu'il y avait au Conquet avant la descente, il n'en restait plus que huit entières ; que les 37 navires mouillés dans le port avaient été brûlés, et leur artillerie emportée, ainsi que les cargaisons ; que les habitants n'avaient pas eu le temps de sauver l'artillerie et les munitions déposées à terre, tant pour la défense de la côte que pour l'armement des navires, le tout formant environ 300 pièces de fer et de fonte, comme mousquets, arquebuses à crocs, passe-volants et fauconneaux ; que les pertes personnelles des habitants étaient considérables. Elles s'élevaient pour dix d'entre eux seulement à la somme de trente-deux mille huit cent cinquante livres dans laquelle figurait celle de douze mille cinq cents livres, représentant la valeur de ce que noble homme Sébastien Poncelin de Pouliorch, en Plougonvelin, avait perdu en maisons, meubles, tapisseries, vaisselle d'or et d'argent, artillerie et munitions de guerre. Quant aux pertes de l'abbaye, elles étaient ainsi résumées dans le procès-verbal d'enquête. « Les religieux de l'abbaye de Saint-Mahé rapportent avoir esté brûlé chez eux le dortoir, la sacristie, les chaires de chœur, les images, le chapitre, les ornements, les chasubles, les chappes, les sacraires d'argent doré, les livres, deux paires d'orgues emportées, deux cloches (enlevées ou brisées ?) et une rompue, et au-dehors de leur dite abbaye ont esté brûlés greniers, les halles, l'auditoire et l'establier ; disent que leur perte n'estre point moindre de cinq ou six mille livres. »

L'indemnité accordée à l'abbaye ne suffisant pas, à elle seule, pour qu'elle pût réparer les pertes qu'elle avait éprouvées, il lui fallut prélever l'excédant sur ses ressources personnelles, ce qui demanda un temps assez long, et encore y eut-il des objets qui ne purent être remplacés.

Le souvenir de ces désastres était resté vivace dans l'abbaye. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il ait trouvé place dans la requête que les religieux présentèrent, le 13 avril 1688, à la communauté de Brest, à l'effet de s'établir dans cette ville, comme les Carmes l'avaient obtenu, sans parler des Capucins, qui n'étaient encore que tolérés. La perspective d'une guerre prochaine avec l'Angleterre leur présageait des dangers auxquels ils voulaient se soustraire en alléguant « que l'abbaye était située dans un lieu malsain et incommode ; que la violence des vents et des tempêtes causait de grands dommages à l'église, dont les fondements menaçaient ruine ; qu'enfin, brûlée déjà deux fois par les Anglais, elle était encore, en cas d'invasion, exposée au même sort. » Ils demandaient, en conséquence, l'autorisation de se transférer à Brest « offrant d'administrer aux habitants le sacrement de pénitence et autres, compatibles avec leur estat et profession. » La communauté et l'évêque de Léon donnèrent bien leur adhésion à cette requête ; mais le roi refusa la sienne.

Les religieux continuèrent donc de résider, et désormais, paisiblement, dans l'abbaye, jusqu'à la suppression des ordres monastiques. Lorsque les membres de la commune de Plougonvelin se présentèrent, le 22 mai 1790, pour dresser l'inventaire de l'abbaye et en constater la situation financière, en exécution de ces décrets, ils trouvèrent quatre religieux qui, loin de chercher à entraver leurs opérations, s'empressèrent de les faciliter. C'étaient : Dom Joseph Baron, prieur, âgé de 64 ans ; Dom Félix Cauchant de La Vicomté, s^r-prieur, âgé de 54 ans ; Dom Laurent Thomas, simple religieux, âgé de 45 ans, et Dom Pierre-Jean-Marie Jeandrot, procureur et cellérier, âgé de 33 ans. Il y avait aussi un nommé Goulven Kermaïdic, presque aveugle, âgé de 68 ans, qui servait depuis 1741

en qualité de cuisinier. Il avait été affilié, par acte notarié du 22 décembre 1776, et se trouvait dans le cas de ceux qui, sans émission de vœux, s'attachaient aux monastères pour y trouver les moyens d'existence quand l'âge et les infirmités les condamnaient au repos. Par suite de l'acte d'affiliation de 1776, il se trouvait avoir droit à la pension fixée par l'Assemblée nationale.

Dom Baron exposa aux officiers municipaux « que, depuis quarante ans qu'il était religieux, il avait contracté des habitudes qui ne lui permettaient pas de rentrer dans le monde ; qu'il ne désirait rien tant que la conservation de la maison de Saint-Matthieu pour qu'il pût y finir ses jours ; qu'il pria MM. les maire et officiers municipaux de prendre en considération l'état de l'église, toute démolie, à l'exception de deux chapelles dont la réparation n'aurait pas entraîné une grande dépense, puisque les anciens matériaux, tels que pierres, bois de charpente, ardoises, etc., existaient encore ; que, sans ces réparations, il serait impossible de célébrer l'office divin qui est le nerf de la religion et de la vie religieuse ; que la conservation de la maison était d'ailleurs nécessaire, parce que, isolée sur le bord de la mer, elle était le seul asyle des généraux et des officiers de terre et de mer, en cas de guerre, aussi bien que des marins naufragés. » Dom Jeandrot appuya les vœux émis par le P. Prieur, mais il était loin de désirer la vie claustrale au même degré que lui, car il ne tarda pas à prêter serment à la constitution civile du clergé, et manifesta des sentiments qui le firent nommer curé de Saint-Renan, où son installation exigea, le 19 juin 1791, l'emploi de la force armée.

Après avoir entendu Dom Baron et Dom Jeandrot, les officiers municipaux s'acquittèrent de leur mission, et trou-

vèrent parfaitement exacte, sur tous les points, la déclaration que le P. Prieur avait adressée, le 7 janvier précédent, à la municipalité de Brest. Des procès-verbaux qu'ils rédigèrent les 22 mai et 5 août 1790, nous extrayons les détails faisant connaître la situation de l'abbaye lors de sa suppression.

La maison conventuelle était précédée d'une grande cour murée dans laquelle on entrait par une porte surmontée d'un écusson aux armes de Bretagne. Sur les piliers de cette porte sont deux autres écussons. Celui de gauche n'appartenait à aucun des abbés dont les armes ont été précédemment indiquées et l'état fruste de la pierre de celui de droite ne permet pas de le préciser.

Cette cour contenait un hangard ; à gauche était une autre cour où se trouvaient les écuries, un bûcher, le logement du palefrenier avec un grenier à foin au-dessus, une étable et un autre hangard. Sous les fenêtres de la maison se voyait un jardin potager. Le jardin, hors de l'enclos, était d'une étendue considérable et renfermait le logement du jardinier avec les bâtiments accessoires, tels que serre, dépôts des instruments aratoires, etc Il y avait en outre un petit jardin pour l'amusement et l'occupation d'un religieux.

Le rez-de-chaussée de la maison se composait d'une salle, d'un réfectoire, d'une dépense et d'une cuisine ; le premier étage, d'un dortoir divisé en dix chambres de religieux, d'une salle à manger, d'un salon et d'un parloir ; le deuxième étage de six chambres pour les hôtes, les domestiques et les malades. Au-dessus étaient les greniers dont l'un servait aux réunions du chapitre, un autre au dépôt des objets à lessiver, et un troisième les fosses d'aisance. La tour, à laquelle on montait par un escalier établi

à l'intérieur de la maison, contenait une horloge, cinq cloches et une lanterne servant de phare.

Si le mobilier de la maison n'était pas luxueux, il était du moins confortable et suffisant pour des besoins autres que ceux des religieux, comme l'attestait, à lui seul, le service de l'argenterie, composé de 18 couverts, 5 grandes et 12 petites cuillers.

L'église était abondamment pourvue de tout ce qui était nécessaire à l'exercice du culte. Les principaux objets de cette nature qu'on y voyait, étaient six chandeliers, deux burettes avec un plateau, une grande croix avec son bâton pour les processions, une autre croix avec des reliques, une petite croix, une lampe, un encensoir, une navette, un ciboire, une boîte aux saintes huiles, trois calices, un soleil et plusieurs reliquaires, le tout en argent ; onze chapes, treize chasubles avec leurs étoles, manipules et bourses, quarante aubes, quatre pointes de dais, etc., etc.

• La bibliothèque, à l'usage particulier des religieux, contenait 110 volumes in-f°, parmi lesquels figurait en première ligne la belle collection des Saints-Pères, texte grec et latin ; 71 volumes in-4° d'ouvrages d'histoire, et 200 volumes in-8° et in-12, que MM. les officiers municipaux appelaient irrévérencieusement *bouquins*. Dans la chambre priorale il y en avait une autre, composée de 20 volumes in-f° de la collection des Saints-Pères, de l'Histoire de Bretagne, de Pouillès, etc., etc. ; de 70 volumes in-4°, et de 144 volumes tant in-8° qu'in-12, traitant du droit canonique, de l'histoire ecclésiastique et de celle de France ou des autres pays. On y conservait aussi, dans une armoire, ce qu'il restait des titres de l'abbaye. Il y a quelques raisons de croire que la bibliothèque du port de Brest, alors bibliothèque de l'Académie royale de la marine, a hérité,

vèrent parfaitement exacte, sur tous les points, la déclaration que le P. Prieur avait adressée, le 7 janvier précédent, à la municipalité de Brest. Des procès-verbaux qu'ils rédigèrent les 22 mai et 5 août 1790, nous extrayons les détails faisant connaître la situation de l'abbaye lors de sa suppression.

La maison conventuelle était précédée d'une grande cour murée dans laquelle on entrait par une porte surmontée d'un écusson aux armes de Bretagne. Sur les piliers de cette porte sont deux autres écussons. Celui de gauche n'appartenait à aucun des abbés dont les armes ont été précédemment indiquées et l'état fruste de la pierre de celui de droite ne permet pas de le préciser.

Cette cour contenait un hangard ; à gauche était une autre cour où se trouvaient les écuries, un bûcher, le logement du palefrenier avec un grenier à foin au-dessus, une étable et un autre hangard. Sous les fenêtres de la maison se voyait un jardin potager. Le jardin, hors de l'enclos, était d'une étendue considérable et renfermait le logement du jardinier avec les bâtiments accessoires, tels que serre, dépôts des instruments aratoires, etc. Il y avait en outre un petit jardin pour l'amusement et l'occupation d'un religieux.

Le rez-de-chaussée de la maison se composait d'une salle, d'un réfectoire, d'une dépense et d'une cuisine ; le premier étage ; d'un dortoir divisé en dix chambres de religieux, d'une salle à manger, d'un salon et d'un parloir ; le deuxième étage de six chambres pour les hôtes, les domestiques et les malades. Au-dessus étaient les greniers dont l'un servait aux réunions du chapitre, un autre au dépôt des objets à lessiver, et un troisième les fosses d'aisance. La tour, à laquelle on montait par un escalier établi

à l'intérieur de la maison, contenait une horloge, cinq cloches et une lanterne servant de phare.

Si le mobilier de la maison n'était pas luxueux, il était du moins confortable et suffisant pour des besoins autres que ceux des religieux, comme l'attestait, à lui seul, le service de l'argenterie, composé de 18 couverts, 5 grandes et 12 petites cuillers.

L'église était abondamment pourvue de tout ce qui était nécessaire à l'exercice du culte. Les principaux objets de cette nature qu'on y voyait, étaient six chandeliers, deux burettes avec un plateau, une grande croix avec son bâton pour les processions, une autre croix avec des reliques, une petite croix, une lampe, un encensoir, une navette, un ciboire, une boîte aux saintes huiles, trois calices, un soleil et plusieurs reliquaires, le tout en argent ; onze chapes, treize chasubles avec leurs étoles, manipules et bourses, quarante aubes, quatre pointes de dais, etc., etc.

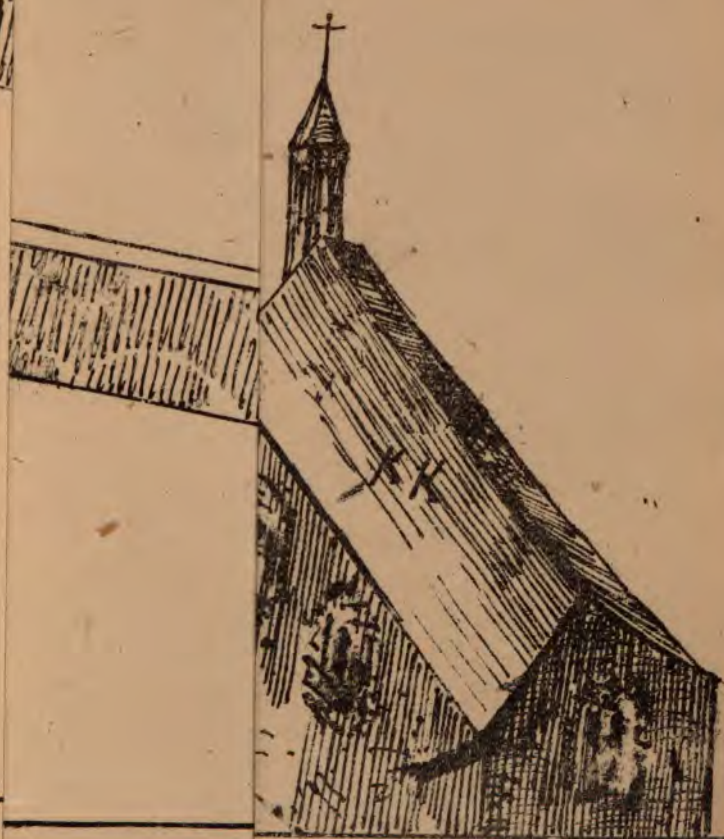
• La bibliothèque, à l'usage particulier des religieux, contenait 110 volumes in-f°, parmi lesquels figurait en première ligne la belle collection des Saints-Pères, texte grec et latin ; 71 volumes in-4° d'ouvrages d'histoire, et 200 volumes in-8° et in-12, que MM. les officiers municipaux appelaient irrévérencieusement *bouquins*. Dans la chambre priorale il y en avait une autre, composée de 20 volumes in-f° de la collection des Saints-Pères, de l'Histoire de Bretagne, de Pouillès, etc., etc. ; de 70 volumes in-4°, et de 144 volumes tant in-8° qu'in-12, traitant du droit canonique, de l'histoire ecclésiastique et de celle de France ou des autres pays. On y conservait aussi, dans une armoire, ce qu'il restait des titres de l'abbaye. Il y a quelques raisons de croire que la bibliothèque du port de Brest, alors bibliothèque de l'Académie royale de la marine, a hérité,

Tout ce que nous savons, c'est qu'en l'an vi on se servait de reverbères.

Le phare actuel a remplacé, depuis le mois de juillet 1835, celui de la tour, dont les éclipses se succédaient de cent en cent secondes. Il porte un appareil lenticulaire du second ordre. C'est un feu tournant dont les éclipses se succèdent de trente en trente secondes, et élevé de 54 mètres au-dessus du niveau des pleines mers d'équinoxe. Sa portée est de 18 milles ou six lieues marines, en supposant l'observateur placé à dix mètres au-dessus de la surface de la mer.

P. LEVOT.





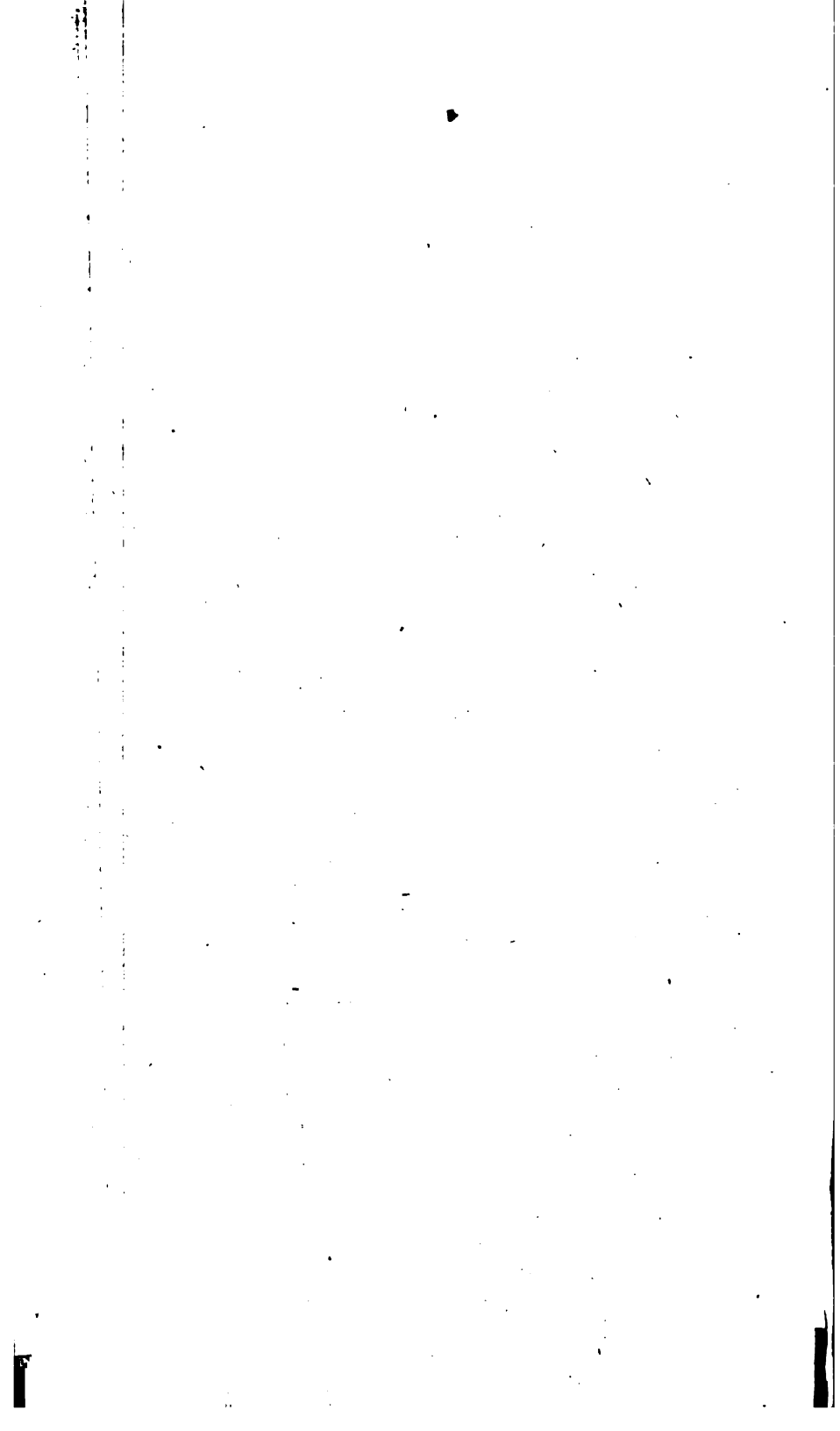
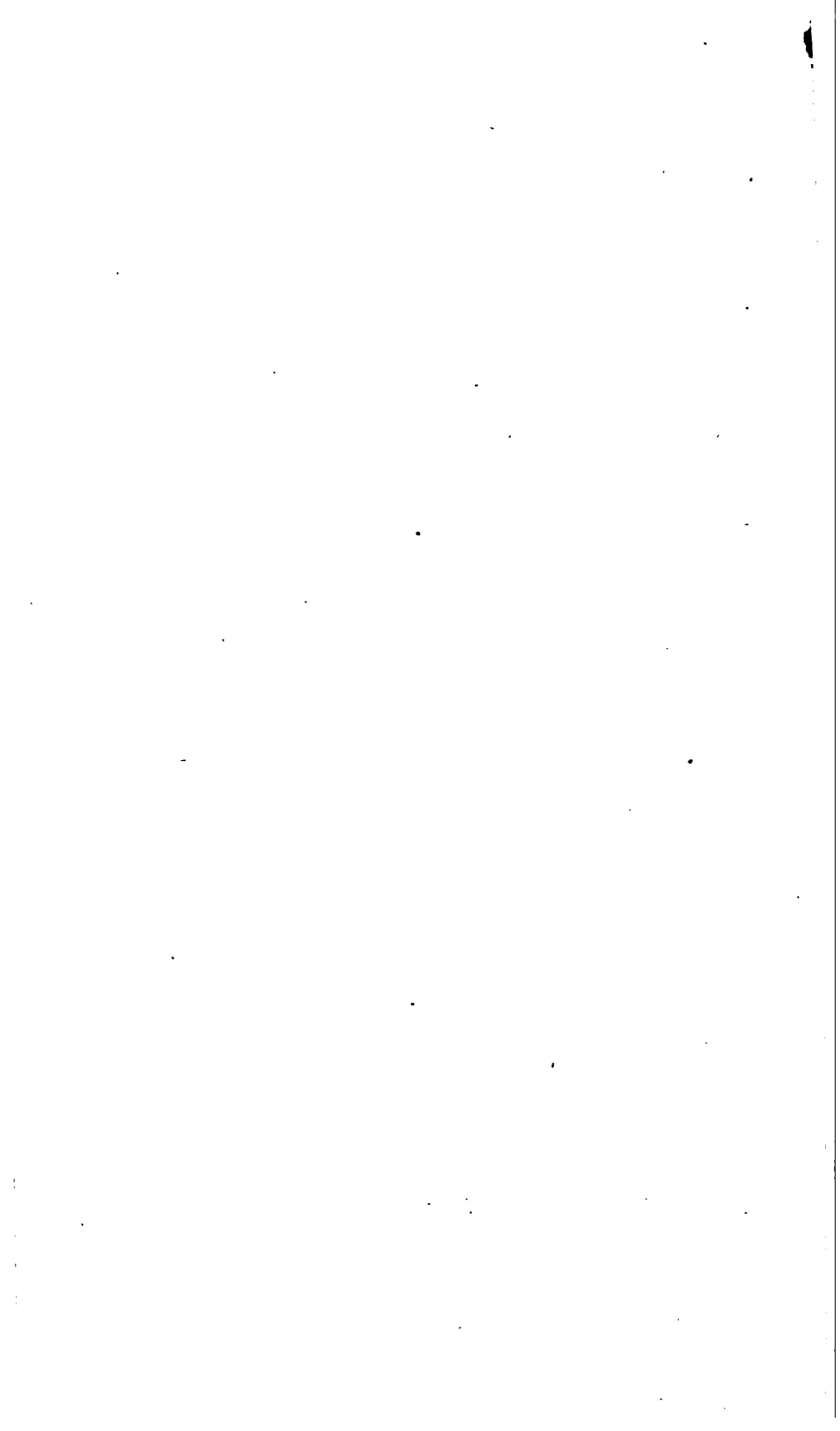


TABLE DES MATIÈRES

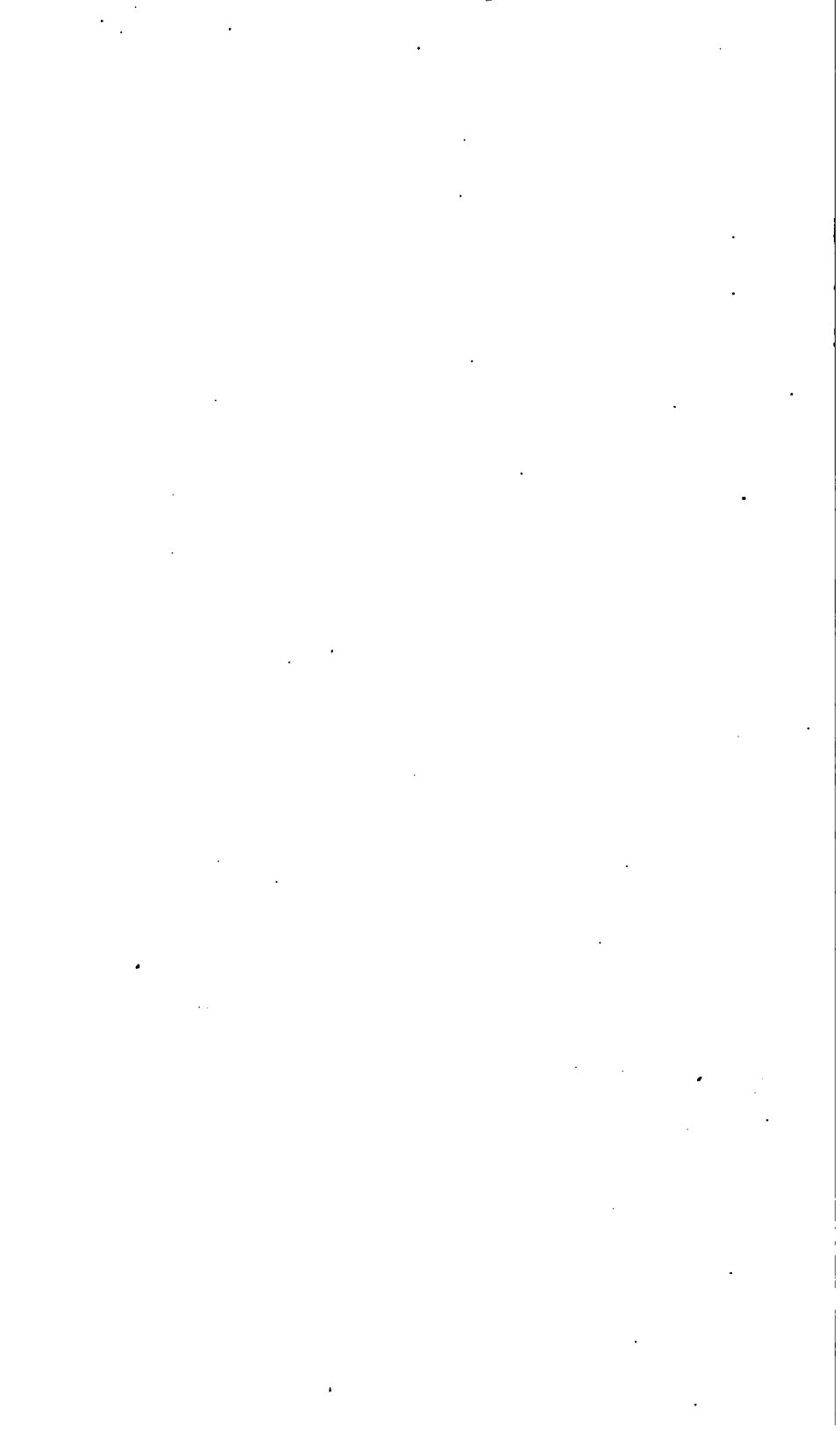
	Pages
EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.....	I
LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST.....	IX
LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES avec lesquelles la Société académique de Brest est en correspondance.....	XVII
DONS ET ENVOIS FAITS A LA SOCIÉTÉ.....	XXIV

SÉANCE ANNUELLE DU 4 MAI 1872.....	3
DISCOURS DU PRÉSIDENT.....	6
LA REVANCHE DE MARGUERITE, Nouvelle, par M. C. Gautier.....	18
1871. — DÉSESPOIR, Poënie, par M ^{me} A. Penquer.....	33
1872. — ESPÉRANCE, Poésie, par M ^{me} A. Penquer.....	37
L'OUVERTURE DE GUILLAUME TELL, Etude critique, par M. Lionel Dauriac.....	39
TÉLÉGRAPHIE SOUS-MARINE, Câble transatlantique français de Brest à Saint-Pierre (Amérique), Planches, par M. G. Miriel.....	49















Widener Library



3 2044 090 840 323